
U d'/of OTTAWA
39003002076130



# Galanteries XVIIIe Siècle

## DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

**Le Bréviaire des Jolies Femmes**. Petit Almanach de poche, vignettes et poésies galantes d'après les petits bijoux du XVIII[e] siècle (12 figures pour les mois, 34 figures pour les poésies). — Dialogues entre dames d'autrefois et une élégante d'aujourd'hui, sur la toilette, le costume, le goût, les spécialités, les maisons célèbres et les princes de la mode. Avec texte encadré, genre ancien. Tirage rouge et noir. Format in-24. Prix . . . . . . . . . . . . . . **3 fr. 50**

## SOUS PRESSE

**Images galantes de l'Étranger**. *L'esprit léger à Vienne, Berlin et Turin*. 1 vol. in-8 carré, avec plus de 250 images. Prix . . **3 fr. 50**

**Le Centre de l'Amour**, *Emblèmes XVII[e] siècle et Dessus de boîtes XVIII[e]. Polissonneries du bon vieux temps*. Près de 100 estampes blanc au verso, avec une introduction. 1 vol. oblong. Prix. . . **3 fr. 50**

**Le Portefeuille d'un Collectionneur, Estampes Galantes et de Mœurs du XVI[e] au XIX[e] siècle (1870)**. 30 fascicules gr. in-4°, chaque fascicule composé de 6 planches et de 4 pages de texte (notes, notices et documents divers). Toutes les planches coloriées. Le fascicule . . . . . . . . . . . . . . . . . . **75 cent.**



THE INSTRUCTED HOUSE MAID — LA CHAMBRIÈRE AVISÉE

Estampe de G. de Saint-Aubin, publiée à Londres chez R. Sayer.

JOHN GRAND-CARTERET

# Galanteries XVIIe Siècle

## VERS - PROSES - IMAGES

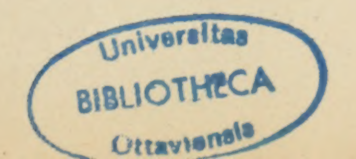
131 ILLUSTRATIONS

Par

BOREL, BINET, BOUCHER, BAUDOUIN, DUPLESSIS-BERTAUX
C.-N. COCHIN, DESRAIS, DUNKER
EISEN, FRAGONARD, VAN GORP, HELMAN, LAVREINCE
LE ROY, MARILLIER, MARTINET, MONNET, QUEVERDO, ROWLANDSON
SAINT-AUBIN, J. SAYER, VIDAL, WATTEAU, ETC.



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
59, RUE DES MATHURINS, 59



AU Dr VICTOR THÉBAULT

AU PRATICIEN HABILE

ET

A L'AMI DÉVOUÉ

CE RECUEIL DE DOCUMENTS

SUR

LES MŒURS GALANTES

DU XVIIIe SIÈCLE

EST

CORDIALEMENT DÉDIÉ

JOHN GRAND-CARTERET.



L'ANE, LA MEUNIÈRE ET LES PETITS CURIEUX
(Dessus de boîte)

## UN RECUEIL DE PIÈCES GALANTES
## A L'USAGE DU PUBLIC

Galanteries XVIIIe siècle, *cela dit tout, et ici, du moins, l'enseigne ne sera pas trompeuse.*

*Par les textes comme par l'image — que serait, sans images, un recueil de ce genre ! — c'est une rapide évocation des mœurs et de la très facile morale — si facile même, qu'on a peine à la trouver — d'une époque sans préjugés, gaie, insouciante, parfaitement heureuse, invoquant sans cesse la Nature pour mieux pouvoir, sous son couvert, se livrer à toutes les folies de l'Amour.*

Galanteries XVIIIe siècle, *titre générique sous lequel il faut aussi bien comprendre l'héritage des siècles antérieurs, c'est-à-dire les histoires gauloises ayant déjà traversé le XVIe et le XVIIe, sans cesse réimprimées et souventes fois accommodées au goût du jour, que les récits et les contes dus à l'esprit facilement inventif de l'époque. Les premières, devenues populaires à force de rééditions ; les autres pénétrant, par l'intermédiaire des abbés galants, jusqu'à la toilette des jolies femmes.*

*C'est, est-il besoin de le dire, un recueil composé sans prétention, non point un choix voulu de pièces particulièrement rares, et encore moins d'œuvres inédites, mais un simple groupement de pièces amusantes, gauloises, grivoises, réunies sous un titre général, pour l'édification du grand public qu'attire de plus en plus l'esprit, à la fois si profondément libertin et si épuré de ce XVIIIe siècle dont les hardiesses, dont les tendances érotiques ne connurent jamais la pornographie ordurière de nos contemporains.*

*De ci, de là, on pourra rencontrer des choses peu connues, les vers légers du* Joujou des Demoiselles, *et surtout du* Joujou des Messieurs *— une rareté celui-là — on n'y trouvera pas de* l'inédit, *du* non encore publié, *des textes imprimés pour la première fois d'après quelque manuscrit de la Nationale, de l'Arsenal ou de la Mazarine ; tout ce dont un certain public fut et sera toujours friand.*

*Après les Gay, les Kistemaeckers, les Liseux, les curieux, de tout temps gâtés, ont aujourd'hui, pour eux, les publications qu'édite à nombre restreint M. Sansot, avec le précieux concours de M. van Bever, un jeune érudit auquel je suis heureux de rendre ici publiquement hommage.*

*Mon éditeur, M. Albin Michel, et moi, nous avons estimé qu'il y avait un autre but à poursuivre ; et qu'il fallait, avant tout, vulgariser ce qui, quand même, restait encore et toujours à la portée d'un cercle restreint. Nous avons pensé qu'il fallait faire quelque chose pour le grand public, en lui donnant le moyen de posséder, non une anthologie du XVIIIe siècle galant — ce qui eût été une entreprise de longue haleine — mais un choix d'œuvres* en vers, en prose, en images, *lui permettant de pénétrer plus avant dans l'intimité d'une époque dont il parle souvent mais qu'il connaît fort mal.*

*Les vers, soit qu'ils proviennent de recueils anonymes, soit qu'ils soient empruntés aux œuvres d'auteurs connus, on les trouvera ic en nombre, personnifiant admirablement l'œuvre multiple des conteurs galants et libertins. Faut-il les citer ? — Mangenot, J.-B. Rousseau, Bretin, Bordes, Baculard d'Arnauld, Robbé de Beauvesel,*

de Château-Giron, Pajon, Maréchal, Mercier de Compiègne, Mérard Saint-Just, Grécourt, Boursault, Vadé, Voltaire lui-même. Toute la lyre, depuis le libertinage de bon ton jusqu'à la poissarderie !

La prose, il ne fallait pas songer à multiplier les citations, étant donné l'exiguïté du recueil. Mieux valait se borner à quelque œuvre maîtresse. C'est ce que nous avons fait.

Le vieux fond de la gauloiserie française nous a été fourni par les Nouveaux Contes à Rire, tant de fois réimprimés dans le courant du XVIIIe siècle, tandis que Rétif de la Bretonne, avec les Contemporaines et avec Monsieur Nicolas, un chef-d'œuvre encore inconnu, malgré la réimpression qui en fut donnée il y a quelques années par Théophile Belin, suffit à lui seul pour personnifier le roman léger, l'autobiographie hardie et cynique, deux genres chers à l'époque (1). On ne sera donc point surpris de trouver, surtout, pour ne pas dire à peu près uniquement, des extraits de son œuvre. Notons cependant, ce qui permettra quelques comparaisons, les pages empruntées à un roman naturaliste avant la lettre, Le Comte de Saint-Méran, et à un roman du Directoire, Versorand ou le Libertin devenu philosophe, un roman en huit volumes. Excusez du peu ! Il est vrai que ces volumes, de petit format, danseraient facilement dans les 500 pages des derniers Zola.

Abondante et variée, l'image fait défiler devant nous toute une succession d'estampes non moins galantes, allant de la grande planche à la vignette d'illustration.

Les Binet y sont en nombre, non seulement parce qu'ils étaient appelés par les textes de Rétif, mais encore parce qu'ils traduisent admirablement l'esprit de l'époque.

(1) Rétif de la Bretonne, on le sait, fut mis en apprentissage à Auxerre, à l'âge de dix-sept ans, dans l'imprimerie de maître Parangon, dont la femme devait jouer un grand rôle dans sa vie à lui. Après avoir exercé son métier à Paris, il retourna à Auxerre, où il épousa, pour son malheur, Agnès Lebègue, puis revint à Paris et, un beau jour, à la suite d'une nouvelle passion, pour une nommée Rose Bourgeois, se mit à écrire. Mme Parangon et Rose Bourgeois seront souvent citées dans les extraits de *Monsieur Nicolas*, que nous donnons plus loin.

*On a jugé inutile d'ajouter aux textes et aux images des notices sur les écrivains et sur les illustrateurs, parce que, facilement, le lecteur qui pourrait désirer sur eux quelques renseignements, les trouvera dans les dictionnaires biographiques ou dans les recueils iconographiques spéciaux* (1).

*Enfin l'auteur a tenu à être très sobre de notes, car si celles-ci sont indispensables dans les ouvrages d'érudition, elles fatiguent inutilement le lecteur quand il s'agit de livres de vulgarisation.*

*Puissent ces* Galanteries *être les bienvenues auprès de tous ceux qui se piquent d'aimer le XVIII*e *siècle ; puissent-elles leur inculquer quelque chose de l'esprit, de la légèreté, du charme de cette époque sans pareille, où les financiers n'étaient pas ministres de la guerre, mais où ils avaient des lettres, du goût et du bon sens !*

*JOHN GRAND-CARTERET.*

(1) Bourcard : *Dessins, Gouaches et Estampes du XVIII*e *siècle* ; Henri Beraldi et R. Portalis : *Les Graveurs du XVIII*e *siècle*.



LES CERISES

Vignette de Duplessis Bertaux.

*Contes et Nouvelles en vers*, 1778.



LES CINQ SENS — GUSTUS — LE GOUT

Laisse donc là les mets et ne sois pas si..... regardante ; tu vois bien que je suis sans appétit pour cette..... nourriture.

(Gravure de Gabriel Spitzel, à Augsbourg.)

# D'une jolie fille qui n'eût point craint d'être foulée

Un cavalier déjà d'âge et qui témoignait avoir plus de babil que d'effet avec les filles, qui néanmoins avait toujours le mot pour rire, et que s'il n'avait le moyen de bien payer, pour le moins montrait-il qu'il en avait bonne volonté. Venant d'ordinaire loger dans une hôtellerie, où il y avait une fort jolie fille et de fort bonne humeur, qui avait bien la mine d'aimer plus l'effet que les paroles, pour qui ce cavalier témoignait avoir beaucoup d'affection et, ordinairement aussi, la cajolait fort lorsqu'il était dans cette hôtellerie ; mais elle, en riant, lui rendait toujours son reste, lui disant chaque fois, par plusieurs mots équivoques, qu'elle n'espérait pas grand bénéfice de son travail, mais surtout elle faisait profession d'être

pucelle, et de fait, elle passait pour être sage et honnête fille, quoique assez hardie en paroles, mais ce ne sont pas d'ordinaire celles de qui il se faut défier, et, en effet, le proverbe espagnol dit : « Quand un fol passera auprès de toi, retire toi pour un peu de temps, mais d'un songe creux pour toute ta vie. Et, en effet, l'eau qui croupit demeure longtemps en cet état, mais celle qui court est bientôt passée. » Pour revenir à notre discours, ce cavalier, durant que cette jeune fille faisait son lit, s'émancipa plus qu'à l'ordinaire, lui disant qu'il aimerait beaucoup mieux qu'elle lui aidât à le défaire que de prendre tant de mal à le faire, à quoi cette jeune fille ne manqua point de répartie, feignant toujours de ne pas l'entendre. Mais, voulant se déclarer à elle plus ouvertement, il la pria très humblement de vouloir coucher avec lui, à quoi elle répondit en riant : « Vraiment, Monsieur, ce serait dommage de percer la pièce, pour si peu qu'il vous en faut. — Il ne m'en faudrait pas peut-être, ma fille, si peu qu'il vous en semble ; je suis plus altéré que vous ne pensez. — Je le crois bien, dit elle, il y en a qui, pour si altérés qu'ils soient, le moindre verre est capable de les contenter, et vous n'avez pas la mine de tant pouvoir boire, et je pourrais bien vous dire que vous êtes un bon seigneur et que vous ne foulez guère vos sujets. » Comme il la pressait encore là-dessus en paroles plus claires, elle lui dit : Mais, Monsieur, si je vous accordais votre demande, je crois que je passerais assez mal mon temps, vous me donneriez peut-être de l'appétit et vous n'auriez pas de quoi me repaître : en ce cas-là que diriez-vous, ne demeureriez-vous pas honteux ? Lui qui n'avait pas manqué d'esprit lui repart sur-le-champ : que voulez-vous ma mie ? Je ferais comme les huissiers du Châtelet, j'exploiterais, tant que s'étendra le pouvoir de ma verge. A ce mot elle se mit à rire et le laissa sans réplique et sans, pourtant, lui rien accorder. Elle voulait peut-être un officier qui n'eût point ses bornes restreintes en si petit lieu, et qui, sans contredit d'aucun, eût pouvoir d'exploiter par tout le Royaume.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)



LA VISITE A L'AMANTE ENDORMIE
(Gravure d'Eisen pour un roman galant.)

# Un exploit de Houdart de La Mothe

Malgré son grand âge et les fruits cuisants des plaisirs dont il avait su parfaitement faire usage, Houdart de la Mothe aimait encore à rire : il montait volontiers aux troisièmes loges à la Comédie, théâtre galant où ces beautés, que le son d'un écu rend traitables, vont ordinairement jouer leur rôle. Quoique le vieux paillard fût aveugle, il nouait facilement conversation et savait bien en tirer parti.

Un jour, il avait fait marché avec une commère qui lui fit voir qu'elle en savait plus long que lui. L'argent donné, la princesse s'évade. La Mothe, qui croyait qu'elle s'était seulement un peu retirée, se glisse sur la banquette et s'approche d'une femelle qu'il prend pour la sienne : par hasard, c'était une honnête femme.

La Mothe, qui s'imaginait qu'il n'avait qu'à agir en conséquence du paiement, se met en devoir de gagner son argent.

Déjà sa main trottait par le pays de beauté et il se dédommageait par l'indiscrétion de ses doigts de l'impuissance des autres parties de son corps. L'inconnue le repoussait vivement, et lui de serrer, parcourir, patiner et tant patiner, que force fut à la femelle de crier. « Chut, taisez-vous, lui disait La Mothe, taisez-vous, vous êtes payée ! » Elle qui prenait ces paroles pour une nouvelle insulte criait encore plus fort.

Le parterre, juge souverain de ces sortes de matières, fixe ses regards sur les loges et cherche des yeux l'audacieux Tarquin qui ose porter ses mains profanes sur cette nouvelle Lucrèce. L'exempt monte pour prendre connaissance du délit et se saisir du coupable. On trouve le vieux pinard blotti dans un coin et tâchant d'échapper aux regards des curieux.

— Vous ne voyez ni n'entendez, donc ? lui crie l'exempt.

— Je vois fort bien que j'ai été refait par une garce, répond Houdart, et j'entends être traité pour mon argent. Qu'on fouille et qu'on me ramène celle qui, pour mon écu, devait me procurer les joies de l'Écu de France.

(*Contes gaillards*, Amsterdam, 1788.)

## LES CINQ DOIGTS

Boufflers peignit avec grâce
Le Dieu dont chacun est fou,
Berthe et Darnaud, sur sa trace,
Ont chanté le cœur, le cou ;
Sans m'élever à leur place,
Et pour essayer ma voix,
Je veux chanter les cinq doigts.



Le vieillard que l'on repousse,
S'il a de l'or bien compté,
Fait la cadence du pouce,
Soudain, il est accepté.
Vénus va, pour lui plus douce,
A son lit l'associer :
Honneur au doigt financier.



Du second l'emploi me touche,
Du mystère signe heureux,
Près d'une mère farouche,
Il s'exprime et parle au mieux ;
En le plaçant sur la bouche,
L'amant fidèle et discret
Lui dit : « Gardez mon secret. »



Celui du milieu réclame,
Mes dames, le pas sur tous.
Quand l'Amour perd de sa flamme,
Ce doigt la réveille en vous :
Si dans les bras d'une femme,
Ce Dieu cueille un beau laurier,
Ce doigt est le brigadier.



Au suivant l'amant fidèle
Offre l'anneau du bonheur,
Et qui le met à sa belle,

En retour obtient son cœur.
Ce doigt d'amour éternelle
Offre le gage enchanteur,
Mais il est un peu menteur.



Le petit doigt, ce me semble,
Des quatre autres a besoin :
Mais, dans ce moment, je tremble
Devant vous d'aller plus loin.
J'ai vu ces lâches ensemble
S'unir d'un effort commun,
Et se mettre cinq contre un.

(*Le Tableau de Paris*, 1789.)

---



A l'eau ! à l'eau ! Tant s'emplit la... cruche, qu'à la fin elle se vide.
École hollandaise.

# Les facéties et le caractère de Milord Contenant (1)

Ennemi de tout verbiage inutile, Milord Contenant soutenait que l'on devait dire tout simplement : Madame, je vous trouve très concupiscible ; Madame, je vous concupisce. Malgré son goût pour les vieux termes, il n'avait jamais dit : *consorts.*

Il ne laissait pas de faire quelques quiproquos.

Un jour quelqu'un lui dit : « Venez, venez donc voir ! — Eh ! quoi ? — Un convoi ! un convoi ! » Ce à quoi, sans bouger de sa place, il répondit : je n'en crois rien.

Invité, un soir, à souper, il entendit la maîtresse de la maison prononcer d'un ton important : *qu'on serve !* Ces mots lui donnèrent beaucoup à penser, et il ne connut sa méprise que lorsqu'on alla se mettre à table.

Une autre fois il s'avisa d'être entreprenant auprès d'une jeune et jolie personne. Tout en se défendant, elle lui dit : « Monsieur, on a bien de la peine à vous contenir. » Fort étonné, il lui répondit : « J'allais vous le dire, Madame. »

Milord Contenant ne pouvait souffrir l'hiver : l'idée seule de congeler le faisait frémir.

Il avait la contenance gracieuse, conversait fort agréablement, et ne manquait jamais une occasion de congratuler.

Toutes les femmes qui avaient l'air consentant, le faisaient fuir. Il avait beaucoup de respect pour tout ce qui est consacré.

Ayant un talent naturel pour être compositeur, il ne voyait jamais afficher *concert*, sans s'écrier : Ah ! la bonne pensée !

Tout ce qui lui semblait bien informé et bien configuré avait droit à son admiration.

Cependant, il avait quelques singularités ; ainsi il sentait une antipathie naturelle pour les instruments contondants. Il aimait les fleuves et les rivières, et il craignait les confluents. Parmi les

(1) Extrait de ce curieux morceau qui montre avec quelle joyeuse bonne humeur le XVIIIe siècle aimait à tourner autour du giron.

Après les facéties de *Milord Contenant*, il faut lire la description *du Maryland* (1803).

moines il avait du faible pour les pères et les prêtres et ne pouvait souffrir les convers : on prétend qu'il avait eu lieu de s'en plaindre. Il affirmait deux choses fort singulières, c'est qu'il n'avait jamais vu convoler, et jamais connu de compères.

Il était pénétré lorsqu'il recevait un billet doux et s'attendrissait singulièrement sur le contenu.

Lorsqu'il allait chez sa maîtresse, il ne manquait jamais de lui dire : Que j'ai de plaisir à vous voir, quand je vous vois contente ! et elle lui répondait tendrement : quand on ne vous voit pas, qu'on pleure !

Quelquefois, lorsqu'il faisait bien chaud, elle avait la complaisance de se laisser voir toute nue ; alors, il se disait à lui-même : contemple, et il se mettait à genoux.

Il mourut subitement, mais, le matin même, il avait été à confesse. (*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

---

## L'ABBÉ ENNEMI DU COTILLON

Oui, vous feriez en vain le délicat,
Monsieur l'abbé, je ne serais pas dupe :
Avouez, croyez-moi, que vous aimez la jupe,
Et, sur ce point, n'ayons plus d'altercat.
— Mais, Madame, jetez les yeux sur mon rabat...
Vous êtes incrédule et voulez un éclat.
— Toutes vos raisons sont frivoles...
— Eh bien ! retenez ces paroles :
Du cotillon je fais si peu d'état,
Que je donnerais cent pistoles,
Pour que personne n'en portât !

(*Étrennes Gaillardes*, 1782.)



LE BONHEUR VIENT EN DORMANT

Estampe à l'aquatinte attribuée à Borel : vers 1783.)

## L'INOCULATION, CONTE

La petite vérole est un mal, belle Agnès,
Dont, passés dix-huit ans, on ne guérit jamais,
Dit un jeune Esculape, ou du moins c'est bien rare.
Vous en avez quatorze, à mes soins fiez-vous.
Que d'un poison traître et barbare,
Je sauve avec vos jours des charmes aussi doux.
Souffrez enfin..... que je vous inocule.
— Oh! vous me ferez mal. — Très peu.
Vous verrez que ce n'est qu'un jeu;
Votre frayeur est ridicule.
— A demain. — Aujourd'hui. — Non, non. — Soit, à demain.
Le lendemain, Agnès toujours tremble et résiste:
Notre inoculateur, comme on le voit, persiste,
Il fait l'insertion autre part que Tronchin.
Agnès crie, ensuite se prête
A ses efforts : l'opération faite,
Que n'allez-vous, dit-elle, votre train?
Vous n'auriez qu'à m'avoir manquée!
Il double, il triple, il cesse. — Encore un autre grain,
Quand j'en devrais être marquée!

(*Etrennes Gaillardes*, 1782.)

---

## LE LAID VISAGE

Sincaphoron, aussi laid qu'un diable,
Fait des enfants aussi beaux que l'Amour.
Sur quoi certaine Dame aimable
Lui demanda un jour :
Comment cela se peut? C'est, dit le personnage,
Que je n'en fais point avec mon visage.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## AU LARGE

Je sais, mon cher, à quoi l'honneur m'engage,
Dit une jeune veuve à son nouvel époux,
    Deux jours après le mariage,
Je dois vous mettre à l'aise, aussi, rassurez-vous.
    Je suis déjà trop convaincu, Madame,
Répond Damis, d'un air moins convaincu que froid,
Qu'en m'engageant à vous prendre pour femme,
    Ce n'était point pour me mettre à l'étroit.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)



LA DISPUTE DES OUVRIÈRES EN LINGE

(Scène réaliste pour un *Assommoir* de la fin du XVIIIe siècle.)

# Une façon peu banale de représenter les mystères de la Passion

Il y avait une coutume établie de longue main de représenter réellement, chaque semaine sainte de l'année, les mystères de la Passion. Pour aller au solide, sans m'amuser à la bagatelle, on ne manquait pas, le jour du vendredi saint, d'y offrir aux yeux des spectateurs une scène burlesque du crucifiement du sauveur du monde. Pour cela, on choisissait un jeune homme de la ville auquel on faisait porter une croix fort pesante, à laquelle on l'attachait avec des cordes au lieu de clous, dans une nudité presque complète. Je dis presque, parce l'impudence n'était pas parvenue au point de dévoiler certaines parties qui doivent rester cachées. Ainsi on les faisait couvrir d'une ceinture en papier. Il faut remarquer que ce jeune homme était le corps du monde le mieux formé, le plus vigoureux en apparence et de la plus belle carrure du côté des épaules, et que la même coutume faisait choisir, entre les plus belles filles de la ville, trois tendrons qu'on aurait pris pour des Vénus, pour représenter les trois Maries pleurantes au pied de la croix. On n'avait pas seulement égard aux traits réguliers du visage, ni à la finesse de la taille, on les prenait encore pourvues d'un grand mobile de la tendresse, je veux dire fournies de tétons à l'anglaise que l'on laissait en pleine liberté d'émouvoir le représentatif. Sur ce plan-là, dans l'année que je ne cite point pour raison, on fit un si beau choix, que l'on mit sur les rangs et sous les armes trois filles enchantées, qui auraient fait honte aux trois Grâces.

Elles ne furent pas plus tôt sous l'aspect du crucifix, qu'elles firent miracle :je veux dire que, malgré la situation où il était et ce qu'il représentait, elles produisirent l'effet le plus terrible que puisse rencontrer la chronique scandaleuse.

Notre hercule galant, posté à l'avantage, eut pour première vision une douzaine de tétons, capables par leur sistole et leur diastole de tenter la vertu d'un anachorète, et qui donna au public un spectacle risible et très profane, comme bien vous pensez. Car

le crucifié, au lieu de prononcer du haut de sa croix des paroles dignes de celui qu'il représentait, prononça des turpitudes dignes de l'abolition éternelle d'une si odieuse cérémonie. Pour couper court, regardant ces objets mouvants, tout propres à mettre en fureur son grand mobile, il ne put s'empêcher de crier :

« Otez de devant mes yeux les trois Maries, ou le papier va crever. »

(*L'Éloge des Tetons*, 1764.)

## D'un gentilhomme qui, se noyant, fut happé en certain endroit

Un jour, plusieurs seigneurs et dames de haute condition passaient la rivière de Seine en différents bateaux; par malheur, un de ces bateaux tourna dans la rivière et renversa dedans tous ceux qui y étaient, et entr'autres une fort belle demoiselle, dont un gentilhomme, qui passait dans un autre bateau, était fort amoureux. Ce que voyant, il se jette à corps perdu dans la rivière pour la sauver. Cette demoiselle, se voyant en telle extrémité, jette la main à ce gentilhomme pour le saisir, et le prit justement par sa brayette, ne s'informant point où elle jetait les mains ; de façon que son serviteur la garantit. Il fallut la dépouiller à la prochaine hôtellerie pour faire sécher ses hardes, et celles de son serviteur ; les autres qui étaient dedans se sauvèrent du mieux qu'ils purent, de sorte qu'il ne demeura personne dans l'eau, et n'eurent que la peur. Comme ils furent tous séchés et rassurés, chacun commença à se gausser de cette demoiselle, de l'endroit par où elle avait pris ce gentilhomme ; et comme tout le monde en riait, un seigneur de haute condition, qui était là présent, dit : Vous vous étonnez, Messieurs, que cette belle demoiselle ait pris ce gentilhomme par cet endroit-là; il n'y a pas raison de s'en étonner, elle a parfaitement bien fait. — Et pourquoi ? lui demande-t-on. — Elle avait raison d'avoir peur de se noyer, et pour être en assurance, elle l'a pris par un endroit qu'elle savait bien qui ne va jamais au fond. — Je vous laisse à penser s'il y eut ris de cette plaisante équivoque.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

## Mieux vaut voir femme par devant que par derrière

Un cavalier allant par la rue, dans Paris, vit devant lui une dame fort bien vêtue et de taille avantageuse, ce qui lui fit juger qu'elle ne pouvait être qu'extrêmement belle, ne la voyant que par derrière. Il avance à grands pas pour l'atteindre, mais, quand il fut auprès d'elle et qu'il l'eut envisagée, il en fut fort mal satisfait, car elle n'était nullement telle qu'il l'estimait. Marri d'avoir pris tant de peine en vain, il voulut, au moins, se payer par une raillerie, lui disant : « Ma foi, Madame, vous ayant vu de loin par derrière, vous me sembliez fort belle, c'est ce qui m'a fait avancer à grands pas pour vous atteindre, ayant resolu que vous ne sortiriez pas de mes mains sans vous baiser ; mais, à present que je vous ai vue par devant, je m'en dédis et je change de résolution, car votre visage m'en dégoûte. »

Piquée d'un mépris si apparent, cette dame se voulut venger de lui par une prompte répartie, lui disant : « Ne perdez pas vos pas pour cela, Monsieur, si je vous ai plu par derrière, il ne tient qu'à vous que vous me baisiez où vous m'avez trouvée belle. »

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

## L'AVE MARIA

(*Conte*)

Dans un couvent, deux nonnettes gentilles,
Mais dont l'esprit simple, doux, innocent,
Ne connaissait que le tour et les grilles,
Tenaient un jour propos intéressant
De confidence et d'amitié fort tendre ;
Notez qu'aucun ne pouvait les entendre ;
L'huis était clos. Fillettes de jaser,
De s'appeler et ma sœur et ma bonne,
De se donner saintement un baiser.
Jésus, ma sœur, dit la jeune Sophie,
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu !
Quelle beauté ! vous êtes accomplie.
Voyez ce sein ! le globe en est parfait.
Que ce bouton de rose-là me plaît !

J'y vois la main de la Toute-Puissance.
Et vous, mon cœur, reprit la sœur Constance,
Peut-on vous voir et ne pas l'adorer !
Tout est parfait, tout en vous m'édifie.
Lors le pieux examen sur Sophie
Va son chemin. On admire ceci,
Et puis cela, tant que par aventure
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaisir, l'examen vint aussi.
Ma chère sœur, l'agréable portique !
Le beau dessein ! qu'il est simple et piquant !
Chez vous, ma sœur, lui réplique Sophie,



L'AVE MARIA

(Vignette de Duplessis-Bertaux, pour les *Contes et Nouvelles en vers*, 1778.

Mêmes appas, mon âme en est ravie;
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie :
C'est de savoir un peu qui de nous deux
A, plus petit, ce chef-d'œuvre des cieux.
C'est vous, ma sœur : Non, ma sœur, je vous jure,
C'est vous. Eh bien ! prenons-en la mesure.
Votre Rosaire est tout propre à cela.
On y procède. Eh, bon Dieu ! dit Sophie,
Qui l'aurait cru ? Vous l'avez, chère amie,
Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

GRÉCOURT.

# LA BELLE BOURGEOISE ET LA JOLIE SERVANTE

## OU RUSE D'UNE FEMME POUR COUCHER AVEC SON MARI

La fille d'un riche bourgeois fut demandée en mariage par un ami de son père : ce n'était cependant pas un vieillard. *M. Cuissart* avait au plus trente-deux ans : *Angélique Gijot* en avait vingt ; l'âge était proportionné. La jeune personne obéit à son père, sans goût décidé pour son futur, mais aussi elle n'avait aucun éloignement pour lui. Pour M. Cuissart, il adorait sa future.

Il est peut-être plus difficile aux bourgeois proprement dits d'être heureux en ménage qu'à toutes les autres classes : le bourgeois est sans occupation ; il vit de ses revenus, dont l'administration n'est point assez étendue pour l'occuper longtemps ; il est toujours avec sa femme, dans le même appartement : ordinairement, il s'occupe des petites choses du ménage, faute de moyens plus relevés : il épilogue petitement ; il contrarie, il est contrarié : les caquetages de sa classe, le commérage important des vieilles pies grièches, bourgeoises, sont pour lui ce que sont les papiers publics pour un *Anglo-Français* (1), ou pour un politique du *Palais-Royal*. Or, toutes les fois que l'homme est mesquin, que ses occupations ne tranchent pas avec celles du second sexe, son épouse est insubordonnée, sans respect, sans admiration pour les talents de son mari.

M^me Cuissart était charmante : mais son mari, tout amoureux qu'il était, ne tarda pas à se rendre insupportable : la belle Angélique avait malheureusement trop d'esprit, pour n'être que bourgeoise ; elle sentit bientôt combien son mari lui était inférieur ; mais vertueuse par de solides principes, le dégoût pour l'homme n'eut pas de suites plus fâcheuses, que de la faire beaucoup souffrir : les caresses d'un mari épilogueur, ne laissant pas une parole,

(1) Les papiers publics, c'est-à-dire les journaux quotidiens, dont la mode, venue d'Angleterre, s'était vite répandue en France et avait créé la classe des « politiciens ».

un mouvement, un geste libres, lui devinrent bientôt si fort à charge, qu'elle ne put le cacher entièrement. M. Cuissart s'en



MON AMOUR L'EN GUÉRIRA

(Vignette de Binet pour *la Maîtresse infirme*, Rétif de la Bretonne, *les Contemporaines*.)

aperçut. Il se plaignit à tout le monde qu'il n'était pas aimé de a femme ; il se brouilla, pour cette raison, avec son beau-père. M^me^ Cuissart, très mortifiée de ce dernier trait, agit néanmoins

avec la plus grande prudence : elle alla voir son père secrètement, se jeta dans ses bras, et lui tint ce discours : « Mon cher papa, vous savez combien vous m'êtes cher, et que je vous adore : il faut mettre le comble à vos bontés ; mon mari vous a manqué ; ce n'est point à vous à revenir le premier, c'est à lui : mais comme cela peut être long, votre fille a une grâce à vous demander ? — Quelle est-elle, ma chere enfant ? — C'est de lui permettre de paraître prendre le parti de l'époux que vous lui avez donné, non pas en tout, mais dans ce qui ne blesse pas le respect qu'elle vous doit : c'est mon mari ; je ne puis paraître avoir d'autres intérêts que les siens, d'autres sentiments, sans porter dans mon ménage une division funeste ; cher père, que je paraisse l'approuver en certaines choses indifférentes, et que je me borne à des représentations modérées dans celles où il a tort : c'est le plus sûr moyen de le ramener ; que je me prive du bonheur de vous voir souvent ! Je n'en serai ni moins tendre, ni moins soumise au meilleur des pères ; je serai bonne fille et bonne épouse tout à la fois ? » M. Gigot embrassa Angélique la larme à l'œil, et lui permit de se conduire comme elle le demandait. Sa fille lui marqua la tendresse la plus respectueuse : ils mêlèrent leurs larmes.

Malgré cette conduite si pleine de sagesse, M. Cuissart n'en fut pas moins injuste, par ses discours, envers sa femme : il ne trouvait de plaisir qu'à se plaindre d'elle ; il s'entretenait des marques de dédain, qui (disait-il) lui échappaient, même en présence du garçon perruquier, qui le venait accommoder. Cette conduite faisait une peine sensible à la plus vertueuse des femmes et l'éloignait de son mari : malgré elle, son cœur se fermait à la confiance ; elle était froide, quoique polie, avec M. Cuissart ; et celui-ci se plaignait de plus en plus, dans son voisinage, à toutes ses connaissances. Il ne s'en tint pas là : sous prétexte que sa femme ne l'aimait pas, il entreprit de se faire dédommager par ses servantes ; il en séduisit plusieurs et réduisit Mme Cuissart à ne prendre que des monstres, dont la vue l'affligeait elle-même. Cette femme avait cependant l'âme aimante, et si son mari avait su s'y prendre, il en aurait été chéri.

Ce fut au bout d'une longue suite de laides cuisinières, dont Mme Cuissart avait été encore plus mécontente que son mari (car,

presque toujours, il s'en était accommodé), qu'une dame de ses amies lui recommanda une jeune fille de province, appelée *Madelon Rameau*.

M^me Cuissart accepta cette jeune fille avant de l'avoir vue. Elle arriva un soir, que M. Cuissart ne devait pas revenir. En voyant entrer une grande fille faite au tour, ayant une figure charmante, la belle bourgeoise pensa... « Elle est trop jolie ; ce n'est pas là mon affaire... » Mais, en remarquant son air modeste et naïf, en l'entendant parler, en sondant les sentiments de cette jolie fille, elle changea peu à peu d'avis : elle la reçut, en se promettant bien de l'observer soigneusement. Ce qui contribua particulièrement à lui faire risquer l'épreuve, ce fut une observation d'une de ses voisines. Vous prenez de laides servantes (lui dit un jour cette femme), pour que votre mari ne leur en conte pas : mais dans votre mari, ce n'est pas le goût de la figure qui le porte vers ces filles, c'est le besoin machinal, uni au goût du changement, si puissant sur les hommes en général, qu'une laide qu'ils n'ont pas les tente davantage qu'une belle qu'ils ont. Mais ce n'est pas tout : vos laides servantes ne risquent pas grand'chose, de donner à leur maître ce dont personne ne se soucie ; outre que la petite vanité s'en mêle... J'ai donc du mérite, disent ces *guenipes* là (1) ; au lieu qu'une jolie fille, qui sent que sa figure peut lui trouver un amant, ou même un parti, donne un certain prix à ses faveurs et n'ira pas se livrer à un homme marié, à un bourgeois assez riche, qui lui ôtera sa fleur et sa réputation pour rien : essayez-en, ma belle voisine.

D'après ces idées, M^me Cuissart arrêta Madelon ; mais, pleine de considération pour son mari, elle ne crut pas devoir le décrier, en prenant cette fille. La jolie Madelon fut installée dans sa cuisine, séparée de l'appartement des maîtres par tout le carré, qui était assez étendu ; sa maîtresse se contenta de lui dire : Vous êtes une jeune fille ; il convient que vous ne receviez vos ordres que de moi ; que personne n'entre ici familièrement que moi et vous, j'espère, et je suis sûre, à votre air de modestie, que je n'aurai aucune réprimande à vous faire sur les causettes et les ricanements avec les hommes. — Je puis vous en répondre, Madame (répondit Madelon),

(1) *Guenipe :* souillon, en vieux français.

et dès ce moment, je vous prie, les mains jointes, de me servir de mère autant que de maîtresse, car j'ai d'honnêtes parents chargés d'une nombreuse famille, et je ne veux *forligner* (1) en rien.

Mme Cuissart fut enchantée de ce langage bonasse : elle se sentit attendrie pour Madeleine.

La conduite de Madelon, pendant trois jours que M. Cuissart fut encore absent, confirma la belle bourgeoise dans son amitié pour sa servante. Cette fille était douce, active, intelligente, zélée, décente dans ses actions et son langage, naïve, pieuse, sensible. C'est un trésor (pensait Mme Cuissart). Quand son mari arriva, elle était déjà sur le ton d'une bonne familiarité avec la jolie Madelon. En entrant chez lui, le bourgeois fut émerveillé de la gentillesse de sa servante, qu'à sa propreté il prit, d'abord, pour quelque ouvrière en linge. Lorsqu'il sut que c'était sa cuisinière, il tâcha de voiler sa joie, mais elle perçait malgré lui : sa femme la voyait, et l'innocente Madelon elle-même en fut frappée. Il prit un ton qui ne lui était pas ordinaire ; il fut presque timide : il se montra plus poli, plus attentif envers sa femme ; en un mot, peut-être sans y penser, il tâcha de passer pour un bon mari et un bon maître. Il s'écoula plus de quinze jours sans qu'il parlât en particulier à Madeleine. A cette époque, il en dit un mot à sa femme : ça me paraît un bon sujet ! c'est une jolie fille ! il faut veiller sur sa conduite l'un et l'autre ; ce serait dommage qu'elle fût trompée, et quant à moi, si quelquefois je n'ai pas trop ménagé les souillons que vous me mettiez sous la main, je respecterai les mœurs de celle-ci, par une bonne raison, c'est qu'elle en a, et que les autres étaient des brutes sans aucun sentiment d'honneur ou d'honnêteté ; je ne leur faisais aucun tort, je vous assure. Mme Cuissart, naturellement bonne, quoique spirituelle, crut son mari sincère, et elle fut charmée de pouvoir l'estimer. Elle raconta ce trait à son père, parce qu'il savait tous les autres (non par elle cependant). M. Gigot sourit de la bonne foi de sa fille, mais il lui recommanda de ne point perdre de vue sa jolie servante. Mme Cuissart fit mettre le soir le lit de Madelon dans sa chambre, sous prétexte d'avoir besoin de ses services, la nuit.

(1) *Forligner*, manquer à l'honneur.

En effet, le même jour, et tandis que Mme Cuissart était chez son père, son mari faisait une première tentative auprès de Madelon. Dès que sa femme fut sortie, il l'appela. — Je ne vous connais pas encore, Madelon (lui dit-il) ; faisons connaissance. D'où êtes-vous? — De la Bourgogne, Monsieur. — Qu'est votre père? — Laboureur. — D'où vient qu'il ne vous a pas gardée, pour lui aider dans les menus ouvrages des champs? — C'est, Monsieur, que nous sommes quatorze enfants, ce qui a fait que mon père a mis deux de mes frères à la ville, et qu'il m'a envoyée servir. — Que font vos frères? — Ils étudient. — Diable ! et vous servez ! — Ils coûtent trop à mon père, pour qu'il puisse dépenser pour une fille. — Une jolie fille comme vous! c'est dommage! — Monsieur, l'état n'est pas relevé; mais il est honnête, et le bonheur que j'ai eu de trouver des maîtres comme madame et comme vous, fait que je me félicite d'avoir obéi à mon père. — Vous êtes bien élevée ! vous êtes charmante, Madeleine, je ne veux pas vous traiter comme une autre servante ; ainsi, avec vous, je prendrai moins le ton de maître que celui de père, de votre côté, soyez bien reconnaissante envers Mme Cuissart et moi, entendez-vous... Comme elle est faite ! (*lui levant le menton avec la main*), elle est charmante ! Madelon se retira en rougissant : et M. Cuissart, content de cette première familiarité, ne voulut pas aller plus loin, dans la crainte d'échouer.

Lorsque Mme Cuissart fut seule avec sa servante, elle lui demanda les détails de son entretien avec son maître. La jeune fille, à force de questions, dit tout, sans rien omettre. Elle vit clairement où voulait en venir son mari et donna quelques avis à Madelon.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, mon mari est un honnête homme; mais tu es jolie, d'une aimable simplicité ; les hommes sont hardis; évite les tête à tête avec lui comme avec tout autre. — Je le ferai, Madame, quoique, en vérité, je n'aie rien à craindre. — Pourquoi? — De votre mari, à vous ! — Oui, à moi; tu es trop jolie. — Et vous, Madame, encore davantage. — Ne te fies pas à ma beauté; crains les effets de la tienne : si je n'appréhendais de ternir ton innocence, j'irais plus loin ; mais j'espère n'être pas obligée d'en venir là. Il fallut y venir cependant. Madelon était jolie, M. Cuissart trop porté pour les femmes, pour ne pas nécessiter les instructions les plus claires.

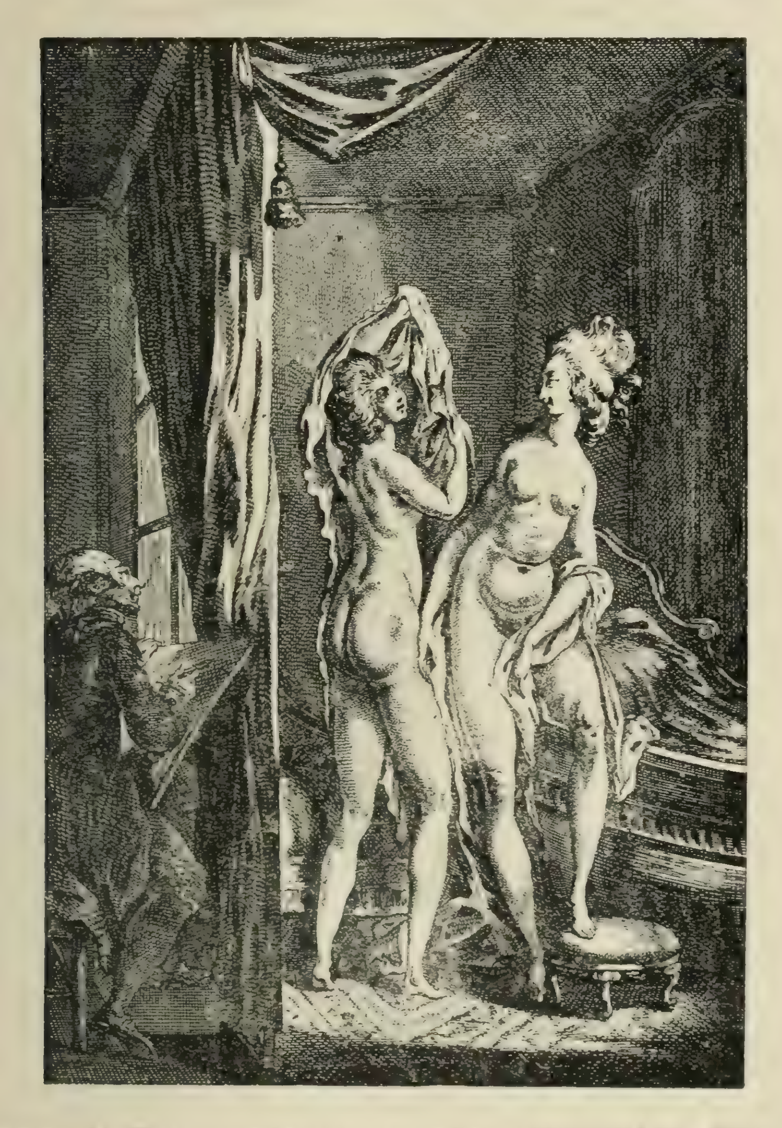
Un jour que Mme Cuissart était allée dîner chez son père et qu'elle savait que son mari devait rester chez un ami jusqu'au soir, Madelon se trouvait seule. N'attendant pas ses maîtres, elle était sans précaution ; la porte de sa cuisine, ordinairement fermée depuis quelque temps, fut laissée ouverte, afin de voir ceux qui pourraient venir pour affaire. Vers les trois heures, à l'instant de sa plus grande sécurité, elle entendit ouvrir la porte de l'appartement ;



L'HEUREUX AMANT
(D'après la gravure en couleurs de Borel.)

elle accourut : c'était son maître. Surprise de le voir, elle demanda s'il venait dîner. — C'est fait, répondit-il, mais je me suis trouvé incommodé ; je vais me mettre au lit. C'était en hiver. Madelon se hâte ; elle bassine le lit, ferme les volets, tire les rideaux des croisées pour que son maître puisse reposer. Il était déjà en robe de chambre, prêt à se coucher. Il dit à sa jolie servante qu'il craignait de se trouver mal. Elle alla auprès de lui, le soutint, le conduisit à son lit ; il s'appuyait sur elle comme un

homme qui se meurt. Lorsqu'il fut entre les draps, il se plaignit. — Voulez-vous, Monsieur, que j'aille chercher le médecin, le chi-



(Gravure de Binet pour *le Paysan perverti*, de Rétif de la Bretonne.

« Faut-il avouer que j'ai été curieux de m'assurer de ses appas, un jour qu'elle prenait le bain dans sa chambre, avec Mlle Fanchette. J'ai profité de cette occasion pour dessiner le nu d'après deux objets aussi parfaits : ces deux esquisses sont charmantes ; car j'ai eu la même occasion et plus belle encore, le lendemain, pour y retoucher. Ursule, parfaitement formée, a la mollesse et le nourri des contours ; c'est Vénus ou la nature dans sa perfection. Fanchette, plus délicate, est mieux achevée ; c'est une Grâce, c'est Hébé. »



I. — LE DOUBLE ENGAGEMENT

Admirez de Jeannot l'audace martiale.
Il va braver la Mort pour plaire à la Beauté ;
Mars, en applaudissant son ardeur sans égale,
Est pour lui le garant de l'Immortalité.

* (Estampe de Borel (époque Louis XVI) visant les scènes auxquelles donnaient lieu, quotidiennement, les engagements qu'arrachaient aux jeunes nigauds les racoleurs du Pont-Neuf et autres lieux.



II. — LA TRIPLE IVRESSE

De deux fiers compagnons le double tête-à-tête
Ne saurait terminer l'ivresse d'un nigaud :
Des plaisirs de l'Amour enivrant sa conquête
Chacun d'eux se prépare à le rendre penault.

(*) Estampe de Borel (époque Louis XVI) visant les scènes auxquelles donnaient lieu, quotidiennement, les engagements qu'arrachaient aux jeunes nigauds les racoleurs du Pont-Neuf et autres lieux.

rurgien ou madame ? — Non, je me trouverais sans secours en ton absence... Je ne sais ce que j'ai... C'est une... (*Il nomma une maladie très dangereuse du ressort de Brongniard* (1), *et pour laquelle il emploie ses élastiques*). Vois si tu pourrais me soulager ; avec de la force, on peut *réduire*... Il lui prit la main, que Madelon lui laissa guider, et l'innocente fille exécuta tout ce qu'il lui dit. Devenu furieux de luxure, il se lève, il se jette sur elle comme un forcené, il la renverse et veut en triompher. Mais la jeune fille était vigoureuse autant que sage ; elle repoussa une attaque qui n'était pas douteuse, se débarrassa, sans ménager son indigne maître, ouvrit une porte, s'enfuit et l'enferma.

Elle se retira dans sa cuisine, où elle ne put s'empêcher de verser des larmes. M. Cuissart était trop confus pour songer d'abord à la poursuivre, mais au bout d'une heure, il voulut la voir ; il se trouva enfermé ; sa voix ne fut pas entendue ; il crut que Madelon était sortie ; il se tranquillisa en attendant sa femme.

Par une sorte d'inquiétude, M^me Cuissart revint à six heures au lieu de huit. En arrivant, elle trouva Madelon les yeux rougis par les larmes. — Qu'as-tu, ma fille ? — Madame, monsieur est malade ; il est revenu à trois heures, il a une maladie .. il a la fièvre, le transport ; il s'est jeté sur moi : je crains qu'il ne se jette sur vous en entrant, appelons quelqu'un. M^me Cuissart entrevit la vérité : elle employa son adresse ordinaire pour avoir les détails nécessaires. Elle les eut à peu près. Ils lui firent horreur... Mais c'était son mari ; elle préférait de le ramener, à se plaindre, à faire un dangereux éclat. Elle entra donc auprès de lui, feignit de croire à sa maladie, même avec lui ; de sorte que cet homme pensa bonnement que Madelon ne l'avait pas trahi.

Lorsque M^me Cuissart fut seule avec Madelon, dans l'après dînée du lendemain, elle tâcha de pénétrer l'intérieur de cette fille, et elle y réussit : elle vit que la jolie servante n'était pas la dupe des intentions de son maître ; mais que, par générosité de caractère, elle ne voulait pas mettre la division entre les deux époux. — Je te connais enfin, mon aimable fille, lui dit alors M^me Cuissart ; ta prudence égale ta gentillesse : hé bien, je vais te parler à cœur

(1) Médecin spécialiste de l'époque

ouvert ; je n'ai jamais eu d'amour ni pour mon mari ni pour d'autres; ainsi je ne suis point jalouse, mais j'ai de la religion, des mœurs ; je connais mes devoirs, et je sais que je dois faire éviter à mon mari des crimes qui le perdraient et l'infortunée, objet de sa séduction ; je dois aussi le rendre heureux. Je voudrais bien avoir eu à le faire par des moyens ordinaires; mais, puisque c'est l'impossible, il faut en prendre de moins légitimes en apparence, parce que le principal est de remplir mon devoir. Il faudrait, ou nous séparer, ce qui ne te mettrait peut-être à l'abri des attaques de mon mari que pour t'exposer à celles d'un autre; — ce moyen, d'ailleurs, serait de nul effet pour M. Cuissart, puisqu'il me faudrait une autre fille, moins sûre que toi; — ou il faut prendre un parti extraordinaire qui te garantisse sûrement de ses attaques. Mais je ne me dissimule pas combien le moyen que j'imagine répugne à la délicatesse... à la mienne autant qu'à la tienne !... Il faudra écrire... Oui, c'est le seul moyen... Ma fille..., il faut, un de ces jours, rester seule avec mon mari dans cette chambre, et moi dans celle-ci : tu écouteras ce qu'il te dira, et s'il te fait des propositions, fais-lui signe que je suis là; dis-lui tout bas de ne te jamais parler, mais de t'écrire, et rentre auprès de moi. Je te dirai le reste ensuite.

Dès le jour même de cet entretien Madelon parut ne plus fuir M. Cuissart. Il lui dit des douceurs en passant. Elle rougissait, mais elle ne lui imposait pas silence. Enfin on lui ménagea le tête à tête convenu.

— Je t'aime de tout mon cœur, ma chère Madelon (dit-il d'emblée) ; je n'aspire qu'à te le prouver : si tu voulais, que nous serions heureux, sans que ma femme ne se doutât de rien! Madelon lui fit signe que sa maîtresse était dans la chambre voisine. — Écrivez-moi ce que vous voudrez me faire savoir (ajouta-t-elle) ; je vous répondrai de même; tout se fera sans parler et n'en sera que plus sûr. M. Cuissart fut enchanté. Il voulait cependant encore dire un mot, mais la jolie servante rentra vers sa maîtresse. Dans la soirée, elle reçut de la main du bourgeois le billet suivant, qu'il lui glissa en feignant de lui commander quelque chose.

*Ier Billet du bourgeois à la jolie servante.*

« Comme je te le disais tantôt, je t'aime de tout mon cœur, ma

chère Madelon, et je t'en donnerai toutes les marques possibles, si tu me rends heureux. Mme Cuissart ne m'aime pas ; elle n'aime pas les plaisirs de l'amour, que ton œil vif m'annonce que tu goûteras avec transport ; ainsi tu ne la priveras de rien. Tâche de m'accorder un rendez-vous dans la chambre à coucher que tu partages avec ta maîtresse : la pièce est grande ; Mme Cuissart est une dormeuse, et je m'assurerai que nous n'avons rien à craindre.. Réponse dans la soirée, je meurs d'impatience ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Madelon courut porter ce billet à sa maîtresse, qui le lut seule. C'était le moyen qu'elle avait trouvé, pour ne point souiller l'imagination de Madeleine. Elle lui dicta cette réponse :

« Vous êtes bien vif, Monsieur ! et les jeunes filles ne se décident pas aussi vite : nous verrons ! »

M. Cuissart ne fut pas trop satisfait de ces deux mots. Le lendemain, il écrivit encore.

*IIe Billet du bourgeois à la jolie servante.*

« Il m'est impossible d'attendre, ma chère Fanfan, et tu me feras faire quelque folie... il me faut un rendez-vous : je te donnerai tout ce que tu voudras; parle, ma fortune est à ton service. Donne moi une réponse définitive dans la journée ; je ne supporterais pas l'incertitude jusqu'à demain. »

*Réponse.*

« Vous êtes effrayant ! et je me repens de vous avoir répondu ! vous allez me rendre l'esclave de votre emportement et de tous vos caprices : je sortirai plutôt. »

Cette réponse intimida M. Cuissart, qui écrivit un autre billet le jour suivant.

*IIIe Billet du bourgeois à la jolie servante.*

« Je n'exigerai que ce qui te conviendra : je ne ferai que ce que tu me permettras, ma poulette : mais sois donc plus indulgente. J'espère pour ce soir, sans l'exiger ; il ne m'arrivera jamais d'exiger ; tu seras ma reine dans le vrai, ma servante dans l'apparence. »

*Réponse.*

« Ce soir, à onze heures, après le coucher de madame. »

M. Cuissart fut transporté de joie. Que ce jour lui parut long ! Il fut au spectacle ; il n'y eut pas de plaisir ; tous les acteurs traînaient lentement les mots ; l'auteur n'allait jamais au fait et mettait des vers de remplissage. Il revint. Son fiacre *allait comme un recteur suivi des quatre facultés*. On soupa. M^me Cuissart, qui avait ordinairement fini en dix minutes, mangea encore un quart d'heure après son mari ; il la trouva gourmande, elle, la sobriété même. Enfin, on alla se coucher : c'est ici où l'attente fut longue et cruelle ! La dame ne finissait pas. M. Cuissart pestait : l'heure sonne à la pendule ; il crut d'abord que c'était une heure du matin, ensuite minuit : c'était onze heures, que le signal suivit. Il entr'ouvrit la porte de sa chambre ; s'avança doucement ; trouva une main douce, potelée ; il s'en saisit ; emmena la belle, la porta dans son lit... et fut le plus heureux des hommes.

*IV^e Billet du bourgeois.*

« Mon aimable, mon adorable, que tu es belle ! que tu es parfaite ! que tu m'as rendu heureux ! Ha ! il n'est pas de femme qui te vaille ! charmante enfant !... Je l'ai donc cueillie, cette rose qui n'était pas sans épines ! j'en ai été l'heureux possesseur ! je le suis encore ; je le serai toujours : qui pourrait m'ôter le bonheur dont j'ai joui la nuit dernière ?. . Un autre rendez-vous, je t'en prie : je n'ai fait que goûter à la volupté, au lieu de la savourer. Ce soir, s'il était possible ?... Mais qui en empêche ? Réponse, ma reine, réponse, je t'en prie. »

*Réponse.*

« A ce soir, donc ! surtout, ne me parlez jamais ! »

Deux années s'écoulèrent de la sorte, et ce commerce durerait peut-être encore, sans une circonstance. M^me Cuissart conservait pure l'imagination de Madeleine, en ne lui laissant lire aucune des lettres de son mari et en ne mettant rien dans ses réponses qui pût l'instruire. De son côté, le bourgeois, content de son bonheur,

affectait de ne jamais parler à Madelon, pas même quand il se trouvait seul avec elle.

La belle bourgeoise s'applaudissait du moyen qu'elle avait trouvé de fixer son mari et de passer toutes les nuits dans ses bras, sans



LES OEUFS CASSÉS. Conte

Eglé lui répliquait : « Ton bonheur est le mien,
Mais il seroit moins cher à ton amant
Si pour cause il n'avoit le tien. »
Lise les écoutoit à travers le feuillage.

(Gravure de Martinet.)

qu'il en soupçonnât rien. Ce qui produisit un double effet : M. Cuissart était plus complaisant et presque honteux avec elle ; Mme Cuissart en riait, mais à part. Elle aimait tendrement sa jolie servante : comme sa maison était riche, elle trouvait beaucoup à prendre sur la dépense sur des fantaisies qu'elle n'avait pas, mais qu'elle supposait, et elle en faisait pour Madeleine un fonds, qui ne devait

rien coûter à l'innocence de cette jolie fille. Enfin, le dénouement approche.

La belle bourgeoise n'avait pas encore eu d'enfants. Mais depuis qu'elle était caressée en maîtresse, le devoir conjugal fut plus efficace ; elle devint enceinte. Elle en eut bien de la joie ! Ensuite, elle fit réflexion que son mari était censé ne pas l'approcher ; elle fut un peu embarrassée. Comment faire ? Si elle avait pu consulter sa voisine, qui l'avait déterminée à prendre Madelon, l'embarras aurait bientôt cessé ; la dame avait des expédients pour toutes les passes où peuvent se trouver les femmes ; mais M^me Cuissart ne voulait pas divulguer son mari. Il lui vint une idée : ce fut de cacher son état le plus longtemps qu'elle pourrait (ce qui est facile aux grandes femmes), et lorsqu'elle serait dans le cas de le montrer tout d'un coup, d'une manière apparente, de mettre son mari à même de se tromper. Ce fut ce qui arriva, environ à six mois.

Un jour qu'on savait M. Cuissart dans un cabinet voisin, on se mit à parler de lui. On ne doutait pas qu'il ne prêtât l'oreille. Je t'ai bien des obligations, ma jolie Madeleine ! l'inclination que tu as inspirée à mon mari l'a rendu heureux, sans qu'il t'ait fait aucun tort et sans qu'il soit même réellement coupable. Une fille aussi sage que toi est un trésor pour une jeune maîtresse dont le mari est volage... il croit... en vérité, je ne puis concevoir comment il ne m'a pas reconnue ; car enfin, nous n'avons pas la même taille ! j'ai quelquefois toussé, et le son n'est pas le même. Enfin, me voilà enceinte, et il faut lui tout découvrir.

D'après cette conversation, la belle bourgeoise ne se gêna plus. Le lendemain, vers le soir, elle laissa paraître une situation qui devait étrangement surprendre son mari, qui n'avait rien entendu la veille. Il regarda sa femme avec des yeux inquiets... Mais que dire ?...

Il lui vint une pensée : que Madelon l'avait trahi, et que sa femme s'était vengée. Cette idée lui déplaisait beaucoup ! mais il trouvait que la vengeance de M^me Cuissart était juste. Il rêvait sur le parti qu'il devait prendre, lorsqu'il se trouva seul avec Madelon. — Tu m'as trahi ! (lui dit-il ; je le vois, tu as tout dit à ma femme ?) Madelon rougit et voulut s'éloigner. Il faut me dire la vérité, je veux la savoir absolument. — Je vous l'écrirai. — Non, je veux




BEAUMARCHAIS FOUETTÉ A LA PRISON DE SAINT LAZARE
ESTAMPE HISTORIQUE SUR LA FLAGELLATION

(*) Les deux personnages, l'homme debout et la femme assise, sont empruntés aux pièces de l'écrivain Beaumarchais, fut effectivement fouetté à Saint-Lazare ainsi que l'a établi le Dr Cabanès dans *les Indiscrétions de l'Histoire* (1re série) et la présente estampe fut répandue partout par ses ennemis. Voir aussi sur ce sujet l'article Georges Monval dans la *Revue de l'Art*.

l'entendre de ta bouche, et tu ne m'échapperas pas... Moi, qui me croyais aimé ! — Vous l'êtes, monsieur, par celle qui le doit, selon Dieu et la raison. — Ma femme ! — Sans doute. — Elle m'en donne



JOLIE FILLE, HEIN !

Au-dessous se lit en anglais la légende suivante :

« Parcourez cours et cités, villes et campagnes, en vain chercheriez-vous fille et si rondelette et si fraîche : vous ne la trouveriez point. Laissez donc l'art d'Hogarth, de son pinceau habile, montrer à l'univers les charmes de ma chère petite Suze. »

(Estampe anglaise à la manière noire, d'après une peinture de Hogarth.)

une belle preuve ! elle est grosse ! — Sans doute. — Comment, sans doute ! ha ! parbleu ! nous verrons ! si je t'avais fait un enfant, c'était un bâtard ; elle en a fait un sans moi, j'entends qu'il

soit bâtard aussi... ou morbleu... Quel est son galant? tu le sais : il faut me le dire? — Vous. — Moi. — Vous-même! — Je ne l'ai pas approchée depuis... — J'ai de l'honneur, monsieur; croyez-vous que j'aurais commis un péché aussi grand que celui que vous me supposez! c'est madame seule que vous avez entretenue toutes les fois que vous m'avez demandé un rendez-vous. Madame m'a toujours dicté les réponses à vos lettres, que je n'ai jamais lues : Madame, depuis ce temps-là, malgré votre injustice, vous aime, et elle est enchantée de ce que vous allez être père. — Ma femme m'aime! c'est elle qui... cela n'est pas croyable? — Assurez-vous en : Madame n'est pas prévenue; allez la trouver : vous verrez.

M. Cuissart enferma la jolie servante dans la cuisine, et alla trouver sa femme. Elle était en ce moment avec sa voisine. Je vous félicite, Madame, lui disait cette femme vous voilà dans une situation bien désirée. — Elle me comble de joie, à cause de celle qu'elle doit donner à mon mari... A propos, ma chère voisine, il est arrivé une singulière aventure à une femme, qui est dans le cas où je me trouve! Son mari avait une cuisinière, dont il se croyait favorisé. Cependant, il n'en était rien : au moyen de certaines précautions, c'était l'épouse qui recevait son mari; jamais il ne s'en est aperçu. A présent que la dame est grosse, elle se trouve un peu embarrassée pour lui tout faire savoir? Rien n'est plus simple : qu'elle continue encore une seule fois; qu'environ un quart d'heure après qu'elle sera au lit, sa cuisinière entre avec deux flambeaux, garnis de quatre bougies, qu'elle tire les rideaux et fasse voir la vérité. Il n'y a pas à différer : le mari pourrait prendre d'étranges idées!

M. Cuissart, instruit par cet entretien, retourna auprès de Madelon; il lui fit une lettre de demande; elle la porta; il la suivit; elle la donna et s'en retourna sur-le-champ.

Mme Cuissart écrivit deux mots, qu'elle envoya par le domestique à sa cuisinière. Son mari les lut par-dessus son épaule, il les reçut presque aussitôt des mains de Madelon. Après souper, il ne perdit pas sa femme de vue; elle dit quelque chose de bas à sa servante; il la vit ensuite se glisser dans le lit de Madelon; il l'y joignit, et au bout d'un quart d'heure, sa servante parut avec les flambeaux. Convaincu, par ce qu'il voyait, de la réalité de ce que

cette fille lui avait assuré, il dit à sa femme : Je perds une erreur, moins douce que la vérité : si vous m'aimez, je vous aime aussi : réunissons nos cœurs, ma chère femme, pour chérir le fruit de notre tendresse que vous portez, et récompenser Madelon.

Ce fut ce qu'ils exécutèrent : Madelon est retournée dans son village avec quinze cents livres de rentes, qui lui ont fait trouver un excellent parti. Le bourgeois et la belle bourgeoise se sont aimés quelque temps ; M. Cuissart est ensuite retourné à ses anciennes habitudes ; mais sa femme a deux enfants, et elle prend patience.

(Rétif de la Bretonne, *Les Contemporaines par gradation.*)

---

## LA JARDINIÈRE

La hotte sur le dos, Barbe, d'un pas tranquille,
Allait vendre au marché les fruits de son jardin.
Contre un arbre touffu, peu distant du chemin,
Pour un besoin pressant elle trouve un asile;
Et là, tout à son aise, en pleine liberté,
Lève la toile et se met en posture
Qu'en pareil cas indique la nature
Et qu'exige la propreté;
Mais en se relevant, sa chemise et sa cotte,
Ne sais par quel hasard, s'accrochant à la hotte
Et dérobant le voile à la pudeur,
Laissaient d'un gros derrière entrevoir la blancheur.
Deux capucins, gens sans malice,
De la belle suivaient les pas.
Bientôt l'œil perçant du novice
Aperçut malgré lui ce qu'on ne cachait pas.
« J'en demande pardon à votre révérence,
Voyez, père gardien, voyez quelle indécence ! »
« Je vois, je vois, baissez les yeux. »
« N'aurais-je donc rien à faire de mieux ? »
De Saint-François, digne porte-sandale,
Plein de zèle et de chasteté,
Pour faire cesser tout scandale,
De Barbe il court voiler la nudité...

Le cœur ému, décemment il l'approche,
Puis il fait retomber la jupe qu'il décroche !
« Ce que j'en fais, dit-il, n'est pas pour vous fâcher ;
Plus il est beau, ma sœur, plus on doit le cacher. »
Barbe répond : « Je n'ai que grâces à vous rendre,
D'un novice c'est tout ce qu'on pouvait attendre. »
Voyant plus loin venir un cordelier,
Barbe, les yeux au ciel, et la main étendue :
« Grands dieux ! j'étais une femme perdue,
Si celui-là l'avait vu le premier. »

(Abbé Bretin,
*Contes en vers et pièces fugitives*, Paris, 1797.)

## Le Coucher de la Mariée

Le jour que l'on s'unit à la beauté qu'on aime,
Comme on s'empresse à la fêter !
Ah ! si c'était toujours de même,
L'hymen, sans doute, aurait de quoi tenter ;
On verrait dans chaque ménage
Régner le plus parfait accord ;
Plus rare de moitié serait le cocuage,
Ou bien la femme aurait grand tort.
Si d'un époux rempli d'impatience,
Par quelque tour on suspend les désirs,
C'est bien encore irriter ses plaisirs ;
L'instant qui suit double sa jouissance.
Notre meunier Lucas en fit l'expérience ;
Il adorait Toinette, il en devint l'époux,
Le soir lui promettait les moments les plus doux.
Toinette était charmante, et cette belle
Avait un frère aussi beau qu'elle.
Ce jouvenceau, sous l'habit de sa sœur,
Eût trompé, des plus fins, et les yeux et le cœur.
Comme la mariée, on le pare, on l'arrange ;
Avec l'ajustement, il en prit le maintien ;
Lucas, tout le premier, s'y trompe et prend le change,
Si qu'il l'emmène au lit, sans se douter de rien.

Mais, nageant dans la joie, il voit la fleur éclose
Qu'il va cueillir et qu'il désirait tant.
Un mari, ce jour-là, n'est encor qu'un amant.
Sait-il qu'il va trouver l'épine sans la rose?
Et lorsqu'entre deux draps, à ses vœux l'on s'oppose,
Cela lui semble un jeu de la vertu
Qui, par pudeur, veut se défendre,
Qui croit que, pour sa gloire, il ne faut pas se rendre
Au premier choc, sans avoir combattu;
Mais on saura le vaincre; ainsi, du moins, le pense
L'agresseur vigoureux, et cependant, Lucas
Trouvait dans cette résistance
Une force à laquelle il ne s'attendait pas.
Il en sue, et voilà nouvelles entreprises,
Nouveaux débats, inutiles tourments.
Nos deux champions étaient encore aux prises,
Tous les gens de la noce entrent dans ces moments.
Ils conduisaient, au son des instruments,
La plus belle des épousées,
Et faisaient de grandes risées;
Puis, le montrant au doigt, se gaussaient du meunier.
Lucas prend bien la chose, avec esprit s'en tire.
Mes amis, leur dit-il, à vous permis de rire;
Mais rira bien qui rira le dernier.
Certes, il avait raison. Après ce badinage,
De la fête, le drôle eut la meilleure part.

(Abbé Bretin, *Contes en vers*, 1797.)

## LE VOYAGE DE LORETTE

Pour avoir des enfants, Jean payait des neuvaines
Et, comme de raison, perdait argent et peines;
Un beau jour, sa femme lui dit :
Je ne suis sainte ni prophète,
Mais je gagerais bien, que pour bénir un lit,
Il n'est rien tel qu'un voyage à Lorette.
L'imbécile le crut et partit tôt après :
Trois ans et quelques mois suffirent au voyage.
Des vœux d'un chaste ami admirez le succès :
Jean, de retour de son pèlerinage,
Trouva sa femme grosse et trois enfants tout faits.

(Abbé Mangenot, *Poésies*, 1776.)

# LE MARIAGE GRAND ENNEMI DU BONHEUR

## IDÉES D'UNE MÈRE

La thèse ici soutenue par Rétif de la Bretonne est celle du *mari à l'essai*, qui, si souvent, tentera les philosophes.

« Je n'ai qu'une fille, fruit unique d'un mariage malheureux : elle évitera mon sort, si je puis ; au moins, n'y épargnerai-je rien, me proposant, à cet effet, de fouler aux pieds tous les préjugés. Le plus grand des maux, c'est le mariage, lorsqu'il a enchaîné deux êtres qui se haïssent et veulent se fuir : tous les autres maux ne sont pas comparables à celui-là ; je le sais par expérience, et mon infortuné mari doit le savoir encore mieux, puisqu'il me hait, et que je ne le hais point. Je ne veux lier ma Sophie qu'à coup sûr. Elle perdra tout ce qu'elle pourra perdre, hors sa liberté. Je sais bien que, si je consultais quelqu'un là-dessus, on me désapprouverait, on me traiterait de folle, et peut-être même aurait on recours à l'autorité, pour m'empêcher de travailler au bonheur de ma fille ; aussi ne m'ouvrirai-je à personne ; ce qui bien me fâche ! attendu que, lorsqu'on agit à sa tête, on fait ordinairement toujours quelque bévue ; mais pourvu que je ne fasse pas la bévue essentielle de rendre ma fille malheureuse, je me consolerai de toutes les autres.

« Mon dessein est de voir, parmi nos connaissances, si je découvrirai l homme qu'il me faut. Je veux qu'il soit aimable de figure ; un laid a rarement une belle âme. J'examinerai surtout ses yeux, c'est l'organe de l'esprit et du cœur, que l'œil. Je ne m'y suis pas trompée à mon mari, toute jeune que j'étais : mon mari est bon, mais il est inconstant et léger, et je vis tout cela dans ses yeux, mais je me croyais assez de charmes pour le captiver toujours ; c'est l'erreur commune à presque toutes les filles à marier, même aux laides, tant la présomption est une passion naturelle, hélas ! C'est un adoucissement que la bienfaisante nature donne à chacun de nous, plutôt qu'un vice. Je veux encore que l'homme que je choisirai, soit aimable, pour satisfaire les sens de ma Sophie. Comme je n'aurai que peu d'égard à la fortune, ma fille étant riche,

il me sera bien permis d'insister sur les qualités et les dons naturels. D'ailleurs, la figure, la forme, la taille, l'agrément réels dans les traits et dans l'esprit, sont une sorte de patrimoine à laisser à la postérité, qui n'est pas d'une petite considération. Mon mari était beau, Sophie lui ressemble, avec un petit mélange de mes traits ; ce qui en fait une charmante enfant. N'est-il pas plus agréable pour moi et pour elle d'avoir cette aimable figure, cette douceur touchante dans les yeux, cette mignardise dans le rire, que si elle ressemblait aux enfants de M. A... D.-P..., qui m'avait demandé en mariage ? En vérité, je préfère mon malheur actuel, avec la figure de ma fille, telle qu'elle l'a, au bonheur même avec M. A... D.-P... Cependant, il faut bien prendre garde aux mœurs ! Un beau, ou une belle, qui sont vicieux et se livrent à leur passion avec des dispositions libertines, ont des enfants qui portent sur leur visage l'expression de ce désordre de l'âme d'un ou des deux auteurs de leurs jours ; et ce désordre produit à nos yeux dans les traits, ce que nous sommes, la laideur ; tout ce qu'il y a de laid dans l'espèce humaine vient de là. Il faudra donc que je fasse encore plus attention aux mœurs qu'à la figure, car je suis sûre que, si j'avais eu Sophie après les désordres de mon mari, elle serait ou laide, ou beaucoup moins jolie qu'elle ne l'est.

« Je veux aussi que ce soit un homme par la force et la dignité des sentiments et non un efféminé, un dameret. Car je veux qu'il soit maître, sans que ma fille soit esclave. Je veux qu'il soit d'un tempérament vigoureux, par bien des raisons : la santé, la force sont les plus belles roses du jardin de la beauté : ensuite les enfants en valent mieux ; à la vérité, la femme d'un mari vigoureux a des grossesses plus pénibles, l'être vivace qu'elle porte l'épuisant davantage, que si elle avait un mari plus faible qu'elle ; mais c'est un inconvénient dont la mère est bien aise un jour. Enfin un mari vigoureux est plus aimé de sa femme, il lui suffit, il la rend plus heureuse et lui inspire une sorte de mépris pour l'hommage des autres hommes. Lorsque j'aurais trouvé l'homme que je veux, je ne lui donnerai pas ma fille sur-le-champ. Je ferai des essais. Mais, outre que j'ai formé ma fille pour qu'elle puisse les supporter sans danger, c'est que je ne l'abandonnerai pas d'un instant. Au reste, j'aimerais mieux que, Sophie trompée, de la manière que je l'en-

tends et d'après un essai, fit un enfant sans être mariée, que de la voir malheureuse sans remède avec un mari. Cela est contraire aux



LE RAPT

(Composition de Binet, gravée par J. Le Roy pour *les Contemporaines*, de Retif de la Bretonne.)

mœurs, dira-t-on! Moi je n'ai qu'un principe en morale, c'est qu'elle nous doit rendre heureux. On n'est heureux que par la




LA FOIRE DES BILBOQUETS

(Estampe anonyme du commencement du XVIIIe siècle.)

(*) Le bilboquet fut, un instant, une véritable folie qui gagna toutes les classes de la société. Du petit au grand tout le monde voulut « bilboqueter ». D'aucuns en perdaient le manger.

La..., vise le plaisant jeu du *bilboquet d'amour*.

vertu, je le sais, aussi ma Sophie n'en manquera-t-elle jamais. J'ai ouï-dire, ou je l'ai lu, qu'il y avait un pays en Afrique dont la reine essayait les plus beaux jeunes gens de son royaume avant que de se donner un mari ; je n'approuve pas cela, d'abord parce qu'on n'a que le physique en vue, par cet usage, ensuite, parce que rien n'est plus aisé que d'abuser de ce moyen. Je suis bien éloignée de rien concevoir qui approche de cela : mon essai ne sera que pour les mœurs, le caractère. Je voudrais voir aussi, néanmoins, si l'homme à qui tout serait permis, userait de cette permission : s'il en était tenté, certainement je ne le permettrais pas, et je viendrais au secours de ma fille. Mais mon but le plus sûr à atteindre, c'est que la conduite que je veux observer, tiendra l'amour de mon gendre en haleine, et que je rendrai ma fille heureuse par le mariage, ce grand ennemi du bonheur.

« J'ai le bonheur d'avoir réussi, j'ai trouvé l'homme que je cherchais, ma conduite a été celle que contient cet écrit, et tout va bien. Ce 28 septembre 1779. »

(RÉTIF DE LA BRETONNE, *le Mari à l'essai*.)

---

## LE DÉMON VICTORIEUX

Un vieil abbé, peu curieux de messes,
Pendant la nuit de Noël exploitait
Fille de bien ; mais mal s'y présentait,
Dont tous les deux avaient grandes détresses.
« De ce, dit-il, ne t'étonne m'amour :
Dieu ne permet qu'on pèche en si saint jour. »
Advint pourtant qu'à la fin il engaine.
Lors, elle dit : « Dieu n'y songe-t-il plus ? »
— Si, dit l'abbé, mais ce n'est pas sans peine
Qu'enfin le Diable a repris le dessus. »

(J.-B. ROUSSEAU, *Œuvres*, 1741.)

**Ce qui arriva à un écuyer sans botte et fendu, suivant en chaise Mme la comtesse de Béarn en un voyage en Périgord (1762).**

Vous avez bien sçu l'histoire
De Diane et d'Actéon ?
La Dive à prunelle noire
Se baignait; il vit, dit-on,
Son brun mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
Son brun mirliton
Don, don.

La Chasseuse, très fâchée,
Se vengea cruellement,
Lorsque sa meute lâchée
Déchira ce tendre amant
De son mirliton.

Notre hommasse chevalière
Diane n'imita pas ;
Mais d'Hébé, Nymphe légère,
Nous vîmes presque le cas
Quant au...

Quand Hébé versait à boire
A tous les dieux assemblés,
Elle tomba, dit l'histoire,
Et tous se virent troublés
Pour son...

Vénus éclatoit de rire
Et Minerve la blâmoit ;
Il n'est nul Dieu qui n'admire,
Jupiter surtout disoit
Le beau...

Derrière la chaise assise
Notre chevalière étoit ;
Elle accroche sa chemise :
Descendant, elle montroit
Son brun...

Notre admirable Comtesse
De dessus l'œil détournoit ;
Un autre dit : quelle fesse !
Et comme Jupin crioit
Le beau mirliton.

COURTOIS,
Procureur au Parlement de Paris.
(*Voyage en Périgord.*)

## LE PASSANT

(*Conte*)

Un passant tout déguenillé,
Gueusait d'une manière im-
[monde,
Il était si mal habillé
Qu'il scandalisait tout le monde ;
Le drôle le faisait exprès
Et s'en gobergeait en lui-même.
Mais on mit les archers après,
Tant l'impudeur était extrême.
Voilà les témoins assignés.
Tous les hommes le reconnurent
Et, sur les traits bien désignés,
Hautement contre lui conclu-
[rent ;
Les femmes furent son appui,
Car toutes, dans leur témoi-
[gnage,
Dirent, je ne scais si c'est lui,
Je n'ai pas pris garde au visage.
(1777.)

# D'un Mari qui tourmentait sa jeune femme parce qu'il n'avait pas reçu sa dot.

Un jeune homme ayant épousé une jeune fille d'un honnête bourgeois de Paris, le père promit à son gendre vingt mille livres en mariage ; mais n'ayant point d'argent comptant, il dilaiyait (1) toujours le mariage jusques à ce qu'il eût de l'argent. Le jeune homme, extrêmement amoureux, ne pouvant davantage attendre, demanda à son beau-père quand il espérait avoir de l'argent : il lui en promit sans faillir dans huit jours. Cet amoureux lui dit que, s'il l'assurait de cela, il épouserait sa fille dès l'heure, pourvu que son beau-père lui promît. Le mariage donc se fait, les huit jours s'écoulent assez doucement pour eux, et quinze jours même après, sans que le père de la fille eût moyen de bailler la somme promise. Son gendre s'en étant plusieurs fois plaint à lui, mais inutilement, se fâche à la fin, et lui jure que sa fille en pâtirait, et qu'il la tourmenterait toutes les nuits jusques à ce qu'il fût payé, qu'il la réduirait en un étrange état ; et pour mettre ses menaces à exécution, étant retourné au logis, lui dit ce qu'il avait résolu de faire, et la nuit étant venue, il la tourmenta de sorte, mais si agréablement pour elle, qu'elle souhaitait que son père ne payât jamais son mari, afin qu'il lui fît toutes les nuits un pareil traitement : tous les jours il revenait trouver son beau père pour renouveler ses plaintes, mais n'ayant pas plus raison de lui que les autres fois, il s'en allait au logis et dans le lit déchargeait sa colère sur sa femme, qui n'en était nullement marrie. Toutefois, comme il ne pouvait pas toujours continuer cette vie là, il fut contraint de laisser sa femme en repos, pour y être lui-même : ce que voyant, sa femme lui dit : « Mon ami, je crois que mon père vous a payé. »

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

(1) C'est à dire : il remettait.

# D'une damoiselle qui montra son devant

Une certaine damoiselle de Paris, la nuit, étant couchée dans son lit, ouït sur la minuit crier au feu, elle se réveilla tout en sursaut et, voyant le feu qui gagnait sa chambre, elle se jeta de haut en bas de son lit, nue, en chemise, et courut vivement à son cabinet pour mettre en sûreté le plus précieux de ses hardes, qui était dedans, comme chaînes, bagues et joyaux, et quelques cassettes, où étaient force nippes et papiers de conséquence, et n'ayant rien à les mettre, ni aucun loisir de rien chercher pour cet effet, sans considérer ce qu'elle faisait, en l'extrémité où elle se voyait, elle mit le tout dans le devant de sa chemise, qu'elle fut contrainte de hausser; en sorte que ce qu'elle avait envie de cacher le plus, paraissait à la vue de tous ceux qui étaient accourus pour le feu, et qui, voyant déjà qu'il voulait gagner la porte, sortirent dehors à la rue, et elle avec eux. En cette posture, n'ayant rien du tout que ses mules de chambre à ses pieds, étant à la rue où s'était amassé force monde avec forces chandelles, sans qu'elle prit garde en l'état où elle était, elle fut tout étonnée que chacun se mit à se gausser d'elle. Comme elle s'en aperçut elle fut bien empêchée de ce qu'elle devait faire; car elle ne pouvait lâcher sa chemise, sans jeter toutes les nippes par terre, mais un de ses voisins fut assez charitable pour lui prêter un coin de son manteau pour mettre ses hardes ; et par ainsi elle eut moyen d'abaisser sa chemise, mais ce fut après que chacun fut saoul de l'avoir vue de partout.

(*Nouveaux contes à rire, ou Récréations françaises*, 1782.)

## RÊVE ET RÉALITÉ

Je veux te fuir, oublier tes appas;
C'est en vain : et l'Amour, qui rit de mes combats,
Me rend timide ou téméraire.
Le jour il me défend d'espérer de te plaire,
Et la nuit, dans un songe, il me met dans tes bras.

(XXXX.)

# D'une servante de cabaret qui avait un grand cas

Un gentilhomme voyageant par le pays, se trouva, par hasard, en une ville, logé dans une hôtellerie, où la servante qui y était avait la réputation d'avoir le plus grand cas que fille eut en tout le pays. Ce gentilhomme ayant oui parler, comme elle vint le soir faire son lit, il lui dit : — Ma mie, je suis venu exprès voyager en ce pays pour en remarquer toutes les singularités, et de ne laisser aucune chose rare, dont je n'en eusse eu la vue. J'ai entendu dire que tu as entre les jambes un si grand et monstrueux cas, que je meurs d'envie de le voir : si tu me le veux montrer, je te donnerai deux quarts d'écus. — Vraiment, dit-elle, monsieur, je n'en suis point si jalouse ; vous ne me les auriez si tôt avoir baillés, que je ne vous en fasse perdre votre envie. — Ah ! ma mie, dit-il, je ne te les baillerai pas avant, car tu te pourrais après moquer de moi ; mais je te promets de te les bailler après : oui, je te promets, dit-il, tu t'en peux assurer. — Jurez donc que vous n'y manquerez pas, lui dit-elle. Il lui jura sa foi qu'il lui tiendrait parole. Incontinent, elle trousse ses cottes et le lui fit voir tout à son aise. Ce gentilhomme fut extrêmement surpris et étonné de la prodigieuse grandeur dont il était, affirmant qu'il surpassait encore la réputation en laquelle il était, et lui donna les deux quarts d'écus, lui disant : « Tenez, ma mie, je vous remercie. » — Cette fille les prenant, lui fit une grande révérence et lui dit : — Vraiment, monsieur, vous êtes trop honnête homme ; puisque vous payez si bien, je ne vous veux rien cacher, il faut que vous voyiez tout, et tournant son derrière et haussant ses cottes, elle lui en montra encore autant par derrière qu'il en avait vu par devant, ce dont il fut si étonné qu'il ne sut s'exprimer que par son silence.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

# Filouterie gaillarde

Un filou, autant subtil et adroit que pas un, dont les actions artificieuses avaient été remarquées, ayant besoin de chemises pour sa femme qui en était assez mal fournie, s'étant habillé comme un bourgeois de la ville de Melun (1), s'avisa d'aller chez une jeune marchande lingère, dont la boutique est le long de la rue qui va au palais de Paris, du côté du pont Saint-Michel, et lui demanda des chemises pour femmes, parce que la sienne lui avait donné commission de lui en acheter. La marchande, aussitôt, lui en montre plusieurs paquets de diverses sortes, dont le filou ayant choisi six des plus belles, il dit à la lingère : voilà mon fait, mais il n'y a que la longueur dont je fais doute. A quoi la marchande lui ayant demandé de quelle grandeur mademoiselle sa femme pouvait être ; le drôle feignant de la considérer depuis les pieds jusqu'à la tête, lui répartit : Vraiment je crois que si ces chemises vous sont propres, elles le seront à ma femme, car elle est de votre taille ; prenez la peine d'en vêtir une sur vous ; ce que la lingère ayant innocemment fait, le filou faisant semblant de voir par derrière si elle était assez longue, et la tirant par le bras subitement, il attache avec une épingle le derrière de cette chemise avec la jupe et la chemise que la marchande avait vêtue, en sorte que toutes les trois tenaient ensemble. Comme elle aurait voulu retirer par en haut la chemise neuve, pendant qu'elle avait la face couverte, et sentant qu'elle en découvrait une autre qu'elle n'avait pas envie que l'on vît, ne sachant comme quoi cette chemise attirait en haut sa jupe et sa véritable chemise ; le galant la voyant dans cet embarras et confusion, et considérant qu'elle ne le pouvait voir, prend les cinq autres chemises, les met sous son manteau et diligemment gagne la cour du palais, laissant la pauvre lingère bien étonnée, lorsque, ayant rompu l'épingle qui tenait la chemise et sa jupe attachées, elle ne vit plus son marchand, ni ses chemises, et plus fâchée encore d'avoir fait voir ses fesses à deux ou trois coquettes de ses voisines, qui depuis s'en sont bien gaussées. (*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

(1) On disait *un bourgeois de Melun*, comme de nos jours, *un habitant de Fouilly-les-Oies*.



LA COSA RARA

(Peinture de Van Gorp, gravée au burin et au pointillé par Armano)



LE BEL OBJET

Qu'un bel objet fait de plaisir,
Pour un cœur la friande amorce ;
Beau berger, que n'as-tu la force
Égale à mon ardent désir !

Gravure de Duflos. — A Paris, chez J. Chereau.)

# D'un pauvre valet

## QUI MONTRA TOUTES SES TRIQUEBILLES

Nous parlons quelquefois suivant nos intentions, et avons l'esprit attaché aux objets que nous voyons, comme il advint au valet d'un boulanger. Son maître tenait à ferme la maison d'un conseiller où il y avait un jardin qui rapportait de fort beaux abricots ; le boulanger ayant cueilli les plus beaux et les plus mûrs, les envoya au conseiller par son valet, qui, en été principalement, n'avait guère coutume, comme ont presque tous les valets boulangers, de porter de haut-de-chausses, mais seulement un tablier ceint sur la chemise. Ce valet ayant demandé à parler au conseiller, on le fit entrer dans sa chambre ; il se trouve assis auprès de mademoiselle sa fille, qui se coiffait devant un miroir et montrait ses tétons, que le galant considéra attentivement, les trouvant très beaux. Alors, voyant entrer le conseiller dans la chambre, en lui faisant une belle révérence, lui dit : « Mon maître vous baise très humblement les mains et vous envoie ce panier de tétons. » La langue suivit les mouvements de l'esprit, car il parla, rêvant à ce qu'il voyait. Le mari, oyant ce discours, fait semblant de le vouloir battre, disant : « A qui en a ce maraud ? » Le pauvre diable voulant s'enfuir rencontra un placet qu'il fit culbuter de son haut ; de sorte que son tablier se retroussant, il montra toutes ses pauvres triquebilles. Le conseiller dit : « Voyez un peu ce coquin qui se laisse choir. » La demoiselle, contemplant ce beau paquet qui, sans doute, ne lui déplaisait pas, et le voulant excuser, dit : « Il ne faut pas s'étonner s'il est chu, mon ami, un cheval qui a quatre triquebilles (les nommant tout droit par leur nom) se laisse bien tomber. » Voyez, si elle ne rêvait pas mieux à ce qu'elle voyait qu'à ce qu'elle voulait dire, son intention étant de dire : « Un cheval qui a quatre jambes se laisse bien choir. »

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1732.)



LE PETIT CHIEN

Le généreux Atis te fait présent d'un chien
Qui vaut un million de bien.
Argie, il n'est plus tems de faire la cruelle,
Et dans ce doux moment, la belle,
De toutes les faveurs il le faut régaler;
Car si son chien répand perles en abondance,
A ton lit cet amant n'est pas venu, je pense,
Seulement pour en enfiler.

(Imagerie populaire, d'après Watteau, pour le Conte de La Fontaine : *Le petit chien qui secoue de l'or et des pierreries.*)

## GNIA DU DÉCHET

(*Chanson poissarde.*)

Gnia du déchet dans bien des choses ;
Mes amis, j'en suis convaincu :
On sait ce que dev'nont les roses
Lorsqu'elles ont un peu vécu ;
C'est ben tout d'même pour les d'moiselles.
A dix-huit ans leur beauté plaît,
Mais à trente ans, cheux les plus belles,
Gnia du déchet ! gnia du déchet.

L'an passé, Thomas se marie
Avec l'objet de ses amours :
Sa femme était jeune et jolie,
Ça marchait bien les premiers jours,
Mais elle se plaint au bout de l'année,
Que ça ne marche pas comme ça marchait :
Au bout d'un an, cheux l'hyménée,
Gnia du déchet ! gnia du déchet.

Les fillettes et les feuillettes
Mettent toujours Grégoire en train.
Nuit et jour il est en goguette,
Il fête l'amour et le vin.
Hier je lui trouvai l'air grave ;
Je lui dis : Voyons, qu'est-c'que c'est ?
Hélas, me dit-il, dans ma cave,
Gnia du déchet ! gnia du déchet.

(*Les Muses galantes*, 1787.)

---

## SUR LA CLAIRON (1)

Clairon, avec discrétion
Et d'un air plein de componction,
Défait blanc jupon et chemise ;
Mais, hélas ! quelle est notre surprise
De voir endroit dont la grandeur
A saint Christophe aurait fait peur.

(1) Ces vers font partie d'une satire plus que violente sur les demoiselles de l'Opéra, datée 1773.



— POURRAIS-JE SAVOIR CE QUE VOUS DITES A MA FILLE ?

(Vignette de Binet pour *le IIe Age : la Vingtenaire*, nouvelle de Rétif de la Bretonne : *les Contemporaines*.)

## Reproches d'une femme à son Mari

Un homme se plaignant en présence d'un de ses amis des dépenses que sa femme lui faisait en habits et en galanteries, son ami lui répondit : De quoi vous plaignez-vous, si elle vous coûte de l'argent, vous donne-t-elle pas assez de plaisir pour cela ? — Ah, mon ami ! lui dit le mari, ce plaisir-là me coûte bien cher ; quand j'étais à marier, il ne me coûtait pas deux testons pour chaque fois que j'allais voir une fille de joie, et je vous jure, lui dit-il, que je n'accole pas ma femme une seule fois qu'il ne m'en coûte plus de trois pistoles, si je veux mettre en ligne de compte toutes les dépenses que je fais pour l'amour d'elle. — Ah ! ah ! dit-elle, mon ami, est-ce ma faute ? faites-le si souvent que chaque fois ne vous revienne pas à un liard, il ne tient pas à moi, je ne vous l'empêche pas.

L'ami, oyant ce discours, ne se put tenir de rire, condamna son ami et dit que la femme avait raison.

## De deux nouveaux Mariés

Un homme âgé de trente-cinq ans ou environ, ayant été toute sa vie extrêmement débauché envers les femmes, en quoi il avoit dépensé une bonne partie de son argent ; ses amis pour le retirer de ses débauches, lui conseillèrent de se marier, et lui trouvèrent une fille, âgée de vingt-cinq ans. Les parties étant d'accord, on prend jour pour le mariage ; le marié, avant que de s'assujetir à une seule femme, alla prendre congé de toutes celles qu'il avoit auparavant entretenues, leur disant que pour son repos on lui avoit conseillé, ayant dissipé la plupart de son bien, de prendre une femme qu'il avoit trouvée assez accommodée. Ces femmes, pour l'amour de lui, le trouvèrent bon et lui dirent que, pour reconnoître une partie des libéralités qu'il avait exercées envers elles, elles vouloient assister à son mariage, et chacune d'elles lui faire un présent ; ce qu'elles firent durant que le monde étoit as-

semblé. Toutes ces femmes entrèrent chacune avec son présent ; fort étonnée, la nouvelle mariée demanda à son mari qu'elles étoient ces dames ; il lui répondit : « — Ma mie, ce sont toutes les maîtresses que j'ai ci-devant entretenues, qui, ayant reçu force bien de moi, me viennent toutes faire chacune un présent, ayant sçu que je me marie. » Comment, lui dit sa femme, que ne m'avertissiez-vous de cela, je l'eusse aussi fait sçavoir à tous mes galands à qui je me suis abandonnée, qui, sans doute, sont bien en plus grand nombre ; ils m'auroient fait chacun un présent aussi, et j'en eusse eu plus de la moitié que vous.

(*Nouveaux contes à rire ou Récreations françaises*, 1782.)

---

# Leçon d'une Rose à son Bouton

Vois quelle est ma destinée
Disait la Rose au Bouton,
Dès l'instant que je fus née,
Je fus Reine en ce canton,
Et toute la cour ailée,
Voltigeant autour de moi,
Semblait être trop flattée
De vivre dessous ma loi.

Zéphir, près de moi folâtre,
Du ton le plus séduisant,
Me disait : je t'idolâtre,
Daigne en croire mon serment ;
N'appréhende point, ma belle,
De me trouver inconstant,
Zéphir n'aura jamais d'aile
Si de Rose il est l'amant.

O ma chère ! ô ma divine !
Disait-il avec ardeur,
N'aurai-je donc qu'une épine
En échange de mon cœur !

Son haleine caressante
Sut m'inspirer des désirs,
Et bientôt, en imprudente,
Je partageai ses soupirs.

Sans imaginer ma perte,
Je jouis avec ardeur ;
Je fus à peine entr'ouverte
Que je n'eus plus de fraîcheur
Hélas ! une matinée
Fut le terme de mon sort,
Et dès que je fus fanée,
Zéphir prit un autre essor.

Défiez-vous bien, Rosette,
De ce nombre de galans ;
Pour cent couleurs de fleurette
Il n'est pas deux vrais amans.
Prenez-y garde, brunette,
Profitez de ma leçon ;
Le malin amour vous guette,
Mais conservez-vous Bouton.

(M. Monnet, *Étrennes lyriques pour* 1789.)

## LES FILLES DE JOIE

Belles jupes, beaux cotillons,
On remarque aux filles de joie ;
Tout le reste est en guenillons :
Grands manchons, souliers, pe-
[tite oie.

Alix dit que c'est la raison
Que son devant soit le plus leste
Puisqu'il est maître en la mai-
[son,
Et qu'il fait aller tout le reste.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1753.)



« Que ce gazon est beau ! que ce sopha est charmant ! Qu'en dis-tu, viens embrasse-moi. — Guidé par l'Amour, j'entrai. »

(Gravure de Queverdo.)

## SUR LES DAMES QUI MONTRENT LEUR SEIN

Les dames qui montrent
[leurs seins,
Leurs tétons, leurs poi-
[trines nues,
Doit-on demander si tels
[saints
Demandent chandelles
[menues ?

⁂

A votre avis celle qui va
La gorge toute décou-
[verte,
Fait-elle pas signe, par
[là,
Qu'elle voudrait être
[couverte ?

(*Le Joujou des demoiselles*, 1753.)



THE JOYOUS MOMENT. — L'INSTANT DE LA GAIETÉ

(Estampe de G. de Saint-Aubin, publiée à Londres, chez R. Sayer.)

(*) Ces pièces furent éditées à Londres, afin d'éviter la censure. On trouvera au frontispice et plus loin les autres sujets qui font partie de la même série. Est-il besoin d'ajouter quelles sont de toute rareté.

# La Métamorphose

A l'âge de douze ans, pour raison de famille,
On marie l'innocente Camille,
Et jusqu'à quinze on la laisse au couvent.
Dans l'intervalle, en sa personne
Il se fait certain changement
Qui bien l'afflige et bien l'étonne.
Elle croyait de l'homme seulement
Que la barbe était l'apanage,
N'importe où la nature ait placé la toison.
Si cette idée est de son âge,
Elle sert à prouver que, dans cette maison,
Camille n'avait vu que des nonnes qu'au menton.
A cent réflexions son esprit s'abandonne,
D'après ce qu'elle croit la petite raisonne :
Pour fille on me marie, et je vois à regret
Que je ne suis pas loin d'être homme tout à fait.
A personne elle n'ose en faire confidence ;
Et renfermant ce secret dans son cœur,
Elle voyait croître en silence
Ce qui fait son tourment en causant son erreur ;
Souvent elle y regarde, elle y rêve sans cesse.
Or, un jour, son mari la demande au parloir ;
Camille en l'embrassant ne laisse apercevoir
Dans ses regards que langueur et tristesse.
— Vous avez du chagrin, serait-ce de me voir ?
— Vous savez bien que non : ah ! c'est bien autre chose.
Disant ces mots, elle prend un mouchoir,
Se cache le visage et de ses pleurs l'arrose.
Puis aux soupirs donnant un libre cours,
Le cœur bien gros, l'âme oppressée,
Elle disait, parlant à sa pensée :
Malgré cela je vous aime toujours.
— Je n'entends rien à ce discours :
Tu pleures pour une vétille,
Je le parie. — Oh ! c'est bien sérieux.
— Eh bien ! voyons, mais explique-toi mieux,

Va, ne crains rien, dis-moi bien tout, Camille.
— En m'épousant.... — Achève donc.
— Vous avez cru que j'étais fille,
Vous allez voir que je deviens garçon.
L'époux charmé rit de son innocence;
Pour rendre enfin le calme à son esprit,
　　Et pour l'instruire avec décence,
J'ignore comment il s'y prit.
La belle détrompée et d'abord bien contente
Fut plus rêveuse encore pour être trop savante :
Comment faire avec les enfants !
　　Mais trève ici de badinage,
　Dans une fille de quinze ans,
Le premier jour du mariage,
J'aime une erreur qui dit qu'elle fut sage.

Abbé Bretin.
(*Contes en vers et pièces fugitives*, 1797.)

---

## L'INGRATITUDE

Auprès du feu, comme il gelait beaucoup,
Lise brodait à côté de sa tante.
Lindor survient. La dame à sa suivante
Va dire un mot : imprudente, à ce coup,
De laisser seuls la brebis et le loup.
Puis revenant : — « Avec cette innocente,
« L'ennui, Monsieur, aura dû vous saisir. —
« L'ennui, Madame? Ah ! dites le plaisir,
« Et c'en est un que nul autre n'efface. »
La nièce boude et dit entre ses dents :
« Le beau plaisir ! prendre les fesses aux gens,
« Avec des mains plus froides que la glace. »

(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

# Plaisant discours d'un jeune homme qui pensait espouser une pucelle

Une bonne rusée du pays de Mouche, s'étant enharnachée avec un borgne qui la croyait pucelle, ne se put jamais tenir de rire le jour de ses noces et chanter à tous propos : *Mon Dieu ! qu'il y en aura de bien trompés.* Sa mère, craignant que la compagnie ne s'en scandalisât, lui remontra qu'elle devait quitter un peu de cette humeur libertine et être plus modeste qu'elle n'avait été par le passé ; mais c'était prêcher en l'air, car si tôt que quelqu'un venait à lui faire quelque discours à table, elle recommençait sa première chanson : *Mon Dieu ! qu'il y en aura de bien trompes*, et en même temps s'esclatait de rire. Enfin le bon Jobe (1) de mari, qui n'entendait pas le sens des paroles de sa chanson, lui répliqua : « Vous serez la première trompée, mon cœur, en perdant votre pucelage. » La bonne bête de fille, qui y avait prévu de bonne heure, entendant ce mot, pensa pâmer de rire. Sa mère, la voulant blâmer pour la seconde fois, lui dit que c'était une action de folie de rire sans sujet. « Comment, dit la bonne effrontée, n'appelez-vous pas avoir un beau sujet de rire, lorsqu'on est sur le point de carillonner à ma paroisse. »

Ce pauvre benais de borgne, entendant une si naïve répartie de sa fiancée, se pensa fendre un pied et demi de gueule à force de rire.

— En effet, dit l'oncle de la fille, je trouve que ma nièce a raison d'être aujourd'hui joyeuse, car quoiqu'elle n'ait pas encore goûté les plaisirs qu'il y a de coucher avec un homme, je m'assure qu'elle s'en doute. — Aussi est-il vrai, dit un autre de ses parents, que c'est une grande niaiserie de faire la triste et dissimulée quand on est à la veille de la fête de son village. — Par ma foi, dit la mère, vous avez raison, il n'y a rien de si doux qu'un lit, ni de si agréable quand il faut dire adieu à la virginité.

La souvenance de ce mot de virginité obligea cette rusée à rire plus fort que devant, sachant que la sienne était bien loin.

L'heure de se retirer étant venue, je crois qu'il ne la fallut point

(1) *Jobe*, pour « jobard ».

battre pour se mettre au lit, d'autant qu'elle s'y était accoutumée de jeunesse; mais elle n'y fut pas sitôt qu'elle commença d'entonner l'air de sa chanson ordinaire : *Mon Dieu ! qu'il y en aura de bien trompés*. Tandis que notre Jobelin bridé, à qui il tardait d'entrer en lice et enfoncer une porte ouverte, ne mit guère à se coucher auprès de sa chaste Lucine, ma s il trouva véritablement l'effet de sa chanson, en ce que, pensant avoir seul la clef de la pudicité de sa femme, il rencontra souvent une serrure que l'on avait crochetée. Tellement que, ne sachant comme quoi digérer cette pilule, lui dit à demi en colère : « Comment, mon cœur, est-ce là la foi que m'aviez promise ? Faites-vous si peu d'état de moi, n'avez-vous point de honte de me donner le reste des autres. — Tout beau, ma vie, dit-elle, ce n'est qu'à votre imitation que j'ai fait cela ; car je ne suis pas si ignorante de savoir que vous n'êtes pas puceau, ainsi nous n'aurons rien à nous reprocher l'un l'autre. Outre que vous savez que c'est une grande gloire à un capitaine de prendre une place sans user de violence et de trouver la brèche faite d'une place que l'on veut forcer. Au surplus, je vous proteste que ce qui m'a obligée de me faire essayer n'a pas été pour vous faire cocu, mais, seulement, pour vous excepter de peine. D'autre part, il n'était pas raisonnable que vous m'eussiez entière, vous qui n'avez qu'un œil. »

Ce bon Jean de Nivelle ne savait s'il se devait fâcher ou non d'entendre telles railleries; toutefois, craignant le scandale, passa le tout sous silence, aimant mieux porter les cornes d'une coudée de haut que de déclarer sa femme de mauvaise vie.

(*Le facétieux Réveille-Matin*, 1761.)

---

## LE SOLDAT

Non, non, Guillot, sans être préparé,
Soldat ne peut bien faire l'exercice,
Disoit, un jour, à cet amant novice
Suson, d'amour le voyant énivré.
Vous vous trompez, lui répondit l'amant.
Un bon soldat se forme en combattant.

(*Le Joujou des Messieurs*, 1760.)



*Ah! Cher Jexennemours, aimons nous*
*je me donne à toi*

(Vignette de Borel pour un roman galant, 1780.)

## Le plaisir des Dames

Un certain jeune homme qui se mêlait d'écrire, ayant fait un discours ample qu'il intitulait « le plaisir des dames », eut le dessein de le présenter à une grande dame de la Cour, et parce qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu d'elle, il prie un de ses amis de le présenter à elle : ils furent chez elle mais ne la trouvèrent point. Ne sachant à quoi passer l'après-dînée, ils l'allèrent passer aux Tuileries. Comme ils s'y promenaient, ils avisèrent venir un carrosse, et cet ami dit : voilà Madame une telle qui arrive, et c'était celle à

qui il avait envie de dédier ce livre. Cette dame, en descendant du carrosse, se trouva si près de ce jeune homme qu'il fut surpris, et se rapprochant d'elle mit la main au fond de ses chausses, où était le discours qu'il lui voulait présenter, et tirant un gros rouleau de papier, avant qu'il fut hors de ses chausses, lui dit avec une profonde révérence : « Madame, voici le plaisir des dames. » Cette dame, et les autres qui étaient en sa compagnie, craignant de voir autre chose, mirent leurs mains au devant de leurs yeux et, s'en allant, se prirent à rire. Lui se retira tout honteux, fort mal satisfait de sa harangue.



« Presse, ose tout et Delphire est à toi. »

(Gravure de Dorgez pour l'*Art d'aimer*, de Bernard, édition de 1793.)

# L'Amant circonspect

Ah, qu'il fait chaud ! disois-je à Blaise,
Hier, en découvrant mon sein,
Et dans un bien autre dessein,
Que de respirer à mon aise ;
Mais le nigaud, qu'en vain je voulais animer
Remit d'abord ma collerette,
En me disant : belle Lisette,
Voulez-vous donc ainsi vous enrhumer ?



Sous ma robe je me délasse,
Ce qui paroissoit le fâcher :
Il eût voulu m'en empêcher,
Mais tout à coup mon lacet casse :
Je sentois les baisers de Zéphir indiscret,
Quand Blaise, toujours dans la crainte
Qu'il ne me vît d'un rhume atteinte,
Sans rien oser, rattacha mon corset.



Je dissimule ma colère,
Et bientôt d'un air nonchalant,
Avec peine j'ôte mon gant,
L'imbécile me laissoit faire.
Je contemple ma main, le dépit dans le cœur ;
C'étoit lui dire de la prendre :
Mais las ! il n'y sut rien comprendre,
Et seulement en loua la blancheur.



Assis sur un lit de verdure,
A nos pieds un ruisseau couloit,
Dont le doux murmure invitoit
A se baigner dans son eau pure :
Comme je m'y dispose, alors plein de respect,
Blaise, appréhendant de me nuire,
Derrière un buisson se retire,
Le sot Amant, qu'un Amant circonspect.



LA BLANCHISSEUSE

Quitte là ton linge, Catin,
Ne savonne pas davantage.
Ce batelier étend sa main
Pour que ta bonté le soulage.

En vain sa nacelle est à bord
Et paraît être en assurance,
Il est perdu s'il n'entre au port
Dont tes yeux donnent l'espérance.

(Composition de C.-N. Cochin, gravée par Michelle Marg. Thévenard.)

Se croyant seule, ainsi Lisette
Contre Blaise se dépitoit,
Quand cet amant, qui l'écoutoit,
Sortit soudain de sa retraite.
Sa timidité fuit; on résiste à ses vœux,
Mais ce n'est que pour la décence :
On soupire, l'Amour avance,
Et le plaisir en couronne les feux.

Deux points du Code de Cythère
Se trouvent ici clairement :
Trop de respect chez un Amant
Toujours offense une Bergère;
Et quand une Beauté prodigue ses attraits,
Elle ralentit notre flamme :
C'est le désir qui nous enflamme ;
La résistance en aiguise les traits. XXXX.

## LA FEMME FIDÈLE

Laissez-moi prendre un doux baiser
Sur cette bouche si vermeille,
Disoit un cavalier, l'autre jour, à l'oreille
D'une dame portée à ne pas refuser.
Non, je ne puis, monsieur, vous l'accorder, dit-elle ;
Cette bouche que vous voyez,
Promit à mon mari d'être toujours fidèle.
Le serment qu'elle a fait, quoique vous en croyez,
En se livrant à vous, la rendroit criminelle.
Mais il en est bien autrement
D'une bouche couleur de rose,
Qui ne parle qu'à porte close,
Et qui ne cède point à l'autre en agrément.
Or, celle-ci, pour bonne cause,
N'a jamais fait pareil serment.
Ah ! contre mon devoir, c'est en vain qu'on me tente :
La bouche qui promit, monsieur, n'est pas mon bien ;
Vous voulez un baiser ? Eh bien ! prenez-en trente
A celle qui ne promit rien.

# D'UN HOMME QUI FUT COCU, BATTU ET CONTENT

Un jeune gentilhomme de condition avait demeuré quelque temps en Italie à apprendre les exercices. Étant de retour en son pays, il apprit qu'une jeune demoiselle, sa voisine, dont il avait autrefois été passionnément amoureux, s'était mariée en son absence, à sept ou huit lieues de là, à un vieillard âgé de plus de soixante ans, ce dont il pensa mourir de déplaisir. Il s'informa des qualités de ce personnage, sut qu'il avait besoin d'un valet de chambre, et qu'il en cherchait un de tous côtés. Il lui prit donc fantaisie de passer pour tel chez lui, et communiquant son dessein à un gentilhomme, son parent, qui avait grand accès auprès de ce vieillard, il approuva sa résolution, et lui promit de le faire recevoir. Il en parle, promet de lui donner un gentil garçon pour valet de chambre, dont il répondait : le bonhomme l'accepte. Ce jeune gentilhomme se déguise, se fait présenter par son parent, enfin il est reçu pour domestique sous le nom de Fabrice. Il y avait longtemps qu'il était absent du pays, si bien que la femme de ce vieillard, qui l'avait connu en ses jeunes ans, ne le connaissait plus. Il passe ainsi sous le nom de Fabrice, se rend extrêmement soigneux de plaire au maître et particulièrement à la maîtresse, tant qu'il se mit aux bonnes grâces de son maître. Il fut près de trois mois dans la maison sans s'oser faire connaître ; ou, peut-être, sans en avoir trouvé l'occasion. Un jour qu'il était avec la maîtresse, il prend la hardiesse de l'entretenir avec plus de familiarité, et de discours en discours vient à parler de lui-même sous son vrai nom. Il remarqua de l'émotion en cette dame, qui lui fit juger qu'il avait eu, autrefois, quelque part en ses bonnes grâces. Cela l'obligea à parler, en sorte qu'elle le regarda plus fixement qu'elle n'avait encore fait et commença à rappeler sa mémoire et voir dans ce visage, quoique changé et sous un habit indigne de sa condition, celui qui, autrefois, avait eu de la passion pour elle, et qu'elle ne méprisait point. Et comme il recommença,

elle lui dit : plût à Dieu que vous fussiez celui dont vous parlez. A ce mot il ne se put contenir, et franchement lui avoua qu'il était le même qui, pour l'amour qu'il lui portait, s'était déguisé de la sorte afin de pouvoir l'aborder, ayant appris à son retour qu'elle était mariée. Elle en demeura si ravie, que, jetant les bras à son col, elle lui témoigna le contentement qu'elle recevait d'une vue si inespérée ; en un mot, ils refirent si bien connaissance, qu'elle lui promit de récompenser l'amour qu'il avait pour elle, et ne mit pas l'accomplissement de sa promesse plus loin que la nuit même, qu'elle lui conseilla (parce qu'autrement cela lui était presque impossible) de la venir trouver à minuit, nu, en chemise, dans son lit ; qu'elle laisserait la porte de sa chambre ouverte à ce dessein : qu'il ne fit point de bruit de peur de réveiller son vieillard, et qu'il verrait si elle était femme de parole. Il ne manqua point d'obéir. Il trouva, comme elle lui avait dit, la porte de sa chambre ouverte ; il approche de la ruelle du lit tout doucement, la prend par le bras et l'éveille ; elle qui l'attendait avec impatience, et qu'un léger sommeil avait un peu gagnée, s'éveilla promptement, et sachant que c'était lui, lui prend avec la main les deux bouts du poignet de sa chemise, et lui dit tout bas, que pour chose qu'il ouït, il ne s'étonnât de rien. Là-dessus elle éveille son mari, lui disant : « Mon ami, lequel, je vous prie, de tous vos serviteurs croyez-vous qui vous soit le plus fidèle ? — Moi, dit-il, pourquoi ? sans doute c'est Fabrice. — Fabrice, répondit-elle ; vous seriez bien étonné s'il m'avait parlé d'amour. » Fabrice, surpris, fait mine de se vouloir s'enfuir, mais elle le retint doucement, et, en lui pressant la main, lui témoigna qu'il ne devait point avoir peur. — Comment ! dit le mari, il vous a prié d'amour : que lui avez vous répondu ? — Moi, dit-elle, pour le convaincre, afin que vous le preniez sur le fait — car je sais que vous ne le croiriez pas de lui autrement — j'ai fait semblant de condescendre à sa volonté, et lui ai donné rendez vous ce soir, à minuit, à la porte de notre jardin, il ne manquera pas d'y être assurément, à cette heure, car je viens de compter minuit. Et pour vous faire voir que ce coquin de Fabrice abuse de l'amitié que vous lui portez, obligez-moi de prendre mon cotillon, quelque chose de blanc à votre tête et d'aller au rendez-vous ; car la nuit étant obscure, et m'at-

tendant comme il fait, il ne manquera pas de vous prendre pour moi, et là vous ne douterez nullement de l'affront qu'il a envie de vous faire. « Le mari trouve cet expédient fort bon. Il prend le cotillon de sa femme et met sa cornette à sa tête, signe que les cornes doivent bientôt y être, et comme il se mettait en état d'aller, sa femme lui dit : « Mon ami, s'il n'est pas encore arrivé, attendez-le, car nous sommes demeurés d'accord que le premier venu attendrait l'autre. » Il s'en va donc, en délibération de bien attraper Fabrice, qui ne manqua pas, sitôt qu'il fut parti, d'entrer à sa place et de prendre avec sa dame la jouissance de ce qu'il avait si longtemps désiré. Après qu'il eut passé son temps avec elle, elle lui dit ce qu'il fallait qu'il fît pour, non seulement ôter la mauvaise opinion que son mari devait avoir de lui, mais pour se mettre encore plus en ses bonnes grâces. Il prend le bâton avec quoi on faisait le lit, qu'il trouva à la ruelle, et descend à la porte du jardin, où il aperçut ce fol de mari, qui lui dit d'un ton de voix contrefait : Est-ce vous, mon ami ? Lui, répond sur-le-champ : Oui, est-ce vous, Madame ? Oui, mon cœur, dit-il, je vous attends. Là-dessus Fabrice prend son bâton et, ruant plusieurs coups sur son maître, lui dit : C'est donc vous, madame la putain ? Quoi ! vous imaginez-vous qu'il me pût jamais tomber en la fantaisie de faire cet affront à mon maître, à qui j'ai de si grandes obligations ? Ce que je vous ai dit n'était que pour vous éprouver, et sans quelque chose qui me retient je l'irais dire à mon maître ; mais pour ce coup je me contenterai de vous châtier moi-même. Et, en disant cela, il lui donne tant de coups de bâton, qu'il s'en alla vivement se sauver entre les bras de sa femme, à qui il dit : « Ah ! ma mie, si vous y eussiez été, comment vous eut-il traitée : Fabrice, sans doute, est le plus fidèle serviteur qu'il y ait au monde. » Ainsi il fut cocu, battu et content, et si satisfait de la fidélité de son valet, que si, après, il l'eut vu couché avec sa femme, il ne l'eut pas cru.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

# D'un Gentilhomme discret et pour cause.

Un gentilhomme étant en conversation avec une jeune demoiselle qu'il aimait extrêmement, la suppliait d'éteindre le feu dont il se sentait brûler à son sujet. Cette demoiselle lui reprochait le peu de fidélité des hommes et le peu d'assurance qu'il y a pour les femmes d'accorder rien à leurs désirs, vu que la plupart d'entre eux n'ont point d'autre plus grand plaisir que de se vanter des faveurs qu'ils reçoivent de leurs maîtresses. Ce cavalier lui protestait que, bien loin d'être de ce nombre, il n'y avait homme sous le ciel plus discret que lui, et qu'il mourrait plutôt que de dire à qui que ce fût la moindre faveur qu'il aurait reçue d'une dame. Son valet, qui était présent, dit à cette demoiselle :

— Je vous assure que mon maître dit vrai : il n'y a homme au monde qui sache comme lui taire les faveurs qu'il reçoit des dames. Il y a quelque temps qu'il en reçut une bien particulière d'une certaine dame qui lui dura plus de six mois et dont il se souvenait tous les jours, et il n'en parla jamais à personne qu'à son chirurgien, qui était de ses intimes amis. Car si je l'ai su, c'était, pour moi, chose qu'il ne me pouvait céler.

(*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

## ÉPIGRAMME SALÉE.

Chanson sur Mme de Berry, qui, un soir d'été, avait fait fermer les portes du Luxembourg (1717).

Elle a fait boucher les portes
Du palais du Luxembourg ;
C'est cette grosse ragotte
Qui nous joue ce vilain tour.
Elle eût mieux fait, la drôlesse,
De faire boucher le trou
Le plus voisin de ses fesses,
Par où elle fait joujou.

## CE QUI DÉSOLE ET CE QUI CONSOLE

Cloris, avec un gros seigneur,
L'hiver dernier, perdit sa fleur,
C'est ce qui la désole ;
Mais, alors, elle n'avait rien,
Et, maintenant, elle a du bien,
C'est ce qui la console.

Lise avait Lindor pour amant,
Sa mère la mit au couvent,
C'est ce qui la désole ;
Un directeur qui vaut de l'or,
Près d'elle remplace Lindor,
C'est ce qui la console.

Lisimon est bien convaincu
Que son voisin le fait cocu,
C'est ce qui le désole ;
En secret, le drille malin
Rend la pareille à son voisin,
C'est ce qui le console.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## ARGUMENT DE BÈGUE

Un bègue voulant d'une dame
Les bonnes grâces acquérir,
Et lui montrer l'ardente flamme
Dont amour le faisait mourir,
Etant au bout de sa harangue,
Ne pouvant plus remuer la lan-
[gue,
Il eut recours à son.....
Puis le montrant d'yeux et du
[geste :
Madame, excusez-moi, dit-il,
Ce porteur vous dira le reste.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1753.)

## LA FARIDONDON, LA FARIDONDAINE

Pendant six mois notre voisin
Crut sa femme hydropique.
Mais en criant, un beau matin,
Aïe ! aïe ! j'ai la colique,
Elle accoucha d'un gros garçon,
Là faridondaine, la faridondon,
Qui ressemblait au pauvre mari,
Biribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## POUR LA PENDAISON D'UNE CRÉMAILLÈRE

Comme de vrais *sans souci*,
Donnons-nous carrière,
Près des dames que voici,
Liberté plénière,
Surtout point d'amant transi,
Car rien ne doit pendre ici
Que la crémaillère, ô gué,
Que la crémaillère.

(*Épigrammes galantes*, 1771.)

## LA PUCELLE AVARIÉE

Un jeune berger de chez nous
Croyant Nanon pucelle,
La suppliait à deux genoux
De n'être pas cruelle.
Elle lui répondit tout bas :
Je suis encore novice.
Prends de moi ce que tu vou-
[dras :
Il prit la ch... p...

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)



THE SLOW REFLECTION. — LA RÉFLEXION TARDIVE

(Estampe de G. de Saint-Aubin, publiée à Londres chez R. Sayer.)



OH ! LAISSE-MOI DONC VOIR !

Composition de Lavreince, gravée en couleurs par Janinet.)

## ÉPIGRAMMES

Lorsque votre mère en courroux
Vous a fait dire sous les coups
Le nom de qui vous rendit mère,
Pourquoi des Cordeliers nommâtes-vous un frer
Manon ? vous en aviez tant d'autres à choisir
Qui n'eussent pu vous démentir.



BAINS DE LA PORTE SAINT-BERNARD

Aussitôt qu'en été l'on commence à se plaindre
Des insupportables chaleurs
Aux bains où chacun court l'Amour est bien à craindre !
Il y fait sentir plus d'ardeurs
Que la Seine n'en peut éteindre.

(Gravure de Bernard Picart, pour dessus de boîte.)

(*) Les bains de la porte Saint-Bernard étaient des bains publics où les hommes et les femmes se rencontraient facilement. Ils donnèrent lieu souvent à des scandales qu'enregistrent *les gazettes* de l'époque.

---

Un duc vieux et goutteux épouse ma Lisette ;
La raison en est claire, et fort peu m'inquiète :
Ce duc est un cerf aux abois,
Qui veut renouveler son bois.

ABBÉ MANGENOT.



LE VIOL

« Je consommais cet exécrable triomphe sur une femme épuisée, mourante, quand M. Parangon s'est fait entendre. »

(Composition de Binet pour *le Paysan perverti*, de Rétif de la Bretonne.)

# LE VIOL

Ne viens pas, mon ami ; j'ai senti la force et la solidité de tes raisons : pardonne ; oh ! pardonne l'emportement de ma dernière ! J'étais hors de moi. Je vais te trouver ; je cours me cacher dans ton sein... Non, je n'ai plus que la fuite !... Heureux, si je pouvais m'éviter moi-même !... Ecoute, mon cousin, écoute ce que je n'ai pu te raconter l'autre jour.

L'objet que j'idolâtre avait vu ma lettre du 2 et surpris ta réponse. Un billet de sa part, qu'un de la mienne avait attiré, foudroyant, et tel que je le méritais, venait de me montrer les dispositions les plus extraordinaires et les plus capables de me faire rentrer en moi même (tu en jugeras, je t'envoie cette lettre) : changé ou plutôt confondu, je volai à ses pieds pour y adjurer tout ce qui pouvait lui déplaire dans mes sentiments. Je la trouvai pâle, tremblante : mes discours la rassurèrent ; je vis couler des larmes de ses beaux yeux. Ah ! qu'elles me touchèrent !... Nous causâmes ensuite. Elle eut pour moi toute l'indulgence qui pouvait s'accorder avec ses principes. J'étais heureux. Il semblait que son entretien, ses avis eussent entièrement ramené l'innocence dans mon âme égarée. Mais notre conversation fut trop longue : les désirs revinrent sourdement, et ils m'avaient énivrés avant que je m'en fusse aperçu : mes yeux pétillaient ; mes mains inquiètes, brûlantes, ne touchaient d'abord que ses habits ; bientôt elles s'emparent de sa main ; elles la pressent, elles en sont pressées !... Résister après cela n'aurait pas été d'un mortel ! J'ai baissé mon visage sur ses genoux, et je me suis écrié : Faut-il éprouver avec vous le supplice de Tantale !... Pour qui me rendez-vous le plus infortuné des êtres ? pour un mari qui ne mérite ni vos égards ni les miens. Eh ! quels sont donc ses droits ? — Ceux que vous réclamerez un jour .. Ah ! je ne les ai que trop anéantis, ces droits légitimes, et je ne saurai me cacher à moi-même que je suis coupable... ô mon cousin ! voulez-vous changer mes remords en desespoir ! Mais ce n'est pas tout : je vous destine ma sœur : laissons à part, pour un moment, la religion et les lois. Mon ami, pretendriez-vous que j'etouffasse aussi

les sentiments de la nature et que j'oubliasse toute idée de décence? Ne puis-je vous satisfaire qu'en devenant vile et méprisable, la dernière, la plus effrontée de mon sexe ! Eh ! soyez donc plus généreux !... Mon cher Edmond, si je me suis permis de vous aimer, c'est en qualité de mon frère : je ne me suis félicitée des sentiments que vous m'inspiriez, je ne m'en suis applaudie que depuis que j'ai bien senti que je désirais sincèrement que vous devinssiez le mari de Fanchette. Je veux faire votre bonheur... Oh ! c'est le plus doux de mes désirs ! mais c'est par ma sœur que je veux le faire : toute autre manière me rendrait coupable et me mettrai de niveau avec ces femmes avilies qui se sont abandonnées... — Et voyant que je voulais parler : — Attendez, m'a-t-elle dit vivement ! si vous êtes aussi délicat que je l'ai toujours pensé, il est une raison qui doit vous subjuguer : elle serait nulle, je le sens, pour d'autre que pour mon cousin ; mais s'il pensait de manière qu'elle ne fit aucune impression sur lui, je ne tarderai pas à le mésestimer : la voici, cette raison. M. Parangon use quelquefois de ses droits sur moi : une parure nouvelle, un déshabillé seyant; que sais-je? les désirs même que d'autres femmes ont fait naître, lui donnent pour moi un empressement momentané... Et vous, Edmond, délicat comme vous l'êtes, vous partageriez... Cette idée me fait horreur et doit vous épouvanter... Mon cousin, si j'étais à vous, je voudrais y être tout entière... Que dis-je ? ma tendresse délicate exigerait davantage ; et je voudrais que vous eussiez été le seul... si j'étais veuve, je me croirais encore indigne de vous !... C'est Fanchette, c'est ma sœur qui vous mérite, et dans laquelle je serai heureuse à ma manière... Si vous saviez comme je veux la rendre sensible et tendre à votre égard !... L'attente est-elle donc si longue? Elle a douze ans ; dans deux elle pourrait être votre femme, nous vivrions tous trois ensemble.

Ce discours me charmait; j'étais plus tendre et moins entreprenant. J'ai fait des protestations qu'on a crues sincères (et qui l'étaient, mon ami), je n'ai plus donné à celle que j'adorais que le nom de sœur, et dans un transport dont la cause me faisait illusion à moi-même, j'ai hasardé un baiser, que je croyais d'un frère. Ma cousine, devenue plus confiante, me l'a rendu. Fatal baiser ! il a détruit le calme ; la tempête la plus violente a succédé. Ce n'a pas

été de l'amour : non, mon ami, ce n'a pas été le plus délicieux des sentiments qui s'est emparé de mon cœur : c'est une odieuse frénésie ; c'est une sorte de rage ; la raison, la décence, les égards les plus indispensables, et jusqu'à la pitié, j'ai tout foulé aux pieds ; je n'ai rien ménagé, ni la pudeur, ni la délicatesse de la plus estimable des femmes ; ses larmes, son désespoir ne m'ont plus touché.

Dans mon emportement, je froissais, je meurtrissais avec une abominable brutalité ces appas enchanteurs, ces membres délicats qui ne doivent recevoir que des adorations et des caresses... Employer la violence... Ah ! Dieu !... et je l'ai employée..... avec qui ! et quelle est la victime de ce forfait horrible ?... Ce que je respecte le plus au monde...

Je consommais cet exécrable triomphe sur une jeune femme épuisée, mourante, quand M. Parangon s'est fait entendre. Où fuir, où me cacher ? Je me glisse dans la ruelle. Le mari paraît ; il voit sa femme dans un désordre dont il n'imagine cependant pas la cause. Il pense qu'elle vient de pleurer, de gémir sur les chagrins ordinaires qu'il lui donne. La pitié trouve le chemin de son cœur, il est effrayé du danger où il la voit ; et c'est moi ! moi ! qu'elle n'a pu fléchir ! il entreprend de la consoler ! et je l'ai désespérée ! Ah ! Dieu !... je n'avais pas l'excuse des libertins qui croient que la résistance des femmes n'est que grimace, et qu'on les oblige en les poussant à bout ; non, je ne l'avais pas ! Mais comment te raconter la suite de cette scène, ô mon ami !...

En reprenant l'usage de ses sens, elle n'était plus à elle-même : égarée, furieuse, cette colombe sans fiel voulait déchirer tout ce qui l'approchait. Son mari l'a crue folle : il nous a tous appelés ; dans la confusion, je suis heureusement sorti de ma retraite ; et malgré mon crime, il ne m'a pas été possible de m'éloigner : mon inquiétude l'emportait sur la honte...

Les voisins et les amis de la maison dont ma cousine est adorée, n'ont pas tardé à remplir sa chambre. Ils ont attribué son mal à la fièvre. (Elle en avait, en effet, une très violente.) Les médecins et tous les gens de l'art sont venus ; ils ont ordonné des remèdes : j'ai saisi un moment de liberté pour prévenir la fille Claudon et lui dire qu'il ne fallait rien donner à sa maîtresse, sans que je l'eusse examiné. Cette bonne fille adore ma cousine (c'est le sort de tous

ceux qui l'approchent); elle connaissait la confiance dont elle m'honorait..... elle m'a promis de ne rien faire que par mes ordres. J'ai tremblé, mon ami, que ces gens-là ne lui donnassent des remèdes qui la tueraient.

Une chose qui m'a fendu le cœur, et qui augmente mes remords, c'est que je suis le seul qu'elle écoute; elle me baise quelquefois les mains, en me priant tout bas d'épargner son honneur... Dans les plus violents accès de son délire, si je l'embrasse, elle sourit et me presse contre son cœur et semble m'inviter à renouveler mon offense .. Hélas !... en serais-je donc réduit à craindre le retour de sa raison !... Avant-hier, désespéré de la voir toujours dans le même état, je me mis à genoux devant son lit et, comme si elle eût été capable de m'entendre, je lui ai fait le serment de n'entreprendre jamais rien de pareil à ce qui l'a affligée.

Elle semblait m'écouter avec plaisir ; des larmes ont coulé de ses yeux, qui m'ont paru plus tranquilles. Ravi de ce faible succès, j'ai répété les mêmes assurances ; j'en ai fait le vœu à Dieu même. Depuis cet instant, elle a été de mieux en mieux. Enfin, d'aujourd'hui, la raison est revenue. Et le premier usage qu'elle en a fait (ô mortelle douleur), ça a été de me donner tout bas l'ordre absolu de sortir de sa présence et de ne la voir qu'avec tout le monde. Ah ! mon cousin, quelle punition ! elle est affreuse pour quiconque a un cœur comme le mien... Il faut m'éloigner, aller me jeter dans tes bras, y expirer peut-être !

RÉTIF DE LA BRETONNE.
(*Le Paysan perverti*, Lettre LXXXVI.)

---

## L'EMBARRAS DU CHOIX

« Dans le doute, abstiens-toi », nous enseigne un apôtre.
Jeanne fit autrement. Ayant deux amoureux,
Qu'elle aimait autant l'un que l'autre,
Pour sortir d'embarras, elle prit tous les deux.

(*Étrennes Gaillardes*, 1782.)



*Le forcené, depuis qu'il m'a épousé,
je ne l'ai jamais vu comme ça !*

(Vignette pour *Jacques le Fataliste et son maître*, de Diderot, édition de 1797.)



(Panneau décoratif d'après Watteau, gravé par Engelbrecht à Augsbourg.)

## LE PARDON

A son voisin, la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son vieil époux,
Qui, toujours, lui cherchait querelle ;
Croyez-moi, dit-il, vengez-vous :
Le conseil plut fort à la belle,
Le galant fut choisi pour servir son courroux.
A chaque heure du jour, c'était nouvelle plainte.
Notre couple à l'envi signalait son ardeur ;
Mais la colère du vengeur,
En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillone,
Six fois fut se plaindre, un matin :
Oh ! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chretien, je lui pardonne.

(*Etrennes gaillardes*, 1782.)



LES AMANTS SURPRIS (D'après Boucher.)

Le bonheur des amans vous met en double rage
Cessez d'être jaloux, et vous deviendrez sage.

Estampe allemande. (Chez Johann Michel Motz, graveur, à Augsbourg.



PARIS. — Gravure de Marillier, gravée par E. de Ghendt, pour *le Jugement de Pâris*, de M. Imbert, 1772.

En vain, Pallas fait briller son armure,
Junon étale, en vain, son faste et sa grandeur ;
Mais d'un air ingénu détachant sa ceinture,
Vénus sourit, ce sourire est vainqueur.

## ÉPIGRAMME SUR LA CLAIRON

De la fameuse Frétillon
A bon marché se va vendre le médaillon :
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fut-ce pour douze sols, fut-ce même pour un,
On ne pourra jamais le rendre aussi commun,
Que le fut toujours sa personne.

(Épigramme composée alors que Garrick fit frapper une médaille sur la Clairon.)

## IMPROMPTU A UNE DAME

Vous me priez toujours de vous faire des vers,
Je vous l'ai dit vingt fois, Madame, en bonne prose ;
Je les ferais tout de travers ;
J'aime mieux vous faire autre chose.

XXXX.

# AGNES LEBEGUE

Agnès Couillard, ma future belle-mère, avait eu de la beauté ; il lui restait une belle gorge et quelques autres débris. Ce furent les matériaux qu'elle employa pour seconder Parangon et se débarrasser d'une fille déshonorée. J'ignorais tout ; concentré dans mon travail, je ne voyais que les gens intéressés à me tromper. Je parlais trois ou quatre fois aux demoiselles Baron ; mais elles étaient cousines d'Agnès, et d'ailleurs peut être n'étaient-elles pas encore instruites de ma recherche. Mon air modeste plut sans doute à la voluptueuse Agnès Couillard ; j'étais moins automate que certains amants qui s'étaient présentés pour sa fille, moins fat que d'autres. Un fond d'orgueil qui lui faisait croire qu'elle valait encore mieux que sa fille, lui persuada qu'elle réussirait plus aisément que celle-ci à tisser les liens qui devaient me retenir. Elle s'empara donc de moi les soirs ; elle parlait bien, chantait mieux encore ; et tandis qu'elle me tenait assis sur ses genoux, dans ses bras, le visage appuyé mollement sur sa gorge dextrement rebondie, un des boutons rosés pressés entre mes lèvres, elle chantait des paroles expressives et tendres ; ou elle me racontait la manière dont son mari, délicat et sensible, l'avait adorée, dans les premiers temps de leur union ; ou elle me peignait ses charmes, à elle, les transports qu'ils excitaient en lui... Et, comme elle avait de l'esprit, ces récits étaient intéressants dans sa bouche. Souvent, sa fille venait augmenter le charme ; elle se plaçait derrière moi, me prenait une main, qu'elle pressait du velouté de ses lèvres, y ajoutant de légères titillations de langue, qui me causaient un frémissement voluptueux. Elle ne s'en tenait pas là : elle le redoublait en mettant dans sa bouche et suçant un de mes doigts. On eût dit que Mme Lebègue pensait : — « Tu es avide de sensations libidi-
« neuses ; il te faut de la volupté ? Mais les faveurs essentielles
« rassasient de la personne ; je me charge de préluder, mais déli-
« cieusement ; et s'il te faut quelque chose de plus, avant le ma-
« riage, c'est encore moi qui te le donnerai... si tu es rassasié, ce
« ne sera pas de ma fille. » Je crois qu'elle fit ce raisonnement,

mais ce ne fut pas son unique motif : libidineuse elle-même, comme jamais femme ne le fut, elle voulait jouir en premier de toutes les douceurs de l'amour, même inspiré par une autre... Si ces deux femmes s'accordaient pour me procurer un double plaisir, c'était aussi la conduite la plus propre à me maîtriser par les sens. Aussi me maîtrisa-t-on.

Insensiblement un goût factice naquit de l'habitude ; je sentis le besoin de goûter journellement les plaisirs que me procuraient Agnès et sa mère, et je pris, malgré mon expérience, ce goût factice pour de l'amour... C'est une erreur dans laquelle donnent trop souvent les jeunes gens, et que des parents sages devraient approfondir, pour les préserver du dégoût et des regrets. Je trouvais le plaisir auprès d'Agnès ; donc notre union devait être délicieuse... Mauvaise conséquence ! L'estime l'eût rendue délicieuse ; mais la Volupté est une courtisane qui trompe toujours.

J'ai dit que Mme Lebègue s'était chargée des faveurs avant mariage. Elle les porta si loin, qu'un soir, étant resté trop tard, elle me fit coucher avec elle... Elle fut trompée dans son attente, et malgré l'éloge que, dans la soirée, elle avait fait de mon libertinage, je ne lui touchai pas..... Il faut dire aussi, qu'ayant été souhaiter le bonsoir à la fille déjà couchée, elle avait pris une précaution : *ut refrigesceret venereos ignes mentulam ore captam emulserat!* Malheureux ! je voyais dans la fille et la mère l'immoralité la plus complète, et je ne fuyais pas !... Je méritais mon sort !... car je fis la réflexion qu'il fallait que la fille eût un grand usage pour songer à de pareilles choses ! (En effet, à ce que j'ai su, depuis, c'était le genre de plaisir qu'elle aimait à donner, et elle le donnait à Turpin, à Guillaume, à Chacheré, à Parangon lui-même, quoiqu'il ne lui eût jamais fait le même reproche que les autres, qu'elle ressemblait à la reine *Vasthi*, première femme d'Assuérus ; il s'y refusait souvent et ne s'y prêtait que pour avilir davantage celle qui devait être mon épouse ; j'eus par son moyen et par le riche Motré, conformé de même, j'eus, au lieu de *la voie étroite des Elus, la voie patente et très large des Réprouvés*. Juste punition de toutes mes turpitudes antécédentes !) Depuis ce moment, Agnès, soit faute de politique, soit que celle de sa mère eût changé, soit insatiable lubricité de tempérament, me prodigua sa personne. Dès le

même soir, étant venue chez Ruttot, on la retint à souper et je la reconduisis ; entre la première et la seconde porte, elle me permit tout ce que je voulus ; j'observai même que sa gorge était beaucoup moins ferme que celle des honnêtes filles que j'avais touchées, comme Émilie Laloge, Marianne Tangis, Rose, même que celle de Tonton Lenclos en 1754 ; elle était comme celle des sœurs Guigner, de Mme Linard, et de toutes les femmes qu'on s'est plu à triturer. Je fus surpris ! Je lui demandai la dernière faveur. Elle me remit au dimanche suivant, pendant que sa mère serait à la grand'-messe. Je ne manquai pas au rendez-vous.

Je trouvai Agnès parée et ayant gardé avec elle sa petite sœur *Suzette*, âgée de dix ans et demi. Je crus la chose manquée, et je m'en plaignis tout bas. — « Non, non, me dit Agnès en souriant ; j'ai quelque chose à faire : nigaudez un peu avec elle ; puis je l'enverrai me faire une commission. » Suzette, qui était une camuzon charmante, vint jouer avec moi. — « Faites-moi donc l'amour, me dit-elle, comme à ma sœur ou comme à maman ? — Je le veux bien : allons, faites-moi comme elles, lui dis-je, pour voir ce qu'elle savait et où elle en viendrait. La petite me donna des baisers sur la bouche, dardant sa langue, parce que, me dit-elle, son cousin *Couly* (*Deschamps*) lui faisait comme ça. Elle alla beaucoup plus loin... En un mot, je vis qu'elle n'ignorait rien des mystères les plus secrets. — « Qui vous a montré cela ? — Ho ! je vois, sans qu'on s'en doute. — Qui voyez-vous ? — Ha ! je vois maman qui sait bien mieux que ma sœur. (Ce mot me rassura un peu.) — Mais voilà des choses que votre maman ne me fait pas ? — Elle les a fait à un autre. — A qui ? — A Ruttot... Mais il ne faut pas dire que je vous l'ai dit. — Et votre sœur ? (La petite réfléchit). — Ho ! qu'à vous... qu'à vous. » En ce moment, Agnès, à laquelle j'avais entendu agiter de l'eau, vint auprès de nous : — « Qu'est-ce donc que cette position-là, mademoiselle ? » Et elle l'ôta de sur mes genoux. — « Allez-vous-en me chercher mes souliers, chez *Pointe*, vous savez bien ? au *Marché-aux-Poules*. — Oui ma sœur. » Elle me sourit finement et se retira. — « Que lui faisiez-vous donc ? me dit Agnès. — Rien ; elle me faisait... elle m'a préparé. » Agnès se mit sur sa couchette. — « Venez ! — Suis-je dans un mauvais lieu ? » pensai-je... Et je me jetai sur elle. Agnès

me serra fortement de ses deux bras ; et cependant je fus guidé... Elle s'agita. Je cherchai le but où j'étais plongé sans le savoir... Alors Agnès fit un mouvement de vibration que je n'ai jamais trouvé qu'à elle, et je fus heureux...

Je vis Agnès faire sa lotion, et dans cette position elle ressemblait parfaitement aux *filles* de Paris. Il faut convenir, néanmoins, que la *Vénus aux belles fesses* ne les eut pas plus belles, et que la jambe, le pied étaient... une perfection ; ce fut, sans doute, pour cela qu'on eut soin que je les visse. Ceci renforça mon goût... Je m'aperçus, en finissant, que Suzette était restée, du consentement de sa sœur ; mais je n'allai pas m'imaginer le motif de cette conduite singulière. Le soir, il y eut une autre scène. Ruttot était venu souper ; en sortant de table, il prit la mère dans ses bras devant nous ; de sorte que nous fûmes obligés de nous envelopper dans le rideau de la fenêtre, la fille et moi, pour ne pas être témoin *de visu*, comme nous fûmes forcés de l'être *de auditu*... Je m'occupai à vérifier par le tact (1) les beautés que j'avais vues le matin.

Agnès avait les souliers blancs, à talons élevés, que Suzette n'avait pas eu besoin d'aller chercher... A cette occasion, et dans une autre, où je mis la tête hors du rideau, j'aurais pu voir quel genre de service m'avait rendu la petite, pendant les étreintes de son aînée, si la lubrique et provocante Agnès ne m'avait rejeté le rideau sur la tête et tellement envahi par ses caresses, ses voluptueuses titillations, que je ne pus m'occuper de ce qui se passait hors du rideau.

Ce fut pendant que j'étais dans cette première ivresse de volupté, c'est-à-dire dès le lendemain lundi, que la rusée Agnès Couillard me força d'aller prendre le jour de mes parents, pour faire la demande, en me disant qu'un parti (ce Leroi que j'avais déjà rencontré auprès de M^{lle} Baron) venait de se présenter...

RÉTIF DE LA BRETONNE.
(*Monsieur Nicolas*, V^e époque.)

(1) *Par le tact*, vieux français, pour le « toucher ».

# MAITRESSES DE PENSIONS AU XVIIIe SIECLE

## Histoire de Mme Lallemand

On sait que tous les pensionnaires de Bonne Sellier étaient ses maris. Il semblait que cette convention entrât dans les charges de la pension, et qu'elle se fût obligée à satisfaire tous nos besoins. Et des benêts de voyageurs, qui n'ont vu qu'une maison dans chaque horde sauvage, viennent nous donner ce qu'ils ont aperçu, pour les mœurs générales ! C'est comme si j'allais dire aux étrangers, et même aux nationaux : *A Paris, il est de règle que les hommes qui se mettent en pension dans une maison, fussent-ils trente, aient tous droit aux faveurs de leur hôtesse...* Je serais cependant encore mieux fondé que certains voyageurs; car j'ai vu sur ce ton, non seulement Bonne Sellier, mais Mme Lallemand ; une dame *Debus*, autre hôtesse d'imprimeurs, et dans cette dernière maison la mère et deux grandes filles, assez jolies, étaient le plastron de tout le pensionnat... J'ai vu depuis (en 1768) la même chose dans la *Cour d'Albret*, en haut de la rue *des Carmes*, chez une hôtesse d'étudiants en *droit* et en *médecine*. Elles étaient quatre femmes : l'aïeule, la mère et deux filles. La grand'mère était encore ragoûtante, parce qu'elle était d'un beau sang ; la mère, veuve depuis longtemps, était une belle femme ; la fille aînée était une jeune personne charmante, d'environ 19 ans, et *Madelon*, la cadette, un tendron de 14 à 15. La grand'mère avait les nouveaux débarqués, environ les quinze premiers jours : telle était la règle entre ces quatre femmes : c'était donc la grand'mère qui, ces quinze premiers jours, venait faire votre lit, pendant que vous y étiez, et vous agaçait si bien que ses beaux restes vous tentaient. On avait grand appétit ! Une gorge blanche... une jambe bien faite, montrée jusqu'au genou, en se baissant, une croupe charnue, voluptueuse, lubriquement agitée... Ensuite, quand les hôtesses voyaient que vous deveniez un peu au fait de la maison, la mère venait faire votre chambre. Vous l'aviez quelque temps, et c'était la manière d'agir

avec elle qui décidait si vous auriez les filles : un *Trupelu* n'avait que l'aïeule, qui en préservait la mère ; celle-ci préservait la fille



LES SŒURS MAITRESSES

Maximilienne ayant à ses genoux D'Eglegni, jeune marin ; Léopoldine vivement pressée par de Perée, autre jeune marin.

Les deux mères surviennent. — « Comment ! comment ! à vos sœurs ? »

(Gravure de Binet pour *les Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne.)

aînée de l'homme douteux. Mais après que le jeune homme *comme*

*il faut* avait eu quelque temps la mère, la fille aînée, en déshabillé provocant, dessinant le nu, venait faire le lit du prédestiné. Elle faisait filer un peu l'amour ; enfin, si elle était contente de ses sentiments et de ses procédés, elle le rendait heureux... il fallait être le chef-d'œuvre du mérite et de l'honnêteté pour parvenir au tendron de quinze ans ; on arrangeait la jeune personne en habit de combat, l'heureux donnait une jolie collation, en fin de laquelle on lui disait : « Vous êtes l'ami de la maison, vous avez mérité de posséder la *Houri*, et nous vous la laissons pour une heure... » Et les mères se retiraient. Toutes les *jouissances* avaient lieu de jour, jamais de nuit : vous n'obteniez rien qu'à l'heure où l'on venait faire votre lit. Sans intérêt ! On ne vous demandait rien et l'on recevait gaiement la plus petite bagatelle. Le soir, pour donner au pensionnat un agrément auquel les jeunes provinciaux sont très sensibles, on rassemblait dans une salle basse de jeunes relieuses, des brocheuses qui ne sont pas des *Lucrèces* (1), et l'on dansait depuis 9 heures jusqu'à 11 ; les samedis et les dimanches jusqu'à minuit. Le violon ne coûtait rien ; toujours quelque pensionnaire savait jouer de cet instrument, qui souvent était accompagné de plusieurs autres, les pensionnaires pouvant amener leurs amis à ce bal journalier. J'ai demeuré dix mois dans cette maison, en 1768... Mais revenons à M[me] Lallemand, qui fut l'héroïne principale de ma troisième aventure. Par elle, on entreverra la raison de l'attention qu'elle donnait à Jeannette et le danger que cette jeune personne a couru dans la rue *Saint-Julien-le-Pauvre*.

M[me] Lallemand était retournée demeurer dans la rue *Jacinthe*, au coin de celle *Galande*. Le bas de la même maison était occupé par un cafetier, dont l'épouse, belle brune, avait le goût antiphysique, que je ne connaissais pas encore dans les femmes. Je ne voyais plus cette ancienne hôtesse, depuis que j'avais quitté sa maison. C'était cependant une jolie femme, que je pouvais avoir sans dépense. Un jour, elle me rencontra et me fit d'obligeants reproches de mon indifférence. Je n'allai jamais au cabaret, mais ce soir-là, j'y entrai avec Boudard, que je venais de rencontrer, plutôt pour nous cacher, en causant, à cause de son état scabreux,

(1) La mauvaise réputation des brocheuses s'est perpétuée à travers les siècles

que pour boire. Ce cabaret était à l'autre angle, vis-à-vis le café. Nous étions depuis quelques minutes dans un cabinet de boiserie, lorsque nous entendîmes entrer deux personnes dans le cabinet voisin. Nous nous tûmes. « C'est M^me Lallemand, me dit tout bas l'ami Boudard, avec Leblanc, un de ses anciens pensionnaires. » La conversation commença par des reproches. On se réconcilia. Enfin, la table et les chaises craquèrent. « C'est ainsi qu'elle termine toujours ses querelles, me dit Boudard, allons-nous-en... » Ce que je venais de voir m'excita au libertinage. Aussi comme c'était lundi, le soir même j'allai voir cette espèce de *catin*, dans le dessein de lui proposer à goûter, et de profiter en même temps, de son extrême facilité. J'arrivai trop tard : il était six heures et demie. Nous causâmes, je me mis à ses genoux, dès qu'elle eut renvoyé sa petite servante. Je fus très hardi ! je lui dis que je l'aimais. Elle me répondit ce mot, que j'ai si souvent cité, depuis, à mes amis : *Hé ! mon Dieu, que ne me le disiez-vous plus tôt !...* Elle ajouta, comme par réflexion : « Du temps de votre sœur Ponsardin, je vous avais d'abord cru dévot, mais vous m'avez prouvé que vous étiez bon garçon... » Nous nous donnâmes rendez-vous au lendemain cinq heures, et je la quittai, avant l'arrivée de ses pensionnaires, muni de quelques faveurs d'échantillon, très savoureuses.

Le mardi, je devançai l'heure de beaucoup. Au lieu de cinq heures, j'arrivai à trois : la porte de la cuisine était ouverte, je n'y vis personne ; la petite servante, sachant sa maîtresse sérieusement occupée, était allée jaser quelque part. La clef n'était pas à la porte de l'appartement sur le devant, mais l'ayant poussée du doigt, parce que j'y vis un petit jour, elle céda. J'entrai doucement : c'est un talent que je possédai toujours au suprême degré, que la légèreté des mouvements... J'entrevis quelqu'un, par le mouvement des ombres, dans la chambre du fond, quoique le rideau fût *craintivement* fermé. Je comptais bien que c'était un galant, et je fus surpris que M^me Lallemand, ayant un rendez-vous aussi essentiel que le nôtre, elle ne pût s'en contenter ; mais je ne fus pas fâché d'avoir une anecdote dont je pourrais faire le récit à Boudard, sans manquer à la confiance donnée... je m'approchai de la porte, et j'entendis le bruit des baisers. Un des personnages, qui s'agitait beaucoup, fit un mouvement des pieds qui dérangea le

rideau. Je vis alors... deux femmes !... Mme Lallemand, et... sa voisine, Mme *Beugnet* (dont le mari a été prote, graveur en bois, etc. Je ne l'avais qu'entrevoitée, en passant devant sa boutique). C'était cette jolie cafetiste (1), qu'on a vu depuis au coin de la rue *du Fouarre*... Sa gorge blanche et ferme, entièrement découverte, était dévorée de baisers par mon ancienne hôtesse, tandis que deux mains libertines, mutuellement occupées..... Jamais surprise n'égala celle que j'éprouvai ! Je crus bonnement que la jolie *Maximine Mari* était une femme à tempérament, qui, ayant un mari jaloux, n'osait pas s'exposer avec un homme. Dans cette idée, je tournai le bouton de la porte vitrée, et je me présentai !... Les deux femmes poussèrent un cri aigu !... Je les rassurai : j'offris ardemment mes services à la belle limonadière, employant les expressions qui cadraient avec mon opinion erronée. Ses réponses me parurent inintelligibles. Mme Lallemand me les expliqua. « Ah morbleu ! m'écriai-je, vous fraudez la nature... De par Vénus, vous serez *hommée !* » Et je mis les conditions à ma discretion future... je n'entendis rien ; il fallut céder. La cafetiste passa la premiere parce qu'elle ne voulait pas que j'eusse Mme Lallemand. Mais ces deux femmes se caressèrent pendant ce temps et elles convinrent que c'était un nouveau ragoût, qu'elles ne connaissaient pas.

Je payai la collation. Mme Lallemand descendit, n'ayant pas trouvé sa petite servante ; et pendant son absence, la cafetiste, sur quelques offres que je lui fis, me dit franchement qu'elle aurait plus d'hommes qu'il n'en faudrait pour la satisfaire, mais que son goût la portait vers les jolies femmes qui *voyaient* plusieurs hommes, parce qu'elles n'avaient que des sensations et point d'amour : elle ajouta qu'elle avait été amoureuse, à la rage, d'une jolie entretenue qui demeurait à côté (*Spirette*), parce qu'elle savait que cette fille, très jolie, trompait son payeur. Je lui dis que je ne la comprenais pas ? Alors cette *Lesbienne* me detailla tous les ecarts de son goût factice et coupable. Ses expressions furent si vives, si révoltantes, que, de ce moment, elle eteignit en moi tout desir de ses charmes ; le reste de la seance, je ne caressai plus que Mme Lallemand.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

(*Monsieur Nicolas*, ve epoque.)

(1) *Cafetiste*, tenancière de café, tout aussi logiquement, du reste, que *modiste*.



L'OUVRIÈRE EN DENTELLE

J'ai beaucoup de respect pour celles
Qui savent joindre à la beauté
Une grande dextérité
Pour les ouvrages de dentelles ;
Cependant, près de toy, Fanchon,
Dois-je avoir mes mains dans un
[manchon ?

Estampe populaire d'après une composition de C.-N. Cochin.

# La Laitière ou la chute heureuse

Marcou fumant sa pipe, et l'esprit en gaieté,
A sa maison des champs allait un jour d'été
Avec joyeuse compagnie :
C'était un vrai farceur, personne comme lui
N'imaginait une plaisanterie.
Il savait dissiper ou prévenir l'ennui
Par quelques traits d'une aimable folie.
Je veux, dit-il, avoir le plaisir aujourd'hui
De vous donner la comédie.
Il aperçoit de loin un âne qui portait
Brune gentille avec son pot au lait ;
Marcou se met sur son passage,
L'aborde en ôtant son chapeau :
Vous me semblez, dit-il, la perle du village ;
Sans compliment, votre âne porte beau ;
Pourrais-je lui parler ? si vous vouliez attendre.
Jeanne sourit. — Monsieur, tout comme il vous plaira.
S'il est de vos amis, sans doute qu'il aura
Bien du plaisir à vous entendre.
— Vous permettez ? Je ne lui dirai rien
Dont vous puissiez être fâchée.
La fin de ça, voyons. — Ta sœur est accouchée,
La mère et le petit, tous deux se portent bien.
La tête en l'air et la queue en trompette,
L'âne, à ces mots, de braire et de sauter
Si haut, si fort, qu'il fait tout culbuter
Le pot au lait et la fillette.
Dans sa chûte, la belle enfant,
Devers l'Olympe en tournant le derrière,
Sur l'herbe va rouler la tête la première,
Si bien que l'on vit, dans cet instant,
Un peu plus haut que la jarretière.
A l'œil malin du spectateur
D'un contraste frappant l'image fut offerte ;
Mais, pour les curieux, Jeanne fut trop alerte :

L'innocence suivit l'instinct de la pudeur,
Et la belle est sur pied, déplorant son malheur :
C'est grand pitié de voir comme elle est désolée.
— Que dirai-je à maman, que vais-je devenir !
Voilà mon lait perdu, ma bête ensorcelée !
— Dans son bon sens je vais la faire revenir,
Dit Marcou, puis notre homme par mainte pistole
Répare le dommage, et Jeanne se console.
Des bonds de l'âne on serait curieux
De savoir quelle était la cause.
Ces sauts à point nommé tiennent du merveilleux,
Et cependant c'est peu de chose ;
Voilà tout le secret : adroitement Marcou
Avec sa pipe allume un morceau d'amadou,
Et, parlant au grison, lui glisse dans l'oreille ;
Il brûle, il crie, il saute, et ce n'est pas merveille.
Mais le mieux le voici : l'on a vu comment Jeanne
Fit séparation de corps avec son âne,
Comment la tête en bas, les jambes dans les airs,
Ses appas, un moment, restèrent découverts ;
La belle, en cet instant, et dans cette posture,
D'Alain fait la conquête ; il en devient épris :
Un cœur ne se prend pas toujours par la figure,
Et d'un amour si prompt vous seriez moins surpris,
Si des charmes qu'il vit je faisais la peinture.
Alain en sentit seul le pouvoir et le prix ;
Il reconduisit la laitière au village,
Chemin faisant parle de son amour ;
Jeanne lui plaît, il sait plaire à son tour ;
Bref, le roman finit par un doux mariage,
Et de sa chute, envers Marcou
La belle ne dût pas conserver de rancune.
Voilà comment l'un trouve la fortune
Où l'autre se casse le cou.

ABBÉ BRETIN. (*Le Fond du Sac*, 1780.)

## LES AVEUX D'UN SOUFFLEUR

J'en sais qui voudraient ma place
Pour admirer de plus près
De nos actrices la grâce.
Mais il est certains attraits
Qui, soit dit sans médisance,
Sont un million de fois mieux
Vus à certaine distance,
Que placés dessous les yeux.
Ramonez-ci,
Ramonez-là,
Ramonez vos dames.



LE CLYSTÈRE ET LE BOUILLON PURGATIF
(D'après une estampe populaire de 1792.)

## L'AVARIE ET SES EXPLOITS AU XVIII^e SIÈCLE

« Le baron Warseberg, malgré qu'il entretenait la demoiselle Laforest, voyait encore les filles de la Varenne ; il puisa dans le

flanc de Mlle Dorville ce poison destructeur qu'il procura à la demoiselle Laforest, qui, de son côté, en fit présent à M. Saimson, mousquetaire, avec qui elle guerluchonnait (1), lequel, par la même voie, en fit cadeau à la demoiselle Lafond, de la Comédie italienne, qui, sans façon, le voitura à M. de la Fertée, intendant des Menus-Plaisirs, qui, de même, par inadvertance, en gratifia la demoiselle Rozetti, qui de même le souffla à de Fontanieux (intendant du garde-meuble de la Couronne), qui, moins généreux que les ci-devant nommés, a jugé à propos de lui faire couper la racine, par le sieur Keyser, fameux pour ces sortes de maladies. »

(*Journal des inspecteurs de M. de Sartines*, 1763.)



TIRLIBERLY

(*Contes et Nouvelles en vers*. 1778.)

Vignette de Duplessis-Bertaux

## LE VRAI FEU

Dans un excès d'ardeur voluptueuse,
Un jour Guillot faisait languir Doris:
D'un autre feu, Guillot, sois donc épris,
Lui dit la belle, et rends-moi plus heureuse.

(*Le Joujou des Messieurs*, 1760.)

(1) Les filles *guerluchonnaient*, jadis comme aujourd'hui, avec leurs amants de cœur, qu'on appelait, alors, *guerluchons* ou *greluchons*.

## A Mlle G. DE LA ROCHELLE QUI A CHANTÉ LES V ET A CEUX QUI ONT CHANTÉ LES C [1]

Vous qui chantez sous l'aile du mystère
Le C, le V qui causent vos débats,
Vous le savez, tous deux ont droit de plaire.
Mais que le C m'offre bien plus d'appas !

Colbert le place au temple de Mémoire.
Le Grand Condé nous l'a rendu fameux.
Le C, toujours, a brillé dans l'histoire,
Ami du C, Constance a tous mes vœux.

On obtient tout par le C qu'on révère.
N'est-ce pas lui qui dirige le cœur ?
N'est-ce pas lui qui commande à Cythère ?
Cérès encore me parle en sa faveur.

Enfin le C plut au Dieu de la guerre ;
Et si Vénus prit le nom de Cypris ;
Ah ! ce n'était qu'à dessein de lui plaire,
Mars et l'Amour au C donnaient le prix.

Concluons donc que le V rend les armes
Qu'en tous les temps le C lui fit la loi...
Et sans le C chanterait-on vos charmes,
Sexe adoré, soyez de bonne foi ?

H. de la Pér...

(*Etrennes Lyriques et anacréontiques*, pour 1789 )

1. Le dix-huitième siècle se complut, souvent, à rimer sur ces deux lettres de l'alphabet, le C et le V.

M. de La Pér... chanta les C dans les *Etrennes Lyriques*, et Mlle de La rochelle lui répondit, dans le même recueil, par des vers en l'honneur des V.

LE LEVER

Peint par N. Baudouin gravé par Massard.

## DU DANGER DES REMEDES CONTRE LA FRIGIDITÉ

Paris, 25 mars 1768.

M. Boyer, chevalier de l'ordre du Roi et médecin ordinaire de la Faculté de Paris, se meurt pour avoir voulu faire le jeune homme.

A soixante-huit ans, il est devenu éperdument amoureux de Mme la comtesse d'Est... Les affaires de cette dame étant fort délabrées et le sieur Boyer lui paraissant dans l'opulence, elle n'a pas cru devoir le rebuter ; elle s'est même portée à des agaceries qui lui ont fait soutirer en différents temps cinquante mille écus de ce vieillard.

Celui-ci, de son côté, n'a pas voulu être dupe et a prétendu avoir du plaisir au moins pour son argent ; mais la nature ne secondant pas ses intentions, il a bu du sang de bouquetin et mangé des cantharides. Ces affaires extraordinaires, soutenues de la force de son tempérament et d'une nourriture succulente, ont duré quelques années, mais il succombe enfin ; il est dans le plus grand épuisement et toutes les parties pécheresses sont dans un état déplorable : il a, d'ailleurs, soixante-quatorze ans.

(*Mémoires secrets de Bachaumont.*)

## LE COCUFIÉ PROFESSIONNEL

Oronte avait une femme agréable,
Un tendre ami : que de biens à la fois !
Il fut cocu, par qui ? chose incroyable !
Par cet ami dont il avait fait choix.
Devenu veuf, il prend femme bien laide :
Même accident ; son ami lui succède.
Il les surprend tous les deux accollés :
Parbleu, mon cher, dit-il, vous m'en voulez.

(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

## Le Médecin aux urines

Un écolier, d'assez joli minois,
Était au lit pour maladie.
Pour sa garde on avait fait choix
De dame Alix, franche étourdie,
Veuve depuis deux ans, grosse depuis six mois.
Chaque matin, au jeune prosélite
Son professeur allait rendre visite.
Le médecin auquel on eut recours
Fut ce docteur fameux dans l'art où l'on devine.
Sans s'amuser en vains discours,
Du malade, dit-il, que l'on garde l'urine,
Et demain nous verrons. Ainsi dit, ainsi fait.
Le lendemain, Alix, d'un naturel distrait,
Met en oubli les ordres de la veille,
Et par l'esprit de propreté,
Son premier soin, sitôt qu'elle s'éveille,
Fut de jeter cette eau, de rincer la bouteille :
Enchaînant sur ses pas la vie et la santé,
Arrive le docteur ; d'un air de gravité,
Il demande l'urine. Alix est bien surprise
Et reconnaît, mais trop tard, sa sottise.
Que faire hélas ! pour la cacher !
— Voyons l'urine, Alix, allez donc la chercher.
Elle y court en tremblant. Enfin, payant d'audace,
Elle apporta de la sienne à la place.
Le docteur l'examine, y regarde à deux fois,
Et d'un ton d'assurance, il prononce et s'étonne :
Mon art, dit-il, m'apprend que la personne
Doit accoucher dans quelques mois.
A ces mots, l'écolier, pour qui tout est mystère,
Tourne les yeux vers son régent :
Je vous le disais bien, mon père,
Que vous me feriez un enfant.
Dans tous les points, cette histoire est étrange.
Je plains fort l'écolier, je hais le professeur ;
Mais c'est en vain qu'on cherche à tromper un docteur.
Ces messieurs, comme on voit, ne prennent pas le change.

Abbé Bretin. (*Le Fond du Sac*, 1780.)

## Un cheval trop poli

Un gentilhomme à cheval venait de la campagne : étant aux faubourgs de Paris, son cheval le jeta par terre. Ce que voyant, une jeune demoiselle qui était près de là se prit à rire, ce qui fâcha



MISS REVENANT DE VISITE
SUR LES ÉPAULES DE SON BIEN-AIMÉ

(Estampe anglaise de J. Sayer, 1774.)

tellement le cavalier qu'il lui dit en colère : « Ne vous étonnez pas de cela, mademoiselle, mon cheval en fait autant toutes les fois qu'il voit une p..... » A quoi la demoiselle, en riant, répondit : « Monsieur, je ne vous conseille pas d'entrer dans la ville, car, assurément, il vous romprait le col. »



LES AMOURS DE JEAN TIRE-FORT

Composition de Desrais, gravée par Tassaërt pour *la Chandelle d'Arras.*

Pour égayer les soucis du ménage,
Mons Tire-Fort avait à son usage
Fille à croquer et faite pour l'amour :
Si la bergère était sans pucelage,
Ce n'était rien : elle avait en retour
Deux yeux fripons, un séduisant corsage,
Un jupon court, qui n'était point pesant :
Fort se vêtir quand on a fait son ouvrage,
On le sent bien, c'est trop embarrassant.

... Dans ses amours, le sire eut du malheur ;
Car sa moitié, vicieuse ménagère,
Sur certain point était un peu sévère,
. . . . . . . mon ami, disait-elle,
Vous me fuyez quand mon cœur vous appelle.
Pourquoi porter le pain du Sacrement
Hors de chez nous.....
Un cordonnier vit-il à la française ?
Êtes-vous fait pour être un greluchon ?
Ne souillez plus la candeur de ma couche.
Vous connaissez la légende et la loi :
Pas ne devez chômer d'autre que moi.
Jean Tire-Fort n'écoutant point sa femme,
Près de l'objet qui captivait son âme,
Soudain allait oublier sa chanson ;
Hélas ! comment aux pieds d'une maîtresse
Se souvenir d'un ennuyeux sermon !

(Du Laurens, *La Chandelle d'Arras*.)



LE BAISER VOLÉ

D'après la gravure en couleurs de Bonnet.

# D'un jeune homme qui se laissa faire

## POUR NE POINT PARLER

Un jeune homme qui avoit épousé une jeune femme, fort jolie, se tenoit à la campagne, et sa maison étoit seule sur le grand chemin. En un jour d'été, ils s'allèrent coucher tous deux de bonne heure et oublièrent à fermer la porte de devant qui répondoit sur le grand chemin; le mari dit à sa femme : « Tu n'as pas fermé la porte de la rue? — Non, se dit-elle; c'étoit à toi à la fermer, puisque tu t'es couché le dernier.— Vas la fermer, lui dit-il.— Vas-y si tu veux, dit-elle », et là-dessus entrèrent en une grande dispute.

Le mari lui dit sur l'heure : « Celui de nous deux qui parlera le premier ira la fermer. — Je le veux bien, dit-elle. » Et là-dessus se tinrent coits, une espace de tems. Un jeune soldat passant de hasard par là, qui étoit égaré de son chemin, voyant cette maison toute seule et la porte ouverte, entre pour demander le chemin à quelqu'un du logis : ne trouvant personne en bas, il monte au degré, entre dans la chambre de ces jeunes gens qui étoient au lit, à qui il dit : « Mes bons amis, enseignez-moi un peu le chemin pour aller en tel lieu; mais, personne ne lui répondant rien, et l'ayant demandé par plusieurs fois; au lieu de lui répondre, voyant qu'ils se cachoient la tête dans le lit, il commence à jurer et à les menacer; mais n'avançant pas plus d'un côté que de l'autre, il tire leur couverture, découvrit le visage de cette femme qui étoit belle, car on voyoit encore assez clair, et jugeant bien qu'il n'y trouveroit pas grande résistance, il se jette dans le lit auprès d'elle, la baise et la caresse, sans que pas un d'eux lui dit mot; et voyant qu'il avoit si belle occasion, il passe plus outre, et eut tout ce qu'il pouvoit désirer d'elle, sans que le mari bougeât en façon quelconque; et voyant qu'il ne pouvoit avoir raison du chemin qu'il demandoit, se lève, sort de la maison et s'en va. Après qu'il fut parti, cette jeune femme dit à son mari : « Est-il possible que tu ayes été lâche jusqu'à un tel point, que tu ayes souffert cet affront en ta présence, sans avoir daigné dire un seul mot? » Le

mari, là-dessus, comme s'il eût trouvé la fève au gâteau, répond : « Ah ! pardi, tu as perdu, tu iras fermer la porte, tu as parlé la première. »

(*Nouveaux contes à rire ou Récréations françaises*, 1782.)

## LES FILLES DESSOUS, LES GARÇONS DESSUS

Certain curé, d'un ton de Massillon,
Disait : chrétiens, dans quel siècle nous sommes !
Voici le temps où, pour cueillir vos pommes,
On fait en l'air voler le cotillon.
J'ai vu le cas : fillettes sont sur l'arbre,
Garçons dessous ; les croyez-vous de marbre ?
Or donc, voulant prévenir tels abus,
A l'avenir, pour l'honneur des familles,
Sous le pommier on placera les filles ;
Et vous, garçons, vous monterez dessus.

(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

## LA JEUNE MARIÉE

Sur ma parole de gendarme,
Madame, je connais un carme,
Qui, dans sa carrière d'amour,
A poussé jusqu'au but huit fois sa haquenée,
Disait d'un ton badin, un jour,
Le chevalier Lorgnette à jeune mariée,
Dont le mari Robin la traitait sobrement.
Un époux, avec ce talent,
Ferait le bonheur de sa femme :
Vous-même ; eh bien ! qu'en pensez-vous ?
— Ah ! dit en soupirant la dame,
Que n'ai-je un carme pour époux !

(*Le Passe-Temps des Mousquetaires ou le Temps perdu* par D. B..., 1755.)

## LA PLUME DE L'AMOUR

Une femme avec son amant
Se donnait licence parfaite,
Elle tenait d'une main satisfaite
Ce sceptre, le premier vraiment;
Beau sceptre qu'à prix d'or, ni de sang, on n'achète

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Certain Damon survenu là,
Par le trou peu discret d'une large serrure,
Tranquille spectateur, regardait tout cela.
Le sceptre bas, notre amant se retire;
Verroux d'être ôtés doucement;
Damon d'entrer, la dame de lui dire :
Pardon, si vous avez attendu quelqu'instant,
J'écrivais. Oh ! repart avec un prompt sourire
Damon, que vous devez bénir votre destin !
C'est l'Amour qui vous fait écrire,
Vous aviez sa plume à la main.

BACULARD D'ARNAULD. (*Œuvres diverses*, 1751.)

## DIALOGUE ENTRE DEUX SERVANTES

Eh bien ! notre nouveau curé ? —
Ah ! palsangué, c'est un brave homme !
Le premier était bon, mais je veux qu'on m'assomme
Si le second n'est meilleur, à mon gré. —
Comment cela ? — Comment ? Tiens, juges-en, commère ;
Il me donne par an quarante bons écus ;
Voire quelque chose de plus ?
J'ai la clef de la cave et je n'ai rien à faire.
— Et la nuit...? — Oh ! la nuit nous faisons lit à part ;
Messire Arlot est un saint prêtre,
Qui ne ressemble en rien à messire Chouart,
— Dieu me garde d'un pareil maître !
Il me ferait mourir d'ennui :
Oh ! que j'aime bien mieux servir chez son vicaire.
Je n'ai que dix écus et je fais maigre chère,
Mais du moins on couche avec lui.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)



LATRINES PUBLIQUES

« N'y ayant point dans Paris de latrines publiques, les quais, les promenades le deviennent.

« Les vendeurs de tabac et les parfumeurs seraient-ils cause que la police n'a point remédié encore à cet inconvénient ? Les prédicateurs qui déclament si souvent contre tel ou tel abus, ne devraient-ils pas déployer leur zèle sur l'indécence qu'il y a, qu'un homme mette sa culotte bas au milieu d'une rue, au coin d'une borne. Ils attendent apparemment que les femmes prennent la même liberté, ils feront d'une pierre deux coups. »

(Gravure de Duncker, pour *le Tableau de Paris*, de Mercier, 1789.)



LE BLÉ

Tout favorisoit le belle (*sic*) age
De ces deux amants que tu vois,
De l'Amour ils suivoient les lois,
Un rustre arrive : ha quel domage ! (*sic*).

(Estampe populaire, d'après Boucher, pour dessus de boîte.)

---

(*) L'estampe ci-contre de Duncker est un document précieux pour les mœurs intimes à la fin du dix-huitième siècle, car elle prouve que la propreté publique et la décence extérieure n'avaient guère fait de progrès depuis l'époque où les invités du Roi souillaient les tapisseries du Louvre ou de Versailles.

(Voir, sur ce sujet, l'intéressant volume de M. Alfred Franklin : *L'Hygiène*, faisant partie de la si précieuse collection, *La Vie d'Autrefois*.

## LA SOUBRETTE QUI RIT

Dans une officialité,
Ces jours passés, une soubrette,
Passablement belle et bien faite,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre ou qu'il fût son mari.
« Et comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, monsieur, répondit-elle,
De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai pas quand je ris. »

BOURSAULT.

## ÉPIGRAMMES

Ces jours passés, en Cour, une donzelle,
S'adressant d'un air indécent
Au suisse de la chapelle :
« A-t-on levé le bon Dieu? disait-elle.
— Levé ! dit-il : je n'en sais rien, la belle,
Je ne crois pas qu'il ait couché céans. »



En compagnie, Orgon vantait sa propreté :
« Je change, disait-il, autant, en vérité,
De caleçon que de chemise.
— Oh ! vous mentez, dit étourdiment Lise,
Qui se piquait d'une extrême vertu ;
Jamais je ne vous en ai vu. »

Abbé MANGENOT. (*Poésies*, 1776.)

## CHANSON

Colin aime, il demande à Lise
Un seul baiser qu'il n'obtient pas,
Tandis que Damon qu'on méprise,
Sait mettre à profit un faux pas.
Tout consiste dans la manière
        Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
        Qui fait tout.

Abbé MANGENOT. (*Poésies*, 1776.)

## L'AVEU OU CE N'EST PAS TA FAUTE

Une maison connue était toute en rumeur,
Voisins, gardes, servants, invoquaient saints et saintes ;
La dame du logis sentoit de la douleur
Pour accoucher. Falloit entendre ses complaintes !
Falloit voir les soins de l'époux,
Mais très époux et portant mine
D'un être débonnaire et doux !
Aux moindres cris il conjuroit Lucine
De regarder en pitié
Sa moitié.
La maligne femelle
Crioit encore de plus belle,
L'accoucheur actif travailloit
Et l'époux bénin sanglotoit.
Assez souvent on compte sans son hôte;
Vous allez voir : « Mon cher petit mari,
Dit la femme souffrante au bonhomme attendri,
Ah ! ne pleure pas tant, va ; ce n'est pas ta faute. »

(*Essai sur l'art des accouchements*, par SUE,
prévôt du Collège Saint-Côme, 1779.)



— J'avais le choix d'être votre mari, dit le prince, en se mettant à ses genoux, je préfère d'être votre amant, votre adorateur fidèle.

(Vignette dans le genre de Gravelot, pour *le Nouvel Abeilard*, de Rétif de la Brétonne, Paris, 1778.)

— « Écoute, mon cher mari, je te demande pour Isabelle les mêmes égards que pour ma sœur si elle était ici : rendons-la heureuse ; elle mérite de l'être ; et sois sûre que l'estime que nous aurons pour elle nous honorera nous-mêmes.

— « Je l'avais déjà pensé. Je ne mettrai de différence entre vous et votre amie que celle que vous voudrez vous-même. Isabelle vous aime, elle a des droits à mon respect. Je connais la sainte sévérité du mariage et la pureté de votre âme. Je vous donnerai des baisers, mais sur la bouche de votre céleste amie, et elle vous les rendra. »



DORS, DORS

(Lithographie d'après la peinture de F. Regnault, 1780.)

# LES DEUX TROUS

Un jeune écolier, de fort bonne mine, étudiant à Orléans, était en pension chez un bourgeois de la ville qui avait une fort belle femme dont ledit escholier était passionnément amoureux.

Son mari était tellement jaloux d'elle, qu'il ne la quittait point quasi de vue, ce dont elle était si déplaisante que, quoi qu'elle eût de grandes vertus en elle, ce seul sujet était suffisant pour lui faire faire un faux bond à sa pudicité.

Se voyant extrêmement aimée et poursuivie d'un jeune homme de bonne mine, il ne faut pas s'étonner s'il ne fut pas besoin à ce jeune homme de trouver une bonne place dans le cœur de son hôtesse, qui, en elle-même, résolut de contenter ses désirs à la première occasion qui se présenterait.

Notre jeune amoureux ne rencontra donc pas grande résistance, mais la difficulté était de trouver le temps et le lieu commode pour effectuer leurs amoureux désirs, à cause que son mari l'épiait de moment en moment et ne sortait point du logis ; et donner rendez-vous ailleurs était chose impossible.

Mais comme les occasions ne manquent jamais quand les volontés sont d'accord, ce jeune homme que la passion pressait donna à cette femme un rendez-vous dans le lieu où étaient les *aizements* (1) de la maison, lequel lieu fermait par dedans, et qui n'est ordinairement guère visité quand quelque autre occupe la place auparavant.

Le lieu était très spacieux et avait deux trous où deux personnes pouvaient être à la fois fort à leur aise : ce jeune homme s'y rend le premier, devant ouvrir au signal concerté que ferait la femme, laquelle ne tarda point de s'y rendre.

Étant entrés, ils fermèrent en dedans la porte sur eux et, étant ainsi sans témoins, ils ne manquèrent pas de goûter des délices dont il y avait si longtemps qu'ils se repaissaient en idée. Ayant passé ainsi quelque temps en plaisir amoureux, le mari, soit par

(1) *Aizements*, endroit où l'on se met à l'aise : les *water-closets*.

jalousie, soit par nécessité, arrive en ces lieux secrets, et trouvant la porte fermée par dedans, jugeant bien qu'il devait y avoir quelqu'un, frappe et demande qui était là. La femme, connaissant son mari à la voix, fut extrêmement surprise. Le galant ne pouvant faire le sourd, fut obligé de répondre et de dire : Qui va là ? Le mari, le connaissant à la voix, lui dit : « C'est moi, monsieur, qui suis pressé, ouvrez-moi, je vous prie. — Je ne puis, répondit le jeune amoureux, je suis encore plus pressé que vous, car je suis sur le lieu. — Ne laissez pas d'ouvrir, répliqua le mari, nous pouvons nous satisfaire l'un l'autre; il y a deux trous, vous n'en pouvez occuper qu'un. — Il est vrai, dit le galant, qu'il y a deux trous : j'en occupe un et l'autre est foireux. » Je vous laisse à penser de quels trous il entendait parler. Je ne sais pas comment nos amoureux purent s'échapper, mais le conte finit là.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1783.)

---

## LA FEMME ACCOUCHÉE

Fille ou femme amoureuse
Est marchandise bien trompeuse :
Tel qui ne se croit pas trompé
Souvent est le plus attrapé.
Sans peine, cher lecteur, tu pourras bien le croire,
Et pour mieux t'en convaincre, écoute cette histoire.
Maître Thibault, pour la première fois
Qu'il couchait avec sa femelle,
De ses beaux faits la longue kyrielle
Lui racontait la nuit, sur ses dix doigts.
Puis, en la caressant, lui disait : ma chère âme,
Mon petit cœur, rien n'égale ma flamme ;
Mais si, devant l'hymen, facile à mes soupirs,
Tu m'avais accordé l'objet de mes désirs,
Je ne t'aurais, jamais, dès l'instant épousée.
— Oui-dà, répondit-elle avec simplicité.
Quelque sotte aurait eu cette félicité,
Mais déjà, par deux fois, on m'avait abusée.

CHEVALIER.

(*Mes Trente-Six contes*, Paris, 1776.)

# MADEMOISELLE GUEANT

C'était le 15 juin 1756 que j'avais eu occasion de voir Mlle Guéant, cette belle actrice des *Français*, dans les *Dehors trompeurs* et dans la *Pupille*. Ce dernier rôle m'en rendit éperdument amoureux : je l'attendais, quand elle sortait du théâtre, pour admirer encore sa taille, sa figure ravissante, son beau pied, et la voir monter en voiture, ou dans une chaise à porteurs : je la suivais pour l'en voir descendre. Un soir (c'était au mois de juillet 1757), elle alla fort loin et descendit à l'*Hôtel de Hollande*, où l'on donnait une fête. Tandis que je dévorais des yeux la belle Guéant, qui sortait de sa chaise, dans la cour, j'entendis derrière moi une voix qui ne m'était pas inconnue, dire : « Junie! Junie! le voilà! » Junie était Mlle Prudhome, qui me demanda si je voulais entrer? Je ne répondis qu'en lui saisissant la main, que je baisai. Elle m'entraîna, et nous montâmes avec la belle Guéant. Je la fis admirer à Junie, qui me répondit : « Oui, elle est belle, et sage! » Ce mot fit que je baisai le bord de sa robe. Un colonel de dragons, qui était venu au-devant d'elle de chez l'Ambassadeur, s'en aperçut, et lui dit, en me montrant : « Mademoiselle, voilà un de vos admirateurs. » La belle me regarda et, se ressouvenant de m'avoir vu souvent, me sourit. Je venais du spectacle ; ainsi, j'étais bien mis, c'est-à-dire en habit de lustrine. Mlle Guéant me dit : « Il paraît, Monsieur, que vous êtes des nôtres?... car je vous vois avec Mlle Prudhome? — Elle a bien voulu m'introduire : je ne suis qu'un amateur, charmé de rester pour vous voir plus longtemps. » La belle Guéant sourit encore, en me disant : « On n'est pas malheureux, avec une pareille introductrice! » Nous étions dans la salle, où depuis a été le billard de Beaumarchais. Je vis là *Mlle Hus*, alors si provocante, mais moins belle que Guéant ; *Mlle Halard*, nymphe alors svelte et légère ; *Mlle Arnould*, charmante actrice, qui jouait avec tant d'intérêt l'acte de *Psyché* dans les *Fêtes de Paphos* ; la jeune *Rosalie Levasseur*, alors à la Comédie *Italienne* ; celle-ci avait un abbé coquet ; une *Camargo*, première danseuse aux *Français*, etc. Camargo avait un faraud de fort mauvaise mine. Junie dit à ces deux dernières :

« Vous avez chacune votre chacun ; moi, voici le mien. » J'étais bien surpris de cette partie non prévue ! Mais caressé par Junie,



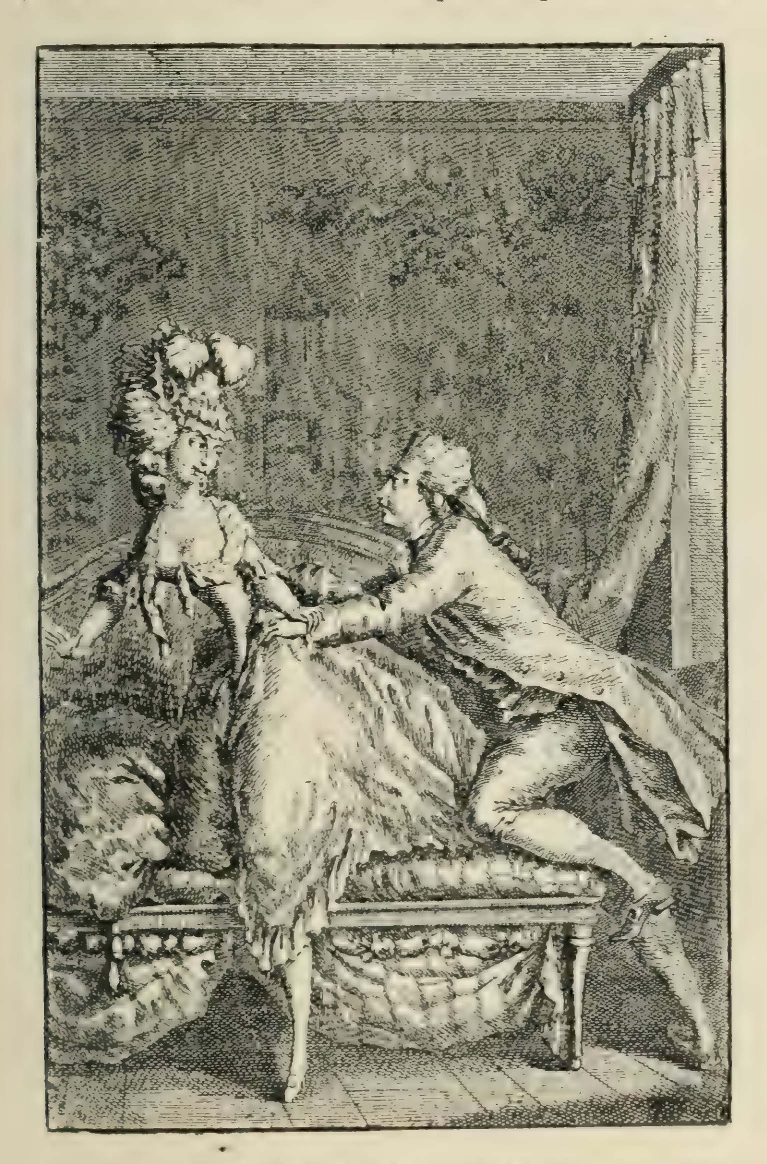
L'ARRIVEE INATTENDUE
(Gravure de Binet, gravée par J. Leroy, pour *les Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne.)

je m'enhardis. *Mme Favart* fut à côté de moi à table : je ne sais ce que lui dit Mlle Prudhome, mais elle rit beaucoup, et alla conter la chose à Mlles Arnould, Halard et Hus. On se regarda, l'on s :

fit des signes, que les hommes remarquèrent. Ils demandèrent ce que c'était ? « Rien ! répondit la jeune Arnould. » On insista. — « Hô ! nous parlons des *Travaux d'Hercule;* et, vous autres, vous ne savez ni la fable, ni l'histoire. » Je la compris, et je rougis modestement. Halard, après avoir parlé bas à Junie, dit tout haut : « Cela vaut fait : je te le mènerai, *Guimard.* » On se tut ensuite... Le souper fut charmant, avec des fées ! Mais je ne fus pas heureux ! Je ne voyais, je ne désirais que Guéant, et elle était loin de moi. Prudhome me devina, et elle le dit assez haut à toutes ses compagnes. Camargo me dit, avec quelque âcreté : « Voilà les hommes !... Hum ! s'ils avaient affaire à moi... je les punirai... » Elle me punira bientôt...

Ce souper délicieux achevé, Rosalie, qui, malgré son extrême jeunesse, avait déjà la voix admirable, chanta quelques vaudevilles ; Arnould, *Pales Flambeaux ;* Hus joua la scène où elle poursuit en jupon court *M. de Pourceaugnac;* M[lle] Guéant rendit sa scène de la *Lettre*, de la *Pupille;* M[me] Favart chanta la caricature des *ris*, de la *Servante-maîtresse;* Guimard, Halard, Prudhome et Camargo-seconde essayèrent le ballet de *Medée*, depuis joué sur le théâtre de l'*Opera;* un poète, nommé *Robé*, récita son poème intitulé l'*Origénisme* (le prince *Conti* lui avait compté vingt mille francs pour qu'il ne l'imprimât pas) ; *Piron* nous fit frémir, en récitant l'*Ode à Priape*, etc. Enfin, mon tour vint : on me demanda ce que je donnerais ?... Ce fut l'Ambassadeur de Venise, *Moucenigo*, je crois, qui m'adressa la parole (c'est le même qui fait un rôle si odieux avec *Ursule*, dans le *Paysan-Paysanne*). Je ne m'étais pas attendu à cela. L'Italien, me voyant pair et compagnon avec une jeune danseuse, me prit pour un artiste. Prudhome m'agaça, en me disant : « Allons ? allons ? vous avez des faits et gestes, vous pouvez bien payer de votre personne tout comme un autre ? » En vérité, je crois que la friponne cherchait à me faire raconter mes prouesses avec elle et M[lle] Batiste ! Elle ignorait que j'avais une aventure bien plus saillante de toutes manières !... M[lle] Guéant me dit alors obligeamment : « Vous donnerez-vous quelque chose, monsieur ? » Ces mots furent pour moi l'ordre le plus impératif. Je dis que je paierais volontiers de ma personne, si je pouvais compter sur l'indulgence des auditeurs et de mes auditrices ? Toutes les femmes

s'écrièrent : *Oui! Oui!...* « Je suis jeune, sans expérience, sans talents, et vous venez d'être amusés par les premiers des acteurs,



EH MAIS! Y PENSEZ-VOUS?

(Gravure de Binet pour *la Quatrième Crise : l'Amant respectueux*. Rétif de la Bretonne, *les Contemporaines*.)

des actrices de l'Europe ; vous venez d'entendre les Coryphées de notre littérature ! Je vais paraître bien petit (*applaudissements uni*

*versels, même de l'Italien*) ; le peu que j'ai de connaissance du monde, je le dois à Mademoiselle montrant Prudhome] (*applaudissements, grimace du Vénitien*). Je suis jeune et je n'ai pour moi, qu'un cœur sensible et quelques aventures, dont une pourra peut-être exercer toute la sagacité de cette illustre compagnie... » Vous allez entendre ! interrompit Junie, en s'adressant à ses compagnes : « car j'ai eu depuis, quelques renseignements, non sur le personnel de l'héroïne, que je ne connais absolument pas, mais sur sa condition relevée. » (Ici, la jolie figure de Prudhome s'allongea, et tous les auditeurs redoublèrent d'attention.) [Je racontai mon aventure de 1756, chez la Massé, en l'adoucissant beaucoup ; je parlai de la calèche du matin ; mais je me gardai bien de parler de la livrée !]... Mon récit fut applaudi, même par l'Italien, parce qu'il n'avait pas eu Prudhome pour héroïne. Mais elle n'y voulut rien perdre ; pendant que les hommes dissertaient sur la dame, qu'on crut, ou la duchesse d'Orléans, ou la duchesse Mazarin (ce n'est ni l'une ni l'autre), Junie racontait l'histoire de notre promenade-dîner au Bois de Boulogne.

Il était près de quatre heures du matin : les auteurs, et toute la gravité, venaient de partir. Le Vénitien seul était resté. Junie dit alors : « Au dénouement ! » Toutes les femmes, Guéant exceptée, s'écrièrent : « *Le dénouement !...* » Je vis faire des dispositions dont j'ignorais le motif ; les intrigantes, comme Prudhome, Camargo, Rosalie, etc., plaçaient tout le monde (je crois de concert avec le Vénitien) et se placèrent elles-mêmes... Puis tout à coup, comme par un jeu de théâtre, les lumières s'éteignirent... On mit une main dans la mienne ; cette main me tira et m'en remit une autre... j'imitai ce que j'entendais, sur celle dont on m'avait remis la main... Quelle orgie ! Elle était digne de l'Italien immoral, joueur, escroc, et qui depuis a péri par ordre du Conseil des Dix... L'Ambassadeur de Hollande lui en fit de grands reproches ! Nous fûmes une heure sans lumière, et j'eus toujours la même personne qui me parut fort tendre !... Ce n'était pas Junie. Je m'étais aperçu qu'un ruban à nœud coulant me tenait un bras. On me tira fortement, je suivis, et je me trouvai dans la cour. C'était Junie. « Va-t'en ! me dit-elle, sur-le-champ ! Tu as eu Guéant : je l'ai voulu, parce que je ne pouvais me donner, sans t'expo-



LA TABLE RENVERSÉE

Le jeune Atis en ce fracas
Où l'on perd un joyeux repas,
Crainte que Babet ne se blesse,
Retient sa chute avec adresse.
Un si tendre soin, quelque jour,
Ne sera-t-il point de l'amour ?

MORAINE.

(A Paris, chez Chéreau. — Estampe populaire dans la note grivoise.)

ser, et moi aussi, et parce que je me suis aperçue que ton *caprice* pour elle était extrême !... Elle l'ignore ; mais il faut que tu le saches... Cependant, je vais l'instruire... Va, de peur d'accident. Tu m'as préférée à Batiste, j'en ai été flattée, et voilà comme je te récompense... Adieu, adieu ! » Je lui sautai au cou et l'embrassai avec tant d'ardeur, que la porte du petit bureau, au rez-de-chaussée, depuis occupé par *Gudin*, ayant cédé, je lui prouvai ma reconnaissance par le seul moyen qui fût en mon pouvoir... On nous surprit, par le colonel, amant de M^lle Guéant. Ce qui produisit un merveilleux effet !... Il nous crut là pendant toute l'obscurité... La jolie Prudhome me quitta, et je ne l'ai plus revue... J'ai su depuis que, remontée, elle avait instruit M^lle Guéant ; et que, pour lui ôter toute idée de manque de délicatesse de ma part, elle avait ajouté, qu'ayant vu descendre le colonel, elle s'était fait surprendre feignant de se donner, afin d'écarter toutes les traces de la vérité... Passons à mon accident. Il me vint aussi du théâtre, et de cette partie imprévue.

Huit jours après, je passais par la rue *Mazarine*, en sortant de la *Comedie-Française*. Je me retournai, au bruit d'une marche légère. C'était Camargo, qui, m'ayant aperçu devant elle, avait doublé le pas. Je la saluai le plus honnêtement possible et marchai à côté d'elle : « Ha ! c'est vous ?... Hé ! comment avez-vous fait pour venir aujourd'hui au spectacle chez nous ? M^lle Guéant ne jouait pas ? » Je lui dis que j'étais venu pour la tragédie, pour la petite pièce, pour le ballet, un peu pour tout le monde... Je montai chez elle, sans qu'elle s'y opposât. Elle me dit de frapper, et une domestique vint nous éclairer. Elle la renvoya, dès que nous fûmes entrés. Nous causâmes comme connaissances. Elle se jarreta... Je suis sûr que *Camargo* première, cette célèbre danseuse de l'Opéra, pouvait avoir plus de talent, mais qu'elle n'avait pas la jambe aussi voluptueusement tournée que *Camargo* seconde... Je l'embrassai vivement. « Ho ! s'écria-t-elle, je ne suis ni Gueant, ni Junie ! — Mais... pour avoir prononcé ces noms sacrés, vous sauterez le pas ! » Et je la renversai. « Prenez garde ! les sauts sont périlleux ! et celui de *Leucade* noyait l'amour ! — *De Sapho*... Je vais aussi noyer le mien ! » Ici, Camargo éclata de rire avec tant d'immoderation, que je crus que c'était un effet de l'art. Dans ses éclats, elle entrecou-

pait : « Il fait... Il fait naufrage... naufrage !... naufrage !... — J'ai cueilli la rose ! m'écriai-je enfin. — Et moi, j'ai senti l'épine, dit la Camargo avec une petite grimace. » — Elle me traita ensuite



(Gravure de Binet pour *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, de Rétif de la Bretonne, 1784.)

fort désobligeamment, en me disant, que j'étais de ces *petits coureurs de femmes, fléaux de son sexe ; mais qu'autant elle en trouvait, autant elle en punissait.* Je lui demandai si elle n'était pas fâchée de

mon accolade? « O mon Dieu, non! car je recommencerais. » A ce mot, je la renversai... « *L'épine! l'épine!...* criait-elle à tue-tête ». De sorte que sa chambrière, qui s'appelait Lépine, arriva, tenant un vase, une éponge et une seringuette. Elles passèrent dans un cabinet. Quelques moments après, Lépine vint me dire : « Madame se met au lit ; elle ne pourra pas vous revoir. » Je voulus entrer. Lépine s'y opposa : mais elle me dit que, si je voulais manger un poulet, elle allait me servir? J'y consentis, croyant donner une suite à mon aventure. La soubrette me servit à boire. C'était une éveillée... Bien refait, je voulais absolument rentrer chez sa maîtresse, qui me cria qu'elle était *indisposée*... Après bien des instances inutiles, jelui dis, que si elle ne se rendait, j'allais immoler Lépine à ma rage... Elle rit. « Madame! il le fait! lui cria Lépine. — Défends-toi, bec et ongles. — Ha! Madame!... ha! Madame!... » Ce fut toute la réponse de Lépine... Quelques moments après, sa maîtresse ouvrit, et me voyant en œuvre elle s'écria : « Hé! petite malheureuse! que fais-tu?... » Elle se jeta sur nous, dit quelques mots à Lépine, et toutes deux me forcèrent à me retirer.

Je m'en retournai, en réfléchissant à la singularité de mon aventure, imprévue comme les deux dernières, et dans ma turgide ivresse je bénissais le hasard, en lui jurant de m'en rapporter dorénavant à lui seul.....

Huit ou dix jours s'écoulèrent. La piqûre de l'épine de la rose de Camargo s'envenimait cependant : l'inflammation parut ; un feu brûlant, comme du temps de Phaéton, s'écoulait de mes veines : de sourdes douleurs, semblables à celles qui faisaient crier si douloureusement à David : *Lumbi mei impleti sunt illusionibus!* m'empêchaient presque de me redresser!... Il fallut me confier à Loiseau... Nous eûmes recours à un homme de l'art, nommé *Lacan*.

Lacan me saigna pour commencer. Et cette saignée inutile me bouleversa le sang, mêla les humeurs, en me causant un évanouissement de trois quarts d'heure... Le traitement fut long! par mon défaut d'expérience, la fougue de mon tempérament, la négligence de mon *Esculape*... J'étais presque guéri, et cependant j'allais toujours chercher des bols. Un jeune homme, très joli garçon, mon *trotteur*, me les remettait. Un jour, il était absent. J'en voulais néanmoins absolument avoir. Une servante me fit parler à M[me] La-

can, jeune et charmante personne que je n'avais qu'entrevue. Elle me fit entrer : « N'êtes-vous pas M. Nicolas, dont *Labadie* m'a tant parlé ? (Labadie était le garçon.) — Oui, Madame. — Mais vous devez être guéri ? Vous vous abîmerez l'estomac avec vos bols !... Voyons ?... (Elle m'introduisit dans un cabinet)... — Défaites cela... Un peu de rougeur... mais... plus rien....... (sa main douce pressa tout)... Sentez-vous quelque chose ? — Un grand plaisir ! répondis-je... — Ce n'est pas là ce que je vous demande, reprit-elle sévèrement ; je m'intéresse à votre santé, parce que M. Loiseau m'a dit du bien de vous, que M. Lacan vous néglige et que Labadie, par je ne sais quel motif, semble vouloir éterniser votre traitement. » Elle avait continué de m'examiner en parlant. Je ne pus y tenir, et....... *eruperunt fontes vitæ*..... M^me Lacan examina froidement le résultat... et me dit : « Vous êtes guéri. » Elle me donna un petit flacon de *sel de Saturne*, une petite seringue et me dit : « Ne voyez plus ni Camargo, ni ses pareilles ; ces femmes-là n'ont jamais eu ni vraie beauté, ni vraie bonté, ni vraie santé. » Elle me renvoya. On ne saurait imaginer combien je fus émerveillé du stoïcisme, de la froide tranquillité de cette jeune et jolie femme ; et cette tranquillité ne ressemblait pas à la *passiveté* blasée de Camargo, qui *s'exclamait* sur des idées disparates, au moment où elle aurait dû crier de plaisir.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

(*Monsieur Nicolas*, v^e époque.)

## LE FOUET

(*Dédié aux amateurs de la flagellation*)

A l'âge de douze ans, pour un certain grave cas,
Que je sais et ne dirais pas,
Lise du fouet fut menacée.
A sa maman, justement courroucée,
Lise répondit fièrement :
Vous avez tout lieu de vous plaindre,
Mais pour le fouet, tout doucement,
Je suis d'âge à l'aimer et non pas à le craindre.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

# LA CHEMISE COUSUE

Un jeune artiste, heureux en tout,
Avait trouvé dans la belle Sophie
Un vrai trésor, femme accomplie,
Femme en tout point selon son goût.
Aussi les premières nuitées
Par les plaisirs furent comptées ;
Mais plaisirs tels qu'on a su de l'amour
Que des beautés qui composent sa cour
Nulles jamais ne seront mieux fêtées.
Cela dura ne sais combien ;
Mais chose dont ne ferez aucun doute,
C'est qu'aisément on s'accoutume au bien ;
Plus il est doux, plus il en coûte
De s'en priver. Le cas advint pourtant.
Tant de bonheur ne fut pas sans lacune :
Martin, pour ouvrage important,
Duquel dépendait sa fortune,
Avant le lever du soleil
Quittait la couche nuptiale,
Laissait dans les bras du sommeil
Beauté si fraîche au teint vermeil,
Que Psyché même aurait craint pour rivale.
Loin de jouer le rôle de l'amour,
Martin s'envole où l'intérêt l'appelle.
Le soir, les fatigues du jour
Venaient lui clore la prunelle ;
Bien est vrai qu'avant tout, à sa chère moitié
Martin donnait le baiser d'amitié,
Et rien de plus : c'était trop peu pour elle ;
La pauvre enfant redevenait pucelle.
Hélas ! ce n'est pas sans douleur.
Du sentiment trop légitime,
Qu'elle renferme dans son cœur,
Elle aurait pu faire l'aveu sans crime.
Mais, à la source du bonheur,
Cette beauté pusillanime
Du silence était la victime.

A quel saint donc avoir recours ?
Et, sans parler, comment se faire entendre ?
Toujours timide et, chaque jour, plus tendre,
La ruse vint à son secours.
Ruse innocente et bien permise ;
Ce fut de coudre sa chemise
Avec celle de son époux.
A son réveil, quelle fut sa surprise !
Et pour tous deux que ce réveil fut doux !
Heureux, content, et prompt à s'y résoudre,
Martin vit bien qu'il en fallait découdre.

Abbé Bretin. (*Le fond du sac*, 1780.)



LE BAISER

(D'après une gouache de Baudouin.)

# Comment un clerc transporta une fille, la nuit

Le clerc d'une paroisse de la ville de Rouen, qui aimait une jeune fille de ses voisins, étant la nuit avec elle, fut surpris par la mère qui appela les voisins, sachant qu'il y avait un homme



LA CURIEUSE

(D'après une gravure à la manière noire de Le Roy.)

avec sa fille. Lui, qui, à cause de sa profession, ne voulait point être trouvé avec elle, se veut sauver ; la fille lui dit que pour rien, après cela, elle ne demeurerait seule avec sa mère, et elle le pria de souffrir qu'elle l'accompagnât, ce qu'elle fit, se résolvant de le mener dans la maison où il était seul. La menant donc à minuit,

de par les rues, ils rencontrent la patrouille : lui, bien empêché, ne sait ce qu'il doit faire. De fuir... il était si près d'eux qu'il se douta bien qu'on les poursuivrait ; de demeurer, on voudrait savoir



L'HONN TE FRIPON

(D'après une gravure à la manière noire de Le Roy.)

Ces deux petites estampes polissonnes, ainsi que *le baiser* de Baudouin et les femmes nues de Bonnet, servaient, alors, de dessus de boite.

ce qu'il voulait faire de cette fille, et cela amènerait un grand scandale, à l'heure qu'il était, de le voir seul avec une femme par les rues.

Aussi s'avisa-t-il de cette subtilité. Il prend cette fille, la charge sur son col et, la tenant par les bras, passe auprès d'eux sans

s'émouvoir. Ces soldats, le voyant, crièrent tout haut : *Qui va là ?* Lui, hardiment, leur répond : Passez, messieurs, passez, c'est un corps pestiféré que je porte à l'Hôtel-Dieu. S'écartant de lui et se bouchant le nez, les soldats lui dirent : Passe coquin ; morbleu, passe promptement ; et, comme lui avait encore plus hâte qu'eux, il ne se le fit pas répéter deux fois.

## LA FILLE DE PRECAUTION

N'dérangez pas mon bavolet,
C'est aujourd'hui dimanche ;
Ma main, je vous le dis tout net,
Pèse autant qu'elle est blanche ;
Laissez tout ça là, Colinet,
C'est aujourd'hui dimanche.

Vous chiffonnez tout mon bouquet
Et ma colerette blanche ;
Vous allez friper mon corset,
Ma cotte et mes bouts d'manches ;
Laissez tout ça là, Colinet,
C'est aujourd'hui dimanche.

Quand c'n'est pas mon jour d'affiquet,
J'vous l'dis, car je suis franche,
Je crains moins pour mon bavolet,
Ma cotte et mes bouts d'manches ;
Attendez à d'main, Colinet,
C'est aujourd'hui dimanche.

(*Etrennes Lyriques* pour 1789.)
DE CHATEAU-GIRON.

## EPIGRAMME

Iris, que rien ne touche ni n'échauffe,
Sans les goûter, cherche tous les plaisirs,
Bois sans soif, aime sans désirs :
C'est une femme philosophe,
Qui prend le matin, froidement,
Son chocolat et son amant.

(*Parapilla*, de BORDES, 1784.)



L'IMAGE DES AMANTS HEUREUX EST L'ÉCUEIL DE LA JEUNESSE

(Composition de Borel pour les œuvres de Lucrèce : *De la Nature des choses*, 1777.)

## LE CHER VOLEUR

Par une troupe de brigands,
Alix, dans un bois, fut volée ;
Et par un de ces garnements
Elle fut de plus violée.
D'abord, son farouche vainqueur
L'épouvante par son audace ;
Mais bientôt, goûtant son bonheur,
Le fripon y met tant de grâce,
Qu'Alix s'écria : Ah ! cher voleur !

(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

## LA DAME MODESTE

Un cocher ivre ayant versé
Quatre bourgeoises en voiture,
Pêle mêle dans un fossé,
Chaque jupon vers la ceinture
Était proprement retroussé.
Un manant passait : il s'approche,
Et, tirant ses mains de sa poche,
Il détache de çà, de là,
Mainte cuisse bien rebondie.
Une des dames s'écria :
« Cachez mon cul, je vous supplie.
— J'en vois quatre bien découverts ;
Lequel est-ce — Il a des bas verts.
— Oh ! biau ! biau, qu'à cela ne tienne. »
D'obéir il fait son devoir,
Et le couvre en disant : Morguienne,
Je m'en doutais, il est bien noir.

(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)




Composition de Binet, gravée par L.-S. Berthet, pour *la Paysanne pervertie*, de Rétif de la Bretonne, 1784.)

# UN ROMAN A TENDANCES NATURALISTES AU XVIII^e SIECLE

## « LE COMTE DE SAINT-MÉRAN OU LES NOUVEAUX ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT. »

Fragment.

Il était près de sept heures lorsque Germeuil arriva chez M^me de Monpal.

On l'annonce, il est introduit dans le cabinet d'histoire naturelle, où sont les instruments de physique et la bibliothèque de bois de rose. Livres dorés, brochures satinées, rouleaux de cartes et de planches noués de rubans, machines électrique, pneumatique... tout l'appareil nécessaire pour la décomposition de l'air; des plantes, des fleurs, des oiseaux, des papillons en enluminure, tout est disposé, groupé avec une intelligence, un goût qui font disparaître l'art de cet étalage ; et des meubles de couleur sombre et des habits de deuil relèvent l'éclatante blancheur d'un teint, d'une main, d'un bras vraiment incomparables.

Dans son voluptueux boudoir, M^me de Monpal aurait paru trop leste, trop vite consolée, trop peu sentimentale ; ce contraste seul pouvait prévenir Saint-Méran de se tenir en garde contre un projet de séduction. Dans l'appartement, il aurait fallu se montrer sur un ton trop grave, dont il était difficile de descendre sans se trahir. Dans ce cabinet on avait l'air très naturel de recourir aux arts et aux sciences qu'on aime toujours passionnément, pour adoucir ses douleurs. D'ailleurs ce qui parle aux sens et les émeut n'est jamais si favorablement placé qu'au milieu d'objets froids qui ne s'adressent qu'à l'esprit.

La modeste et langoureuse veuve a recouvert ses appas du voile épais du crêpe et de la batiste, mais la physique expérimentale dispense d'avoir toujours des gants, et la savante, la femme qui pense ont de ces inspirations subites, de ces mouvements indélibérés, de ces attitudes prolongées sans qu'on y songe, qui tendent plus ou moins un vêtement flexible sur des formes arrondies et

sveltes, entr'ouvrent un fichu négligemment ajusté, dérangent ou froncent des jupons que leurs plis, retenus et pressés d'un côté, rendent plus courts de l'autre.

Germeuil, en entrant, fut saisi d'un trouble qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Madame, ne m'aviez-vous pas permis de venir vous offrir mes respects ? — Des respects ?... Asseyez-vous, Monsieur le comte... Je ne croyais plus que vous viendriez, aujourd'hui, je ne vous aurais pas reçu ici... Mais tous les endroits sont égaux pour des affaires pressantes... (Il embellit encore.) Je vous écoute, parlez .. S'agit-il de vous ? — Et de vous, Madame... vous allez me détester. — Oh ! je le voudrais bien. — J'y vais faire tout mon possible. — Que ne pouvez-vous y réussir... pour mon repos ! A quelle sorte de confidence ce début doit-il me préparer ? — Madame... — Vous hésitez ? — Je suis injuste, ingrat, calomniateur... un monstre. — Vous, Germeuil ! Eh ! comment !...

*Suit entre les deux amants une longue tirade sur le ton du jour ; après quoi nous assistons au raccommodement.*

— Vos sentiments seront ma loi, mon bien suprême, ma gloire... et votre bonheur est mon premier devoir...

« Du bonheur, reprit la comtesse en fixant des yeux languissants sur ceux de Germeuil, en est-il pour moi ? — Revenez d'une erreur désespérante. C'est à l'auteur de vos peines à vous faire changer de langage. — Vous triomphez de mes ressentiments ; oui, j'oublie tout ; réconcilions-nous ; que la paix, l'innocente amitié... » Le plus tendre raccommodement porta l'incendie dans tous leurs sens et suspendit en eux toutes les fonctions morales. Dans le désordre d'une défaillance supérieurement bien amenée et de transports excités par l'avidité de payer tant de dettes et d'initier une belle ignorante, Saint-Méran, tout hors de lui-même, renverse et fait rouler sur le parquet un vase chimique placé trop près de l'ottomane où se préparait une singulière effusion de la plus cordiale amitié. Le bruit réveille la pudeur, la science, toutes les vertus, et ranime les esprits de la veuve.

« Qu'est-ce ? Germeuil ! Où suis-je ? Qu'osiez-vous ?... laissez-moi... Pouvez-vous abuser ainsi de l'état d'anéantissement où me jette une révolution !.. J'entends quelqu'un... fuyez, sortez..

C'est Verdun... c'est lui... restez, il vous a vu arriver... Dans quel trouble ! Est-il possible ?... Jamais, non, jamais je n'aurais imaginé que cela pût finir ainsi... Saint-Méran ! est-ce bien vous ?... N'êtes-vous pas honteux ?... Des sentiments comme les miens être payés de la sorte ! »

En proférant ces phrases morcelées, la comtesse rajustait très scrupuleusement tout ce que cette amicale distraction (*sic*) avait dérangé, et elle feignit de s'occuper avec Germeuil de sa nouvelle machine électrique.

« Vous saurez du moins parler d'expériences, lui dit-elle avec beaucoup de volubilité. Voyons... Je ne me trompais pas, il vient ; tournez, tenez... ceci est déjà plein de fluide igné... Voyez les aigrettes... touchez... Allez donc... »

Verdun entre et annonce M^me de Vanne, qui doit partir demain matin.

« Qu'elle entre... dans un moment... Nous pourrions achever cet essai... Mais non, ce serait toujours de même, des étincelles... Qu'elle vienne. »

Verdun sort.

« Mon cher comte, les femmes de province, même les meilleures, sont minutieuses, jaseuses, s'offusquent aisément, exagèrent tout, la moindre apparence les choque... Vous seriez peut être embarrassé de votre contenance devant une personne étrangère ; je le serais plus que vous... Passez dans la chambre voisine... Vous m'obligerez... Fermez les deux portes sur vous, pour qu'on ne vous entende pas remuer... Je ne vous suppose aucune curiosité d'écouter ce que peuvent avoir à se dire deux femmes qui se quittent pour toujours. J'abrégerai la séance.

*Naturellement Germeuil ne ferme qu'une porte, ne perd pas une syllabe de la conversation entre les deux femmes et apprend qu'il est aimé. Et alors, nouvelle scène pathétique ; il se précipite aux genoux de la comtesse de Monpal qui, d'un ton fâché, lui réplique :* « Quoi ! vous avez écouté, vous avez tout entendu ? » *Et, dans la bouche de Germeuil, ce ne sont que des âme de feu, âme céleste, et autres paroles enivrantes. Il s'est mis à genoux, on le fait se relever, on proteste contre ses discours qui outragent.*

« Levez-vous ; sortez, je vous prie... Non, calmez-vous, reprenez



MONSIEUR LE COMTE, DES RESPECTS, ASSEYEZ-VOUS

(Frontispice pour *La suite du comte de Saint-Méran ou les Nouveaux égarements du cœur et de l'esprit*, Bruxelles et Paris, 1789.)

un air plus posé avant de vous montrer à mes gens... Venez, que je mette une épingle dans une de vos boucles qui tombe... Vous êtes tout dépoudré, tout défrisé... Approchez-vous donc, un peu plus... Les beaux cheveux ! et quels yeux !... Ne nous haïssons pas ! — Moi ! vous haïr ! — Soyons sages... une plus longue visite nous exposerait aux commentaires des valets... »

Germeuil, toujours plus enivré, fit de véritables extravagances, pleura, supplia, se prosterna, eut des accès de désespoir. Il faut avoir été à la place de Saint-Méran, pour imaginer ce qu'éprouvait ce jeune homme dans cet orage des sens déchaînés, embrasés de désirs tour à tour excités et contrariés par les appas et par le manège d'une femme aussi artificieusement belle.



Ote toi donc, petit fripon, tu m'empêches de reposer.
Cela est bon quelquefois, mais trop est trop.

(Vignette de Queverdo gravée par Blanchard, pour *les Bijoux indiscrets* de Diderot, édition de 1797.)

M^me de Monpal tint ferme, avec une douleur prudemment ménagée, bien sûre qu'en se refusant, elle avancerait plus le grand ouvrage de la séduction complète qu'elle préparait. Reproches entremêlés de soupirs, brusqueries pleines de grâce, invectives nuancées d'éloges, regards courroucés et toujours caressants, ordres et mouvements de bras et de mains qui s'accordent pour repousser et qu'accompagne imperceptiblement un serrement déli-

cieux ; indignation, courroux, désespoir, derniers adieux... tout fut employé à propos, et tout porta coup. — « Ne vous verrai-je donc plus ? — Non,non, jamais... jamais... J'y cours trop de risque... Et... méritez-vous mon estime ? »

En sortant de ce cabinet, Saint-Méran, éconduit, crut cesser de vivre. Il resta comme un corps sans âme, ne sachant plus ni où il va, ni ce qu'il veut, pas même s'il existe.



*Le Baron surprend Candide donnant une leçon de Physique expérimentale à sa Fille.*

(Frontispice pour *Candide*, de Voltaire.

## SIMPLE COUPLET

Après avoir fourni trois
[fois
L'amoureuse carrière,
Le pauvre Colin aux
[abois
Ne pouvait plus rien
[faire.
Sa maîtresse, ainsi le
[voyant,
S'écrie tout en pleu-
[rant:
Ah ! quel tourment
Quand l'instrument
Duquel le plaisir dé-
[pend
Pend !

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## L'ATTRAIT SÉDUCTEUR

D'une beauté admirant la blancheur,
Jeune puceau se sentit en châleur.
Quel feu, dit-il, s'empare de mon âme
Au seul aspect de ce que porte femme ?
Coucher avec, c'est bien autre douceur
Lui répondit la voluptueuse dame.

(*Le Joujou des Messieurs*, 1760.)

# ZÉPHIRE

Un dimanche que j'étais allé avec mes trois amis prendre l'air au Bois de Boulogne, l'absence du sexe adoré me fit éprouver l'affaiblissement de *Cacus*, lorsqu'il ne touchait pas la terre. Je n'y pus tenir ! Je les quittais furtivement, au moment où l'on entrait pour se rafraichir, et je regagnai Paris, dans le dessein d'aller à l'Opéra. Je pris par le premier guichet du Louvre, celui qui aboutit à la rue *Fromanteau*. J'avais vu, au coin de cette rue et de celle de *Beauvais* à celle *Jean-Saint-Denis*, des *Filles* que j'avais trouvées jolies (1). Elles n'y étaient pas. J'avançais par la dernière rue, pour aller gagner l'Opéra, lorsque, levant les yeux, j'aperçus devant moi, de l'autre côté de la rue Saint-Honoré, au troisième, une petite figure, qui me paraissait charmante. J'allais, j'allais, les yeux fixés sur elle, sans écouter, sans voir les agaceries des *Quouines* qui bordaient chaque côté de la rue infâme... Parvenu dans celle *Saint-Honoré*, la jeune personne, qui pinçait une harpe, me remarqua. Mes regards lui parlaient. C'était une enfant. Elle me fit signe de monter, par un geste et un sourire charmants !... Je m'élançai dans son allée, curieux de voir une fille publique qui cultivait un talent agréable. Elle vint m'ouvrir elle-même ; et je fus surpris de trouver une nymphe, qui me parut environ treize à quatorze ans, de la plus séduisante figure !... C'était une des Grâces, ayant un sourire délicieux, l'air vif et doux, le son de voix mélodieux, enchanteur ; la taille fusée, mais animée par une gorge déjà refluante sous la gaze... Enfin on voyait tout en elle, propreté, goût, et jusqu'à la pudeur, à jamais bannie de ces abominables lieux... Je tire un écu (taux des *femmes* que j'estimais le plus). Elle me dit : « *Maman* n'y est pas ; garde ton argent, pour me voir un autre jour... » Elle m'embrassa, s'assit sur mes genoux et me dit des douceurs. Elle avait refusé mon présent ; ainsi je ne

(1) Tout ce quartier était un des repaires de la prostitution parisienne.

pouvais la soupçonner d'adresse avide. J'étais surpris, enchanté, ravi !... Je ne sentais pas de désirs, je n'avais que de la tendresse... J'éprouvais pour cette jeune infortunée, qui me livrait tous ses charmes à peine formés, le même respect que j'aurais eu pour Fanchette Collet en présence de sa sœur... Ma guérison était achevée ; mais je n'en étais pas encore assez assuré ; je m'en tins aux plus vives caresses. L'aimable fille me les rendait de la manière la plus douce et la plus voluptueuse.

Elle ne m'avait rien chanté, quoique je le désirasse ; c'eût été une distraction. Je lui demandai son âge. Elle sourit : « Devine ? — Mais quinze à seize ans ? — Dix-sept, répondit-elle. — Je ne l'aurais pas cru ? (repris-je) ; mais vous êtes sitôt usées dans votre état, qu'à quinze ans vous en paraissez vingt. »

Une *Marcheuse,* qui rentrait, nous entendit : « Vous êtes connaisseur ! me dit-elle aigrement, croyant que j'avais dit que la jeune personne paraissait vingt ans, la petite en a onze, et va sur sa douzième. »

Je badinais (reprit l'enfant), je ne veux pas vous mentir : « C'est elle qui a raison, à peu près. » La Marcheuse regardait par notre fenêtre. « Voici *Madame!* » nous dit-elle. A ce mot, voyant l'enfant embarrassée, je sortis... Je m'en retournai sans remords, ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis que je voyais des prostituées. Je fus tranquille, content de moi, après une séance *pure*, de près de trois heures, dans un mauvais lieu ! Un rayon de mon ancienne vertu se fit jour dans l'abîme fangeux de mon cœur.

C'était Zéphire !... Le lendemain, j'allai travailler avec ardeur, comme si j'avais senti ce que m'était Zéphire ; je disais à tout moment à moi-même : « Quel dommage !... si jeune !... je l'adore rais !... » La semaine s'écoula dans ces idées.

Le dimanche matin, je palpitais de joie, en songeant que je verrais Zéphire... Loiseau vint me proposer une partie ! « Non, répondis-je nettement, j'en ai une meilleure. » Et, à cette occasion, je lui dis un mot de Zéphire. Il sourit de pitié !... Puis il me fit des remontrances amicales.

Mon aveu fit que Loiseau m'épia, et qu'il entrevit le nouvel objet que je préférais à mes amis. A trois heures, je retournai voir Zéphire. Elle me reçut avec transport ; la sympathie avait été ré-

ciproque, mais, cependant, plus forte en elle. « Ha ! me dit-elle, j'ai parlé à maman comme il faut ! Ma sœur *Manon* et toutes nos *demoiselles* ont un *ami ;* moi, seule, je n'avais personne, et c'est moi, quoique vierge encore, qui rapporte le plus... j'ai bien dit à maman que je voulais avoir un *ami* qui fut honnête garçon et non pas un escroc, ni un espion, comme les autres ; que c'était bien assez que j'eusse le plus de peine et que je reçusse tous les plus vieux ; qu'il fallait m'en dédommager par quelqu'un de jeune et d'honnête ; que je venais de faire la connaissance d'un garçon bien doux, pas ivrogne, pas joueur, pas libertin, pas méchant, pas escroc, pas espion, bien aimant, et que je le voulais, pour l'aimer de tout mon cœur ?... Maman m'a répondu qu'il valait mieux un espion, afin d'être plus sûrement averties en cas d'enlèvement, que c'était un moyen de se faire bien voir de la police, qui nous donne à certains espions, comme on donne à d'autres *l'escroquage* de certains billards. Au lieu qu'en ayant un honnête homme, il ne pourrait jamais nous prévenir des *polices*, ni même se trouver à nos parties, et qu'ainsi j'en serais alors privée. Elle a répété que la police *aimait* que nous eussions les *espions*, parce que c'était un salaire à sa décharge, que ce qu'ils tiraient de nous, et que nous étions *soutenus* par cette raison... Mais j'ai si fort insisté qu'enfin elle a consenti. Elle va venir. » Zéphire sonna. Je ne savais que répondre à ce discours inattendu !... La maman arriva, car c'était véritablement la mère de Zéphire. J'étais couvert d'un grand chapeau que je n'ôtais pas. « Voilà mon *ami* (dit l'enfant) ; *Dulis* (j'avais déjà pris ce nom avec les actrices et Monet), *Dulis*, voilà ma mère... salue-la ? » Je me levai et m'inclinai si profondément sans parler, qu'elle ne vit pas mon visage... Mon air honnête, mon costume, mon silence même, confirmèrent ce que Zéphire avait dit de moi... Mais j'étais honteux, je n'osais envisager la monstrueuse *Maquasse* qui prostituait l'enfance de sa fille et je puis dire que je ne la vis pas. (He ! quand je l'aurais regardée, était il possible que je la reconnusse, changée comme elle devait l'être ?) « Allons ! me dit la marâtre, *puisqu'elle vous veut, qu'elle vous ait donc. Tout ce que je vous recommande, c'est de ne pas lui faire perdre son temps ; de ne pas la mener ni aux cabarets, ni aux guinguettes ; du reste, vous ferez tout ce que vous voudrez, et je la laisse maîtresse d'en agir avec vous à sa fantais*

*Mais songez bien que n'étant pas un de ces messieurs* (les espions, les escrocs, souteneurs ordinaires des *filles* un peu au-dessus de celles abandonnées aux gardes françaises), *vous n'avez pas le droit de la faire chanter malgré elle* (terme technique, pour signifier faire con-



LA THÉIÈRE DE LADY CRAVENING

Caricature anglaise dans la note à la fois correcte et grivoise. — Londres, 1778.

tribuer une fille) : *car j'y mettrais ordre... Je vous laisse ensemble... Elle est pucelle au moins ! et puisque c'est une satisfaction pour elle que vous ayez sa fleur, vous l'aurez... Comment vous appelez-vous ? Elle a dit Dulis, je crois ?... Car il faut que je donne votre nom à M. Maret, notre inspecteur, afin qu'il ne mette pas Zéphire en acompte pour un de*

*ses gens* » Après l'assurance que je lui donnai, par signes, d'en bien agir avec sa fille, elle sortit. *La matrulle* crut m'entendre, mais je me promettais cent fois plus qu'elle n'espérait. Mon air lui avait plu : elle fut charmée que sa fille, encore si jeune, eût un jeune homme honnête, sans usage, timide, qui ne lui ferait pas venir le goût des liqueurs fortes et ne la forcerait jamais à passer des nuits dans de crapuleuses orgies.

Elle se flatta que je ne donnerais à Zéphire que de bons conseils, propres à la rendre et tranquille et rangée...

Resté seul auprès de Zéphire, je sentis croître mon goût pour elle, je lui demandai ses faveurs avec les expressions les plus tendres ?... Elle me pressa contre son cœur ; elle me conta tous les dégoûts qu'elle éprouvait journellement, et combien elle était ravie de s'en dédommager avec moi ! Elle se livra tout entière ; et cette jouissance, cent fois plus donnée qu'arrachée à la jeune vierge, fut délicieuse !... je retrouvais le bonheur enfin ! mais j'étais étonné de l'asile qu'il avait choisi pour m'attendre !... j'oubliais son état à elle-même : mais on me le rappela cruellement le soir !

A la chute du jour, on la sonna. C'était l'heure à laquelle tous les *amis*, quels qu'ils fussent, devaient quitter les *Filles*... Zéphire me le dit, et ce fut un coup de poignard dans mon cœur... En sortant avec quelque précipitation, j'aperçus un vieillard, ou plutôt un squelette, qui allait me succéder ; je fus si désagréablement affecté, que je résolus de ne plus revoir l'aimable enfant, qui venait de me procurer des moments si doux !... Je m'en allai pensif, rêveur... Je cherchai à m'avilir moi-même, pour me mettre au niveau de Zéphire prostituée, et je sentis que ce n'était pas la conscience de ma dignité qui me retenait, mais une jalousie machinale, qui me faisait obscurément désirer que ma maîtresse, quoique *fille publique*, fût à moi seul, bien que je ne pûsse la tirer de son état malheureux, c'est-à-dire que je voulais l'impossible.

Le dimanche suivant, je sortis, avec la résignation de ne pas aller chez Zéphire. Je marchais dans cette volonté ferme ; et cependant mes pieds me conduisirent au bas de son escalier ; ils me montèrent, contre ma détermination raisonnée. Je me trouvai donc à la porte malgré moi, mes mains me trahirent comme mes pieds ; je frappai, en me dépitant... Et cependant, j'entrai... Notre entre-

tien aurait encore été délicieux, si je l'avais cru imperturbable. Mais à tout moment, j'imaginais entendre l'infâme sonnette... A la fin, néanmoins, enchanté par ses caresses, l'illusion commençait à naître, lorsque la détestable sonnette vint rappeler mon amante à l'infamie de sa profession. Je revis le même vieillard... et je sortis l'âme navrée : un objet nouveau m'eût peut-être moins affligé.

La semaine s'écoula ainsi, dans de continuelles incertitudes.

Le dimanche suivant, Loiseau me proposa de sortir avec moi. J'y consentis et je le menai chez Zéphire. Il entra ; il la vit. Sa présence contraignit à peine les tendres reproches qu'elle me fit ; mais il me prit en particulier, pour me faire des observations amicales sur l'inconvenance de l'amour dans un lieu pareil. Cependant, il resta durant toute la séance entre Zéphire et moi. Le soir, à l'heure du maudit vieillard, on sonna Zéphire; je le vis encore, cet homme abhorré ! Et nous sortîmes.

Nous marchions en silence : j'étais concentré !... Enfin, près de notre demeure, j'éclatai par ces mots : « Non, je ne la reverrai plus ! — O ! mon ami ! me dit Loiseau, j'attendais cette réflexion ! Quel rôle nous venons de faire ! comme nous venons de sortir de cette maison ! »... Je l'écoutais dans une sorte d'anéantissement.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Loiseau devint mon ange tutélaire, il épura mes mœurs (mais Zéphire m'avait rendu le sentiment de la vertu !)... Je cessai de voir Gaudet, ou, du moins, de partager ses plaisirs crapuleux ; car j'aurais mieux aimé mourir que de le mener chez Zéphire. Je ne vis plus cette jeune fille elle-même : je m'en crus oublié, au bout de quelque temps ; ou, plutôt, je ne pensais pas que je l'eusse intéressée... Dans ma nouvelle situation, je devins triste, mélancolique. mes anciens chagrins concentrés dans mon cœur me travaillèrent intérieurement, et détruisirent ma santé... Je tombai dangereusement malade... Loiseau ne m'abandonna pas ; il me soigna ; sa fidèle amante, M$^{lle}$ Zoé, me veilla, tandis que mon unique ami prodiguait sa peine et ses sueurs, en travaillant pour nous deux. Il vendit la moitié de ses habits ; il emprunta de M$^{lle}$ Zoé, qui alla pour nous jusqu'à l'épuisement.

Il me survint un étouffement périodique qui durait vingt-quatre heures...

Loiseau était désolé de cette attaque singulière, qui les obligeait, lui ou M^lle Zoé, de me garder, tant qu'elle durait. Nous n'avions plus de fonds ni presque d'habits; il allait être forcé de m'abandonner, pour aller travailler et gagner ; je l'en pressais moi-même, quand il lui vint dans l'idée d'emprunter un louis ou deux à quelques compatriotes, ses anciens familiers, nouvellement arrivés à Paris et logés rue Sainte-Anne, butte Saint-Roch. Il y courut.

Au coin de la rue des Bons-Enfants, il fut aperçu par Zéphire, qui le reconnut. Elle descendit précipitamment, malgré le désordre de sa parure du matin, et le joignit vis-à-vis le Palais-Royal. « Monsieur ? lui dit-elle timidement, savez-vous si M. Dulis est à Paris ? — Oui, oui, mademoiselle, il y est. — Ah ! peut-il rester si longtemps sans me voir ? — Et que voulez vous qu'il vienne chercher auprès de vous, dans son état ? — Serait-il malade ? — Il y a longtemps... Mais je suis pressé; il est seul. Adieu, mademoiselle. — Oh ! sa



SOUVENT L'OCCASION FAIT LE LARRON

(Gravure d'après une composition de Boucher.)



LES AMANTS HEUREUX
(Gravure à l'aquatinte d'après Fragonard.)

demeure? — Il n'est pas en une situation... où vous... puissiez le voir. — Je vous en prie! sa demeure? — Rue Sainte-Anne. — Ah! ce n'est pas loin? c'est vers la rue de Richelieu? — Ce n'est pas celle-là! Adieu! mam'selle... » Et il s'enfuit avec précipitation, rougissant d'être vu en conversation avec une jeune fille à peine sortie de l'enfance, dont l'arrangement indiquait l'état.

Zéphire ne connaissait pas ma rue Sainte-Anne; mais elle avait entendu dire qu'il y avait quelquefois, à Paris, deux et trois rues du même nom. Elle remonta chez elle, s'habilla décemment, quoique en parure, demanda à sa sœur Manon le chemin des deux rues Sainte-Anne, et ayant deviné la mienne, elle prit tout ce qu'elle pouvait avoir d'argent et de bijoux, profita de l'absence de sa mère et s'échappa seule. Elle arriva par la cour de Lamoignon, traversa les salles du Palais de Justice, en demandant à chaque pas, et par venue dans ma petite rue, elle me nomma. Personne ne me connais-

sait. Voyez les hôtels garnis ! (lui dit quelqu'un). Zéphire me demanda en trois endroits et parvint, enfin, au taudis mal garni de mon hôte, le fruitier-afficheur-crocheteur (car il cumulait ces trois offices). Elle demanda M. Dulis. « Je n'ai pas M. Dulis. Qu'est-il ? — Il est mon cousin... malade. — Ah ! j'ai un malade là-haut. — C'est lui ! — Eh bien ! montez au cinquième. — Est-il bien soigné ? — Non. — Que lui manque-t-il ? — Du bouillon. — Voilà six francs : ayez-lui un chapon, quatre livres de bœuf et le reste, faites lui un bon pot-au-feu ; et en attendant, si vous en aviez... — Oui, oui. » Elle monta vivement. Arrivée à ma porte, elle y trouva la clef : elle entr'ouvre, elle reconnait sur une chaise boiteuse le seul habit qui me reste... Sûre, alors, elle entre, sans que je tourne la tête, car les moindres mouvements me causaient de la douleur.

Zéphire s'approche sur la pointe du pied... elle me voit sale, en sueur, mal arrangé : « Ah Dieu ! dit-elle, à demi-bas, comme le voilà ! » Je la regardai, et ne reconnaissant pas l'étoffe de Zoé, qu'une migraine avait retenue chez elle pendant deux jours, je dis faiblement : « Qui est-ce ? » sans me remuer. Une voix douce comme l'harmonie : « C'est ta Zéphire... Quoi, tu es malade, et ta *femme* l'ignore ! Ah ! tu ne sais donc pas qu'elle est toute à toi !... Non ! tu ne sais pas comme elle t'aime !... Évite tout le monde... si tu veux !... mais pas Zéphire ! elle est si bonne fille ! elle t'aimera jusqu'au tombeau !... »

Je baisai ses belles mains, qui me mettaient dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre, qui changeaient ma coiffe de nuit, qui m'appropriaient...

Que les soins d'une femme sont doux !... Zéphire ne fut tranquille que lorsque tout fut propre autour de moi : elle alla, vêtue en taffetas rose garni de gaze comme elle était, jusqu'à balayer mon galetas... « Tu ne sais pas ? me dit-elle enfin. — Qu'est-ce, ma charmante amie ? car je venais de reprendre toute ma tendresse pour elle, et au double, peut-être. — Tu seras père. — Comment, père ? — Oui, je serai mère... je suis grosse... Juge comme je dois t'aimer ! toi le seul homme qui... (Elle se cacha dans mon sein) .. Et tu m'avais abandonnée !... » Je fus bien surpris ! mais je fus charmé...

L'hôte entra, m'apportant un bouillon. Je le pris des mains de Zéphire ; elle me rendit tous les autres services nécessaires à un

malade. Ensuite, elle me dit : « Mon bon ami ! il faut que je te laisse ; mais je reviendrai dans quelques heures... je reviendrai tous les jours. » Elle alla derrière une vieille tapisserie, qui me formait une sorte d'alcôve ; elle y resta quelques minutes comme si elle eût arrangé ma table, revint m'embrasser plusieurs fois, et sortit.

J'étais pénétré !... Je pensais en la regardant aller : « Cette enfant m'est attachée, malgré son état !... Son état ne lui a pas ôté l'âme aimante qu'elle a reçue de la nature ! O pauvre enfant ! à quel métier on t'a condamnée ! et que je suis malheureux de me trouver assez pauvre pour être forcé de t'y laisser ! »

Mon hôte vint m'interrompre, en m'apportant, suivant les ordres de Zéphire, un second bouillon et m'apprendre que Zéphire, *ma cousine*, lui avait donné six francs ; que j'aurais deux bons pot-au-feu ; qu'il en était payé ; qu'il ne prendrait rien pour la cuisson, à cause du bœuf que je laisserais pour lui et ses enfants, tandis que je mangerai le chapon... Je fus vivement touché de cette marque d'amitié de Zéphire, et de la décence qu'elle y avait mise en se donnant pour ma parente. « Mam'selle votre cousine est femme de chambre quelque part ? continua mon hôte ; on voit ça... A vous aime ben ! ho ! qu'a vous aime !... A s'en va tout en pleurant. » Le discours le plus fleuri ne m'aurait pas causé autant de plaisir que ce langage brut et grossier. Le fruitier-afficheur sortit dès que j'eus pris le bouillon. Loiseau arriva un instant après. « Cher ami, me dit-il, voici des gouttes d'Angleterre et du sucre que m'a donnés Bonnet. C'est un bon garçon ; il viendra te voir dès qu'il pourra sortir... J'ai été à l'hôtel garni de mes compatriotes pour ce que tu sais. Ils sont partis de ce matin. — Mon ami, lui répondis-je, je ne puis me passer de ta présence : je suis mieux, je viens de prendre deux bouillons ; cela me fortifie. » Tandis que je parlais, Loiseau était allé à ma petite table couper du pain pour son dîner. Il allait me demander si Zoé était donc venue, quand il aperçut un gros sac. Il le touche... Un son argentin se fait entendre !... Ému, il me dit : « Tu ne m'en parlais pas ? — De quoi, mon ami ? de quoi ? répétai-je. — De l'argent ! » Et il fit rouler sur la table mille deux cents livres en gros écus, contenus dans le sac. — « Ha ! tu en as donc eu, mon ami ? — Nous ne nous entendons pas. — Voilà tout plein un sac d'écus de six francs que

je trouve là, et je te demande d'où ils viennent ? — C'est toi qui l'apporte. » Je me mis sur mon séant. — « Hé ! je le trouve sur ta table, s'écria Loiseau. — Sur ma table ? » Je détournai la tapisserie pour regarder. Je vis un monceau. — « Ho ! quelle somme ! » Loiseau comptait à dix par pile. — « Quoi, tu l'ignorais ? — Oui, mon ami... O Dieu ! serait-ce ?... — Quelqu'un est donc venu ? — Oui, cette jeune fille chez qui nous avons été un jour ensemble. — Zéphire !... Il est vrai ! elle m'a vu... elle m'a parlé... O Dieu ! une fille... — N'ajoute rien, mon ami, crains de blasphémer ? Nous devons la respecter. — Si je la respecte !... Ha ! n'importe où soit la vertu, je me prosterne et je l'adore. » Il tombe à genoux, et levant au ciel ses mains pures et ses yeux voilés de larmes : « Grand Dieu ! s'écria-t-il, tu es le père de toutes tes créatures, et chacune d'elles a la bonté que tu as mise dans son cœur ! mais ici j'admire le chef-d'œuvre de tes mains, au sein du désordre et de la corruption ! » Et il versait des larmes, qui ruisselaient presque sur sa poitrine. Il recompta l'argent : – « Douze cents livres !... Voilà pour te guérir. » — Il serra le sac. — « Mais souviens-toi de ce que cet argent coûte à celle qui te l'a donné. — Oui, oui, je le sens et le prix que j'y dois mettre... » Loiseau, ivre de joie (car il m'aimait plus que lui-même depuis qu'il me rendait service ; il s'attachait à moi par les peines que je lui coûtais), Loiseau retourna au travail. Je le priai d'aller voir comment se trouvait Zoé et de l'amener dîner avec nous à l'heure où le pot serait fait.

Zéphire reparut avant le retour de mon ami. Elle n'était plus en robe, mais en petit déshabillé indienne. Sa sœur Manon l'accompagnait. J'étais assis sur mon lit. Zéphire vint dans mes bras : « Ha, me dit-elle, j'aime maman et ma sœur de toute mon âme ! elles m'approuvent ; elles disent que je te dois mes soins et ma mère me permet d'être ta garde. » Je baisai les mains de Zéphire et de Manon. — C'est ta *femme*, me dit cette dernière ; s'il lui arrivait malheur et qu'elle fût à *l'hôpital*, ne serais-tu pas obligé de la soulager ? Elle commence et puisses-tu ne jamais être dans le cas de le lui rendre !... Mais il y a tant de peines dans la vie, qu'il faut bien s'entr'aider les uns les autres... Zéphire est à toi ; elle te doit tout ; elle se sacrifiera pour toi, tu n'auras qu'à parler. Je juge d'elle par mon cœur. Si j'avais un *ami* bon enfant et qui m'attachât

à lui par de bons procédés, j'en ferais tout autant... Maman, qui a vu comme tu agissais avec ma sœur, en a été contente, et elle est charmée qu'elle t'ait de préférence à un autre qui lui donnerait de mauvais conseils, car Zéphire est bonne et s'attache aisément. Nous l'avons vu par la manière dont elle nous aime, qui est au-dessus de toutes les filles de son âge, dans notre état, où elles sont presque toutes dénaturées. »

« Mon bon ami, me dit Zéphire, puisque je puis rester avec toi pour te soigner, tu verras comme je le ferai avec plaisir!... »

Lorsque Loiseau parut, il fut surpris de me voir entouré par deux jolies filles !... Enfin, il reconnut Zéphire et se tut, parce qu'elle n'était pas seule... Zéphire lui fit un accueil digne de lui ; ses discours, ses actions marquaient l'âme la plus reconnaissante et la plus honnête. Elle répéta ce qu'elle venait de dire, qu'elle suffisait seule ; et Loiseau ayant assuré à Manon que la crise était passée, celle-ci consentit à s'en retourner dès qu'elle aurait soupé avec sa sœur et Loiseau. Mon hôte, auquel les deux sœurs avaient donné leurs ordres, parut avec un lit de sangle pour ma jeune cousine, et tout ce qu'il fallait pour la coucher. Il nous annonça, en même temps, que notre souper allait monter. Loiseau étaya et disposa la table. On apporta le vin. Le traiteur suivait. « Et Zoé ? m'écriai-je ! — Qu'est-ce que Zoé ? demanda Zéphire. — L'amie de mon ami, repondis-je. — Ha ! je l'aimerai ! reprit-elle. » Loiseau nous dit que M^{lle} Delaporte avait été fort incommodée, mais qu'elle allait mieux ce soir. « Elle est au désespoir de ce contre-temps pendant ta crise, ajouta-t-il, mais elle viendra demain... » Loiseau et Manon s'assirent sur le lit de sangle ; Zéphire et moi sur le mien. Je sentis, en voyant les mets, une pointe d'appétit. Je le dis à Zéphire qui en pleura de joie. Je mangeais peu néanmoins, mais je reçus chaque morceau de la main de Zéphire, qui n'avait qu'une assiette avec moi. Il est vrai que Manon avec Loiseau était dans le même cas. La joie rentra dans mon cœur ; elle étincelait dans les yeux de ma jeune amie, et Loiseau la partageait.

« Après tant de tristes jours, lui dis-je, voilà donc un jour heureux. — Oui ! et nous n'oublierons jamais celle qui nous le donne. — Ha ! s'écria Manon, les deux amis sont aussi bons l'un

que l'autre. — Il est le meilleur, dis-je en montrant Loiseau. Si vous saviez tout ce qu'il a fait pour moi ?... » Et je le racontai.



IL A PERDU SA MÉMOIRE... ELLE ACHÈVE SA GUÉRISON

(Dessin de Binet, gravé par L.-S. Berthet, pour *les Contemporaines* de Rétif de la Bretonne.)

Zéphire saisit la main de Loiseau et la baisa. Ce bon et honnête ami ne put résister à ce trait touchant. Nous le vîmes fondre en

larmes. « Mademoiselle, dit-il à ma jeune amie, songez que vous avez l'homme autrefois destiné à être le plus heureux des hommes ;



LE TÊTE A TÊTE INTERROMPU

Dessin de Binet, gravé par J. Le Roy, pour *les Contemporaines* de Réti de la Bretonne.)

un infortuné qui a perdu le bonheur par la mort d'une céleste créature ! Songez, belle Zéphire, à respecter à l'avenir par vos

mœurs, autant que vous le rendrez heureux par votre tendresse, l'ami de la vertueuse M^me Parangon ! » Je me récriai ! « Pardon, me dit Loiseau, mais son nom ne peut jamais être de trop... » Je me jetai dans ses bras... puis dans ceux de Zéphire, en disant : « Et voici ma seule consolation... O ma fille! comme tu me consoles... de tous mes malheurs !... » Ma jeune amie me pressait dans ses bras... Manon elle-même était enchantée. Loiseau ne pouvait revenir de son étonnement que deux *filles* partageassent nos plaisirs du cœur !

Le souper fini, Zéphire dit à Loiseau : « J'espère que vous voudrez bien reconduire ma sœur, car il est tard, et elle serait exposée : des libertins n'auraient qu'à l'attaquer par malice, *la garde la prendrait.* » Ce dernier mot parut mortifier Loiseau, à qui la conduite et les propos des deux sœurs avaient fait illusion. Cependant, il se remit, en disant : « Si un mot, que sa naïveté laisse échapper, ne le rappelait pas, on l'oublierait... » Loiseau et Manon sortirent et comme, en revenant, le premier passait devant ma porte, il promit, de nous dire bonsoir... En chemin, Manon proposa son cœur et toutes ses affections à son conducteur ? Cet honnête et sage garçon était si enchanté de ma jeune amie, que sa proposition ne lui fit pas l'horreur qu'elle lui aurait causée dans une autre circonstance. Être le... d'une fille perdue, lui ! l'honnête, le bon, le pieux, le vertueux Loiseau !... Mais je l'étais de Zéphire, moi, qui n'avais pas moins d'horreur pour ce vil emploi ?... Je ne l'exerçais pas vilement : ou plutôt, je n'étais réellement pas ce que sont les misérables qui portent ce nom ; j'étais un ami honnête sous un nom qui ne l'est pas. Loiseau fit ces réflexions, et, par amitié pour moi, par respect pour Zéphire, il eut peut-être accepté la proposition de Manon, sans l'attachement vif et vertueux qu'il avait pour M^lle Delaporte, depuis le mariage de Marie Lebègue. Loiseau, à son retour, me dit une partie de ces choses, sans se cacher de mon amie, excepté deux ou trois mots, où il employa le latin *machæroforus ego !...* L'hôte nous rendit une visite, pour nous avertir qu'il allait fermer. J'eus soin de paraître devant lui aussi malade que dans le jour, afin de ne pas exciter de scrupules dans l'âme du bonhomme. Loiseau partit : il devait être harassé, car il avait passé la nuit précédente.

Nous fûmes enfin seuls, mon amie et moi. Il me fut impossible

d'obliger Zéphire à se mettre dans son lit. Elle vint sur le mien, me prit dans ses bras, me dit mille tendresses et me fit dormir sur son sein. Un sommeil long et paisible, précédé par de bons aliments, provoqué par trois morceaux de sucre imbus par des gouttes d'Angleterre de Bonnet, répara mes forces ; je m'éveillai le lendemain dans les bras de ma généreuse amie, fort et guéri. Elle s'échappa aussitôt et se mit dans son lit. Nous causâmes.

Mon deuxième mot fut des remerciements vifs et pénétrés ! La réponse de Zéphire marque plus d'esprit qu'on n'en devait attendre d'une fille de son âge, et surtout de sa profession : « Mon ami, ta main droite remercie-t-elle ta main gauche des services que celle-ci lui rend ? Je suis grosse de toi, nous ne sommes plus qu'un seul être en deux corps, puisqu'à nous deux nous aurons fait un seul et même enfant ?..... » Elle me dit ensuite comment, malgré sa profession, non seulement j'avais eu sa fleur, mais comment j'étais le seul qui l'eût possédée. Ne connaissant pas l'horreur de sa situation, elle me fit les détails des moyens qu'elle employait pour échapper, et elle ajouta que ce qui rendait facile l'exécution de son plan de fidélité pour moi, c'était son extrême jeunesse ; elle m'avoua qu'elle n'avait que douze ans, quoiqu'elle fût absolument formée (sans doute, parce que les *fellations* et les *linctions* des *Obsoletti* lui avaient *précocé* le tempérament) ; que c'était ce qui lui faisait avoir tous les riches vieillards, pratiques de sa maman. Elle ajouta que celui que j'avais vu, qui l'entretenait presqu'à lui seul, était incapable de rien entreprendre et se contentait d'exprimer par des paroles dégoûtantes ses impuissants caprices. D'autres, effrayés des douleurs qu'elle affectait sur sa santé, s'abstenaient de certaines infamies dont la bouche est l'organe. Comme elle avait encore l'haleine pure, au moyen de précautions qu'elle prenait, elle leur en déguisait la pureté, en mordant toujours quelque fruit, orange, citron ou pomme, qu'elle suçait auparavant d'ouvrir ; elle dérobait sa fraîcheur aux regards des libertins par des moyens employés par d'autres pour cacher leur putréfaction...

Cette conversation fut interrompue par mon hôte. Zéphire était presque habillée. Il ouvrit, la clef étant restée sur la porte. Il m'apportait une soupe. Ma jeune amie me la présenta. Elle lui dit de lui faire du café à la crême. Nous causâmes encore et mon amie

me demanda si, puisque Loiseau était engagé, je n'aurais pas dans mes connaissances un bon garçon, comme moi, pour sa sœur Manon ? Une idée me vint et me rit : « Oui, j'ai un ami, qui aurait été mon frère par une de mes sœurs, s'il avait dépendu de lui et de moi ; il sera mon beau-frère par ta sœur Manon. » La jeune personne parut transportée de joie : « Tes amis, voilà ma famille : ho ! comme nous serons heureux, tous ensemble !... » Elle m'embrassa, me desservit et courut donner un coup d'œil à son café.

Seul, un instant, je fus agité d'une foule de pensées. Il me sembla que je venais de recouvrer cette ancienne noblesse de sentiments que m'avait donnée M^me Parangon, cette pureté d'âme que j'avais eue en aimant Jeannette Rousseau. Je sentis que je le devais à Zéphire, et que c'était un bienfait plus grand que la conservation de ma vie, qui l'avait précédé... Ma jeune amie rentra. Elle me trouva propre. Elle fut gaie, contente. Elle roula mes cheveux, que j'avais alors châtains, bouclés et très beaux, elle me frisa elle-même !..... Son déjeuner vint, nous le prîmes ensemble. Loiseau parut ; il y avait une tasse pour lui ; et, me voyant bien, il courut au travail.

Quoique nous fussions en décembre, il faisait doux et beau temps : nous descendîmes sur le quai des *Orfèvres*, où luisait un soleil pur et sans nuages, que la nature donnait au monde exprès pour nous. Zéphire, sans rouge, avait l'air d'une jeune vierge ; son regard doux et tendre n'exprimait que la bonté de son cœur. Une chose dont je m'étais déjà plus d'une fois aperçu, c'est qu'elle regardait son état comme légitime. Je lui disais : « Mon amie, je ne voudrais pas qu'on nous connût ici ; l'on ne serait pas obligé de savoir que je suis avec la vertu même ? — Qu'est-ce que cela ferait, mon ami ? Nous sommes nécessaires, tout comme les autres états, et c'est bien la raison que maman m'a donnée et qui m'a déterminée quand elle m'a mise dans le *monde* ; maman assure que nous préservons les autres femmes, et que, sans nous, il se commettrait bien des désordres ? Aussi maman se regarde-t-elle comme une femme à laquelle on doit des égards, et elle l'a bien dit, un jour, devant moi, à notre inspecteur, qui lui avait manqué : Nous sommes dévouées et martyres... Et j'en suis bien aise, car je n'aimerais pas être d'un état vil comme j'en vois... » Il suit de là que si une marchande orfèvre du quai lui avait demandé : « Qu'est

Mademoiselle? » Zéphire lui aurait tout bonnement répondu : « Madame, *je suis fille du monde...* » Je n'avais pas encore jugé qu'il fût à propos d'éclairer Zéphire, et parce que je la croyais trop jeune pour m'entendre, et de peur de la rendre plus malheureuse. Sa conduite, quand elle me quittait pour les vieillards, m'avait paru l'effet de l'habitude. Non; c'était dans Zéphire dévouement à son état et à ce qu'elle nommait son devoir. L'innocente pensait : « C'est ma profession, chacun a la sienne, il faut l'exercer... » Sous l'apparence du vice, ma Zéphire n'avait dans le cœur que de la résignation, l'obéissance à sa mère et l'amour de son devoir... « Juste ciel ! me disais-je à moi-même, en me faisant ces réflexions, est-il possible qu'il y ait de la vertu dans l'exercice volontaire de la prostitution ? » Oui, oui, Zéphire *prostituée* était vertueuse, et tant *d'honnêtes femmes* ne le sont pas !... Je calomnie Zéphire en disant qu'elle était volontairement prostituée ; elle l'avait été depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'instant où je la vis, sans être déflorée, jamais cueillie. Elle le fut par l'amour, non de ma part (j'avais un sentiment plus tendre), mais de la sienne ; elle se donna entièrement à moi parce qu'elle m'aimait; et ce fut peut-être ce qui me rendit amoureux à mon tour... Depuis notre connaissance, Zéphire n'avait plus laissé essayer une victoire devenue facile ; elle refusait également les caresses qui tiennent à l'âme : on s'en plaignit à sa mère; mais comme les pratiques ne diminuaient pas, celle-ci ne gronda que pour la forme. Quant à l'attachement de Zéphire pour moi, il fut vif, généreux, constant, absolu ; elle aurait donné... son repos, sa santé, tout ce qu'elle possédait, et sa vie même... Et elle me la donnera.

Notre promenade sur le quai *des Orfèvres* acheva de me faire connaître le fond de l'âme de Zéphire ; et ce fut depuis cet instant que je l'aimai de passion brûlante. Je sentis la force de mon attachement, en remontant chez moi avec Zéphire ; sa jolie taille, pas encore épaissie, et qui jamais ne perdit sa grâce, ses belles tresses blondes, le son de sa voix, son air vif et souple me ravissaient !... Mais l'idée : *Elle me quittera bientôt pour...* cette idée me fit pousser un douloureux soupir... Nous étions au second ; elle se retourna : « Tu as soupiré ? — Ah ! Zéphire ? je t'adore ! Tu ne te doutes pas de tout ce que tu vaux, à mes yeux, depuis une heure?... — Depuis

une heure ? Mais entrons ici, mon ami... » Elle poussa une porte : l'afficheur-fruitier achevait d'arranger : « C'est ma plus belle chambre », nous dit-il. Ainsi, au lieu de mon grenier, j'eus *la plus belle chambre de mon hôte.* Mais je regrettai mon galetas, tapissé d'affiches de comédie ; et si je ne l'avais pas tenue de ma Zéphire, cette nouvelle habitation, je l'aurais refusée...

« Pourquoi depuis une heure ? reprit-elle. — C'est que, depuis une heure, je te connais parfaitement et que je sais tout ce que tu vaux... — Mais tu m'aimes ? — Je t'adore. — Est-ce plus ? — Oui, l'adoration est la perfection de l'amour. — Ah ! que je me trouve heureuse d'être adorée de toi ! — Si tu veux que je sois heureux, aussi, ma Zéphire, il faut être inséparables. — C'est ce que je demande : je suis ta femme. — Il ne faut plus que tu fasses ton état ? — A la bonne heure, je ne l'aime guère... mais tu n'es pas riche ? — O ma tendre amie ! ce mot fatal : *je suis pauvre*, ne me déchire le cœur que depuis que je te connais !... Mais il faut quitter ton état ; il le faut, absolument. »

Il était midi. Zéphire entendit monter dans l'escalier, elle courut ouvrir notre porte. C'était Loiseau : « Ne montez pas là-haut, lui dit-elle ; il demeure ici, à présent. — Je viens dîner avec vous, mes amis. — Nous vous attendions, répondit Zéphire. »

Je pris alors la main de Loiseau, et je lui dis, en lui montrant Zéphire : « Vois-tu cette enfant ? Éléonore, Adélaïde et *Stanislette* (les trois filles du violon de l'Opéra, élèves de Mlle Zoé) ne sont pas plus innocentes, ne sont pas plus pures..... »

Nous instruisîmes ensuite Zéphire, comme à l'envi, Loiseau et moi, sur l'infamie de son état ; sur le vice inséparable d'une profession qu'elle regardait comme légitime... Elle en frémit et me demanda : « Que faut-il faire, mon ami ? — Entrer en apprentissage de quelque métier de femme, lui répondis-je : la nature et l'amour veulent que tu sois un jour la mienne... Mais, auparavant, il faut qu'une solitude de quelques années fasse oublier ta jolie figure, afin que ton mari ne soit pas humilié par le sourire insolent d'un autre homme.

Zéphire consentit à tout, avec une promptitude et une confiance qui marquaient combien elle m'était dévouée.

Loiseau courut chez Mlle Delaporte, pour la prévenir et l'em-

mener dîner avec nous. On dîna ; puis, suffisamment instruite, M[lle] Zoé, à laquelle Loiseau donna le bras, aller parler à une marchande de modes de ses amies, à l'angle des rues de Savoie et des Grands-Augustins ; elle lui proposa Zéphire, en faisant quelques explications dont la grossesse de la jeune personne était une. On refusait; mais, sur les instances de M[lle] Delaporte, on consentit à la voir. Ils revinrent aussitôt nous prendre. Zéphire avait mis une petite robe de toile qu'elle avait envoyé demander à sa mère ; sous ce costume de grisette elle était encore plus jolie... Nous conclûmes le marché à six cents francs pour trois ans, et nous voulûmes absolument les donner d'avance...

Mais il s'agissait de parler à la mère, pour avoir la malle et les hardes de Zéphire... Loiseau s'en chargea. Il s'était préparé à l'assaut le plus violent, pensant qu'une femme de cette espèce, à la seule proposition de rendre sa fille à l'honneur, allait le dévorer. Mais la mère de Zéphire s'attendrit ; elle demanda seulement qu'on lui répondît du mariage. Elle donna sur-le-champ la malle, les habits de Zéphire et, même, ce qui lui revenait d'argent.

« Je suis ben aise, ajouta la mère, que ma délicate Zéphire échappe au malheureux état où je l'ai mise, par... faiblesse, pour ce... Maret, qui avait six francs par vieillard... Tout mon désir est qu'elle soit, un jour, honnête femme, surtout avant que de s'être usée... »

RÉTIF DE LA BRETONNE. (*Monsieur Nicolas*, v[e] époque.)



LA CONSULTATION ÉPINEUSE

(Vignette de Duplessis-Bertaux, *Contes et Nouvelles en vers*, 1778.



LES REMOIS
(Illustration de Romain de Hooghe, pour *les Contes* de La Fontaine, édition de 1685.)

## Les Remois

. . . . . . . . . . . . . . . . .
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher et puis plus loin ;
Puis, tout à coup, levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre, c'est abus...
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenait sur la gorge à son aise,
L'autre prenait un tout autre chemin.
Ce fut alors, dame ! ne vous déplaise,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en allait, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avait les bras gourds.
« Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours ;
Tenez-vous coi ; le bruit en nulle guise
N'est bon, ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas ;
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.

(*Contes de La Fontaine.*)




Composition de Le Bouteux, gravée par Masquelier, pour les *Chansons* de M. de Laborde, 1773.

## LA FOI CONJUGALE

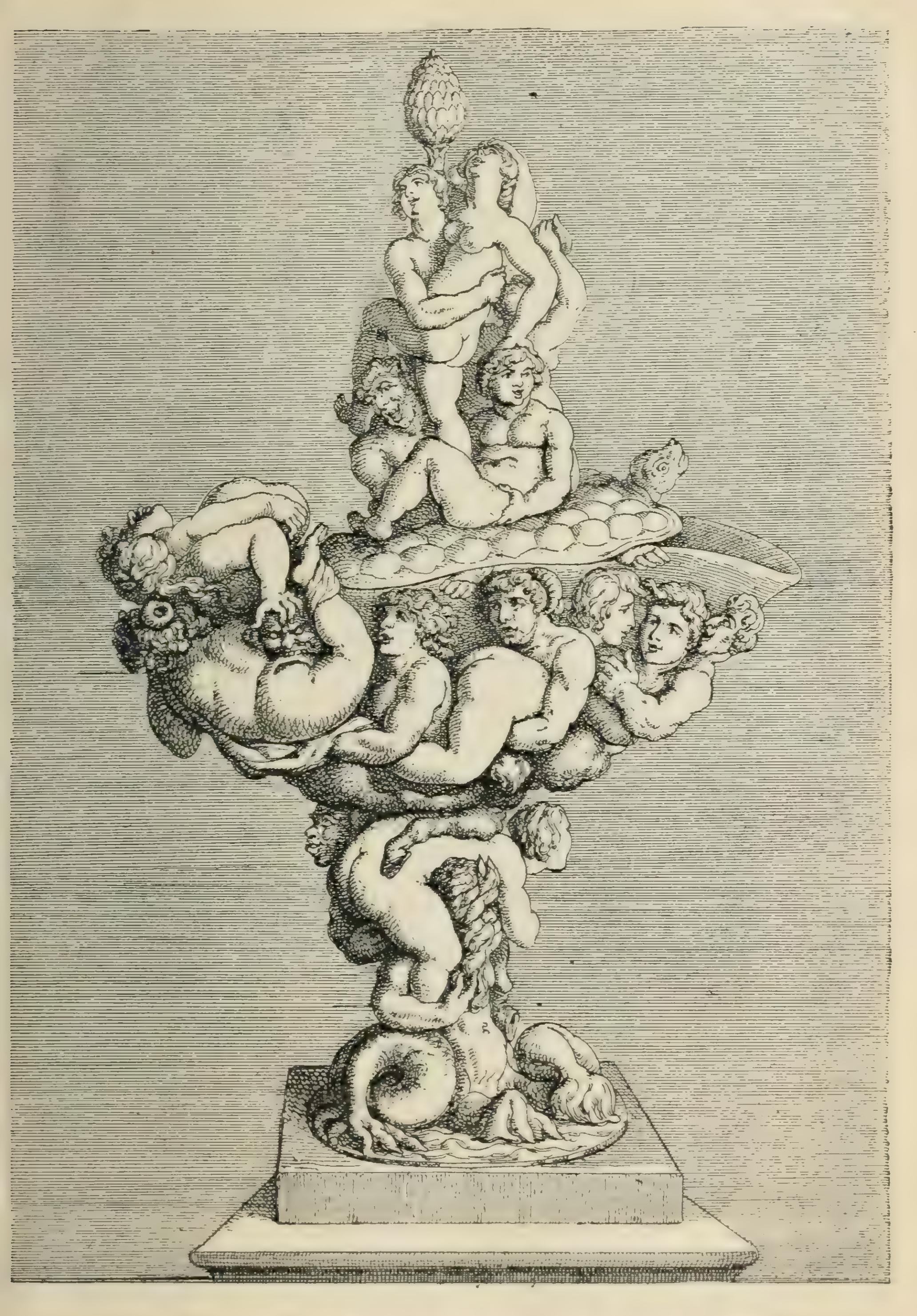
Dans un village, au jeudi de l'absoute,
Certain pasteur dit au peuple amassé :
« Au moins, enfants, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé :
Tous vos maris, femmes, m'ont confessé
Avoir troussé leurs voisines en male,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfait à la foi conjugale. »

J.-B. Rousseau. (*Œuvres diverses*, 1741.)

## LA FILLE PRUDENTE

Certaine nymphe d'opéra,
Par ses talents bien digne de l'estime
Dont Paris jadis l'honora,
N'avait reçu pour légitime
Qu'un cœur sensible avec quelques appas,
Une humeur douce et complaisante,
De la vertu, mais chancelante ;
Pourtant, ne vous étonnez pas
Si dans un lieu trop sujet aux faux pas
Le pied souvent glissait à la bergère.
Il lui glissa de manière, un beau jour,
Qu'après neuf mois elle fut mère.
Ce coup affreux la désespère.
Un peu coquette et faite au tour,
Pour conserver taille fine et légère,
Au plus beau fruit du tendre amour,
Ce sont les fleurs qu'elle préfère.
« Oui, je l'étranglerais, dit-elle avec colère,
« Si je savais celui qui m'a joué ce tour. »
Elle était juste, elle était bonne,
Craignit de se tromper et n'étrangla personne.

Abbé Bretin.
(*Contes en vers et pièces fugitives*, 1797.)



COUPE FORMÉE DE CORPS DE FEMMES ET DE SATYRES

(D'après une estampe du célèbre caricaturiste Rowlandson. — École anglaise.)

## LE CASTRAT

Remarquez-vous, disait Lisette,
Comme ce monsieur Castratin,
Au gosier du jeune serin,
A la barbe toujours bien faite ?
Point ne voudrais, reprit Blanzé,
Avoir les cadennes si nettes ;
Car, à chanteur si bien rasé,
Il en coûte deux savonnettes.

(*Encyclopedie comique*, An X.)

## LES CAPACITÉS DE JEANNE

Jeanne, cajolant ma franchise,
Discourt des humeurs d'un chacun ;
Et, tranchant de la bien apprise,
Fait deux morceaux d'une cerise,
Et d'un..... elle n'en fait qu'un.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## LA RÉPONSE SENSÉE

Ces jours passés, une catin
Dit à Pattu, le médecin :
« Je vous paierai coûte que coûte ;
« Tirez-moi d'un grand embarras ;
« Monsieur, vous avez-vu des *cas* ;
« Les cas sont-ils barbus ? — Sans doute.
« — Pourquoi le mien ne l'est-il pas ?
« — En voici la raison, écoute,
Lui répond gravement Pattu :
« Ne sais-tu pas un vieux proverbe,
« Qui dit qu'en un sentier battu
« On ne vit jamais pousser d'herbe ! ! !

(*Le Petit Neveu de Grecourt*, 1782.)



LA NOUVELLE MARIÉE

Tandis qu'il fut à toi (1) ton gentil pucelage,
Tu sçus, malgré l'Amour, Philis, le ménager,
Et tu le deffendis avec un grand courage :
A présent qu'à Lucas tu viens de l'engager,
Dans ce réduit secret, malgré ton mariage,
Je crois qu'avec Tirsis il court bien du danger.

MORAINE.

A Paris, chez Charpentier, rue Saint-Jacques. (Gravure au burin, d'après une peinture de Forest.)

(1) Vieille expression française pour « tant qu'il fut à toi ».



LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE
(Vignette de Duplessis-Bertaux. *Contes et Nouvelles en vers*, 1778.)

## LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE (1)

Un bon curé... avait lu,
Dans je ne sais quel bouquin vermoulu,
Que, dans les premiers tems, messieurs les gens d'Église,
Pour éteindre ce feu que Lucifer attise,
Avaient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
Notre homme avait bien moins de gourmandise.
Il n'en voulait qu'un seul. Qu'un seul ! En vérité,
Un saint n'aurait plus loin poussé la chasteté.
En conséquence, donc, de cet antique usage,
Notre pasteur, en homme sage,
Qui, toujours, dans le premier rit
D'un culte va saisir l'esprit,
En son logis prend une gouvernante.
Son âge ? Sa figure ? Était-elle piquante ?
De bonne robe, appétissante,
Surtout stérile ? C'est là le premier point.
Tout cela, je ne le dis point.
Messieurs les curieux : vous savez comme est faite.
La gouvernante d'un curé.

(1) Fragment de la poésie de Baculard d'Arnaud, placé ici uniquement pour servir de légende explicative à l'image.



LES PETITS BATEAUX
Vignette de Duplessis-Bertaux
(*Contes et Nouvelles en vers*, 1778.)

Je ne demande au ciel qu'un tel morceau sacré ;
Qu'il me le donne et je vivrai,
J'en jure ma foi de poète,
D'une continence parfaite.
Dire que Jeanneton figurait tour à tour
La maîtresse de nuit, la servante de jour,
Ce trait encor me paraît inutile.
Il faudrait qu'un curé fût un grand imbécile
De payer grassement servante faite au tour,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.
Du pasteur, Jeanneton avait donc la tendresse.
Las ! le pauvre homme en fit tant sa maîtresse
Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,
Dirait un libertin : je donnerais ma vie
Si je pouvais ainsi mourir.

GRÉCOURT.

## LES PETITS BATEAUX

Sous le manteau de dame Hypocrisie,
N'a pas longtems, un curé lubichet
Pétillant aux regards se cachoit,



L'INDISCRET

Imagerie populaire pour dessus de boite. — A Paris, chez Selis.
Interprétation, au goût du jour, de la célèbre estampe de Rembrandt.



L'IVROGNESSE

Tu descends seule, ici, coquine de servante,
Et mes tonneaux vuidez n'ont pas la moindre fente,
Je dois donc bien savoir, sans être un grand devin,
Celle par où coule mon vin.

Imagerie populaire : interprétation du *Conte* de Boccace.)

Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie
De soupçonner d'un péché véniel
Notre caffard.......
Que le bigot confessât volontiers
Femmes sans bien, laides ou décrépites,
Ne le croyez, mais dans tous les quartiers
Il choisissoit de gentes Sunamites ;
Avoit surtout pour la fleur de quinze ans
Propension vive et libidineuse : .....
Bref, dans sa cure, il se fit un sérail...
Les rendez-vous se passoient sans scandale ;
Sûr des parens, des tendrons et du lieu,
Point n'y prêchoit une austère morale ;
Par cy, par là, quelques mots du bon Dieu,
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire,
Pour éviter les griffes du malin,
Étoit d'user d'eau bien fraîche et bien claire ;
Et d'en laver, le soir et le matin,
Certain endroit qu'au doigt faisoit connoître
A nos tendrons si neuves jusque-là...
En peu de tems notre jeune troupeau
Non sans plaisir fit un fréquent usage
De la leçon et du petit bateau
(C'est ainsi qu'on appeloit la chose).
Le papelard ensuite à porte close...
Doucettement baisoit la jouvencelle,
Vérifioit... Et sitôt qu'à son gré,
Propre au dehors, il trouvoit la nacelle,
Zèle, ferveur à l'instant l'entraînoit
A nettoyer le dedans au plus vite,
Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.
Or devinez comment il s'y prenoit.

GRÉCOURT.

## Singulière vengeance d'une jeune fille abusée

Une jeune fille ayant été abusée par un homme, qui avait joui d'elle sous promesse de mariage et l'avait, après, quittée là, le haïssait si fort qu'elle cherchait toutes les occasions de se pouvoir venger de lui.

Étant, un jour, en une prédication où l'on prêchait sur cette matière, exagérant la grandeur du péché de l'homme qui avait débauché une fille dans ces conditions : « Prenez-y garde, messieurs, dit le prédicateur. Je parle à vous autres, jeunes gens, qui vous en faites gloire, que vous n'êtes pas seulement responsables du péché commis avec elles, en les débauchant, mais de tous ceux qu'elles commettent par après, qui vous seront tous imputés, comme étant ceux qui les avez mis en mauvaise voie. »

Ce que oyant, cette jeune fille dit, toute réjouie en elle-même : « Je ne voudrais pas pour beaucoup n'être pas venue, aujourd'hui, au sermon, puisque j'ai une si belle occasion de me venger de ce déloyal qui m'a abusée ; et puisqu'il sera responsable de tous les péchés que je ferai dorénavant, je m'en vais tant me le faire faire, que le méchant en sera damné. »

(*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

## LE FIN MOT

Partout on suit le même ton ;
Partout la gaudriole
Est un langage de saison
Qui paraît toujours drôle.
Dans un cercle ou dans un festin,
Joliment on s'escrime,
Quand Vénus ou le Dieu du vin
Sur ce point nous anime.

Chez jeune ou vieux, fille ou garçon,
Ce propos s'accrédite.
Femme jolie à ce jargon
Donne un nouveau mérite.

Chacun se réveille à *cela*.
L'on s'arrête à ce titre,
Ou l'on en revient toujours là
Sans tarir le chapitre.

❧

Sur ce que l'on nomme *cela*,
En langue de Cythère,
Jamais on ne se méprendra,
Fût-on simple bergère.
Iris, de ce mot expressif,
Entend le badinage.
On en voit un rouge plus vif
Lui monter au visage.

❧

Fille est rêveuse, quand *cela*
Lui trotte dans la tête ;
Ou soudain aux champs la voilà,
Il n'est rien qui l'arrête.
De novice, en *cela*, souvent,
Elle devient maîtresse ;
Et même une fille aisément
En *cela* nous redresse.

❧

Ce que l'on entend par *cela*
Est donc, par excellence,
Chose exquise qu'on désigna
Sous ce mot d'importance.
C'est à *cela*, dans tout pays,
Que tout tend, tout aspire :
C'est pour *cela*, mes chers amis,
Qu'ici-bas tout respire.

❧

Chacun veut tâter de *cela* ;
Notre mère *Nature*
Par un doux instinct nous porta
A *cela*... qu'en conclure ?
Sinon que si tout nous parla
De *cela* sans mystère,
Nous devons, sans en rester là,
Chercher tous à le faire.

XXXX



L'ESCLAVE HEUREUSE OU L'OISEAU CHÉRI

(Lithographie d'après une gravure de Hoïn.)

# Comme quoi un bourgeois boucha le trou par où s'écoulait son vin

Un bourgeois de Paris, ayant une servante fort gentille et une femme fort mal agréable, s'emmouracha de sa servante, de sorte que, toutes les fois qu'il la trouvait seule, il l'importunait extrêmement, la priant d'amour, à quoi elle résistait toujours, le menaçant que, s'il lui en parlait davantage, elle s'en plaindrait à sa maîtresse. Cette servante aimait extrêmement à boire et, toutes les fois qu'elle allait à la cave, n'oubliait pas de tâter si le vin était bon, et, le plus souvent, en tirait des bouteilles entières qu'elle cachait pour s'en donner à cœur joie, quand elle était seule à la maison.

Le maître avait acheté un muid d'excellent vin de Bourgogne, où l'on ne tirait point encore parce qu'il le gardait pour l'arrière-saison, et comme la servante avait, plusieurs fois, ouï exagérer la bonté de ce muid, c'était à celui-là seul à qui elle s'adressait, et parce qu'il n'était point percé avec un foret, elle y fit un trou qu'elle boucha d'un petit fosset, placé entre deux cercles vers le bas, en sorte qu'on ne s'en pouvait pas si facilement apercevoir ; et toutes les fois qu'elle allait à la cave, elle n'oubliait pas de le revisiter et, le plus souvent, buvait à même le pot ou la bouteille dans quoi elle l'avait tiré. Il y avait longtemps qu'elle faisait cette vie-là sans que personne ne sût rien.

Mais un jour, comme le maître allait visiter sa cave, il fut tout étonné de trouver ce muid presque à demi vide : il regarde de tous côtés avec de la chandelle, pour voir s'il ne s'écoulait point par quelque endroit ; mais, voyant tout sec à l'entour, il ne savait que penser. Il le dit à sa femme, qui en demeura aussi étonnée que lui. Ruminant sur ce fait en lui-même, il jugea bien qu'il fallait que la servante le bût, puisqu'il n'y avait qu'elle qui allait à la cave. Il se résolut, donc, de l'épier, et comme un jour elle allait tirer à boire pour leur dîner, il la suivit tout doucement sans qu'elle l'aperçût et, se cachant en un coin de la cave, il vit la galande tirer

(1) *La Galande*, c'est-à-dire « la rusée ».

son petit fosset, emplir un vaisseau qu'elle avait et buvait à même; ce que voyant, il s'approche tout bellement et la surprend sur le fait. Elle demeure extrêmement étonnée, car d'inventer quelque fourbe qui la pût excuser, il lui était impossible : tout ce qu'elle put faire fut de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon.

Lui, bien heureux d'avoir une si belle occasion, lui dit : « Il n'y a que deux mots, ma mie : si tout présentement vous ne m'accordez ce que je vous ai tant de fois demandé, je m'en vais le dire à votre maîtresse. » La pauvre fille, qui eût autant aimé mourir que sa maîtresse l'eût su, car elle savait bien qu'elle l'eût sur l'heure mise dehors, avec grand scandale, voyant qu'il n'y avait point d'autre remède pour apaiser son maître, qui lui affirmait que personne n'en saurait jamais rien, aima mieux lui accorder franchement ce qu'il demandait. Il ne se fit pas beaucoup prier, mais se mit à l'accoler sur le cul d'un muid, où il demeura si longtemps que sa femme, étant en peine de ce long retard, lui cria par la porte : « Que faites-vous là si longtemps, mon ami ? — Ah ! ma fille, lui dit-il, j'ai trouvé le trou par où s'écoule notre vin. » Sa femme lui crie : « Eh ! bouchez-le, mon ami. — Ainsi faisje, répondit-il. »

Ainsi le maître fut satisfait, et la servante contente, car elle put retourner à boire de son vin sans crainte, aux dépens de qui il appartenait.

(*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

---

## LE GRAND SAINT

Dans le château d'Amboise un enfant de S. Côme
  Priait sur le tombeau du bon roi Charles Huit,
Avec la même ardeur qu'un pèlerin conduit
  De Lorette à la Sainte-Baume.
Que faites-vous ? lui dit un chanoine en courroux ?
  Aux saints, à Dieu c'est faire offense :
Un roi qui n'est pas saint, le prier à genoux !...
Las ! reprit le frater, c'est le grand Saint pour nous,
  Il apporta le mal de Naples en France !

(MÉRARD SAINT-JUST, *Le Calembourg en action*, 1789.)

## HISTOIRE VÉRITABLE ET REMARQUABLE D'UN ABBÉ

QUI AVAIT DONNÉ RENDEZ-VOUS A UNE FEMME MARIÉE : LE MARI, INSTRUIT DE CE RENDEZ-VOUS, MIT A SA CHASTE ÉPOUSE CERTAINE CEINTURE FORT USITÉE EN ITALIE

C'est approchant comm'ça,
Vers Novembre ou Décembre
Que Flora me donna
Un rendez-vous pour ça :
En entrant dans sa chambre,
Flora dit : Ah ! pour ça,
Ah ! l'abbé, sent-on l'ambre
Comm'ça ?

La Dulac est comm'ça,
Réplique
L'abbé Blique ;
Mais son ambre a cela
De me rendre comm'ça :
Abbé, dit-elle, unique,
L'on ne voit sonica
Qu'un ecclésiastique
Comm'ça.

Je ne suis pas comm'ça,
Si preste !
Malepeste ?
Mon mari jaloux m'a
Mise en cage comm'ça ;
La ceinture funeste
Que vous me voyez là
Vous interdit un geste
Comm'ça.

Je n'ai rien vu comm'ça,
Le traître,
Dit le prêtre,
Ce chien de mari-là !
Gémir un cœur comm'ça !
Sans que j'en sois le maître,
Cette vue a déjà
Fait que je cesse d'être
Comm'ça.

Une histoire comm'ça,
Dit la belle,
Est nouvelle ;
Quel tour plaisant c'est là !
L'abbé j'en ris comm'ça.
L'abbé riant comme elle,
Fait ses adieux, s'en va,
Laissant la demoiselle
Comm'ça. (1777)

## Part à deux ou les amoureux satisfaits

*Légende-dialogue pour l'image ci-contre.*

LOUISON. — T'nez Lucas et Janot, j'veux pas qu'vous vous battiez.

LUCAS et JANOT. — Eh ! bien, Louison, choisissez s'tila que vous voulez.

LOUISON. — J'vous aime tous deux.



PART A DEUX OU LES AMOUREUX SATISFAITS

(Gravure de Martinet.)

Lucas et Janot. — Ah ! mais j'voulons estre seu (c'est-à-dire *seul*), choisissez, et j's'rons content.

Louison. — J'vous prends tous deux.

Lucas et Janot. — Tous deux, morgué.

Louison. — J'suis d'bonne foi, j'serais fâchée d'attraper un homme si j'l'y promettois d'n'être qu'à l'y et j'pourrais faire comme à la ville : les filles ne s'font pas d'escrupule de promettre, quoi qu'alles savont bien qu'à n'tiendront pas, car, voyez-vous, j'savons l'monde, j'ons sarvi à la ville une maîtresse qu'avoit un mary ! Ah ! l'honnête homme, y m'aimait bien, j'n'étais pas ingrate, sa femme n'pouvait pas m'sentir ; elle avait pourtant trois amants qui venaient le matin, et tous les jours ce n'étaient pas les mêmes ; mon bon maître n'était pas jaloux, car il ne l'savait pas.

Lucas et Janot. — Hé bien ! morgué, j'acceptons ton offre ; Louison, tu nous seras fidèle...

Louison. — Oui, mais si bon maître venait, est-ce que j'pourrais lui r'fuser queuque chose.

## LA LOI ET LES DROITS

Contre toute loi naturelle,
Vous renversez les droits humains ;
La plus jeune est la M... querelle,
Et la plus vieille la... tain.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## LE CACA

Lucas, revenant au logis
Avec plusieurs gens de sa sorte,
Dit à Pierrot dessus sa porte :
« Où ta mère est-elle, mon fils ?
— Elle est dans la chambre prochaine,
Dit-il, avec un capitaine.
Pourquoi n'y restes-tu donc pas ?
— Ils vont faire caca mon père ;
Car j'ai vu qu'il troussait ma mère,
Et qu'il avait ses chausses bas. »

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## LE DÉMÉNAGEMENT PEU BANAL

Une nymphe, jeune et gentille,
Par un matin déménageait :
Pour son petit meuble de fille,
Grande voiture ne fallait ;
Un seul crocheteur (1) suffisait.
Au carrefour elle prit Blaise,
Garçon robuste et des mieux faits.
Il mit le lit sur ses crochets,
Puis à chaque corne une chaise,
Prit la Bergame sous son bras,
Sous l'autre la nappe et les draps ;
Et, se sentant encore à l'aise,
De la main droite prit le seau,
De la gauche le pot à l'eau ;
Lors allongeant, ne vous déplaise,
Ce qu'on ne dira point ici :
« Parbleu, dit-il, prenez ceci,
Mademoiselle, et grimpez-y,
Aussi bien n'ai-je point de voiture ;
Et, sans crotter votre chaussure,
Je veux vous emporter aussi. »

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## L'AIGUILLE MARINE

Mugette est fille fort honnête
Et, si ce n'est un jour de fête,
Elle a toujours l'aiguille en main ;
Mais c'est une aiguille marine,
Qui sert à trouver le chemin
Sur l'océan de son u...

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

(1) *Crocheteur*, nom que l'on donnait alors au commissionnaire des rues, parce qu'il portait les objets sur un *crochet*.

## LE LEVER DE L'AURORE

Quel spectacle qu'un beau matin,
Répétait Lucette à sa mère !...
Que j'aime à voir un ciel serein
Que par degrés l'aurore éclaire.
Les oiseaux volent au-devant,
Le célébrant par leur ramage,
Comme un peuple attend
Son souverain à son passage.

Aussi, dès la pointe du jour,
De son lit s'échappait Lucette,
Rapportant toujours au retour
Quelques plis à sa collerette :
On disait qu'un zéphir badin
S'était joué dans sa parure ;
Il n'est que lui qui, si matin,
Soit éveillé dans la Nature.

Ce zéphir est bien attrayant,
Se disait la mère sévère.
Sa fille un jour part ; à l'instant,
Tout doucement la suit sa mère.
Dans un réduit bien ténébreux
La petite court voir l'aurore :
Et ce zéphir si dangereux
Est un beau garçon qu'elle adore.

On conçoit bien, en pareil cas,
Le bruit qu'une maman peut faire !
Eh ! mais, d'où vient tout ce fracas,
Dit Lucette d'un ton sincère !
Le soleil a plus de splendeur
Observé d'une grotte obscure
Et Monsieur est un amateur,
Nous étudions la Nature.

M. Le Prieur.

## LA BONNE AME

Lise cherche les gens joyeux.
L'air du sentiment l'importune ;
Elle n'aime que les heureux :
Comme l'espèce est très commune,
Elle en fait par jour au moins deux.

XXXX

## LA VIEILLE AMOUREUSE

Tout le monde autrefois courut
Après la petite Ragonde ;
A son tour, la vieille est en rut,
Elle court après tout le monde.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)



LA TOILETTE DE VÉNUS

(D'après une composition de François Boucher.)

# Le langage des Halles au XVIIIe siècle

## MARGOT LA MAL PEIGNÉE

Le Farau (1). — Bonjour mam'selle Margot.

Margot. — Bonjour, monsieur l'Farau.

Le Farau. — Combien vos oranges ?

Margot. — Faut-il vous dire au juste ? Six sous pour vous.

Le Farau. — Oh ! c'est trop.

Margot. — Et vous ?

Le Farau. — C'est trop, vous dis-je ?

Margot. — Vous n'les aurez pas pour ce que vous en dites.

Le Farau. — Six yards.

Margot. — Parle donc, Marie-Jeanne ! as-tu des oranges à six yards à bailler à monsieu ? Où demeurez-vous, monsieu ? J'vais vous les envoyer par le cousin de mon chien.

Le Farau. — Tais-toi, bégueule.

Margot. — Écoute, Jérôme ? r'garde don ce monsieu manqué qui m'appelle bégueule.

Jérôme. — Qui c'chien-là ? faut l'y tourner la tête sans devant darrière.

Margot. — N't'y joue pas, car il a un p'tit morceau de fer au cul.

Le Farau. — Vante-t'en, que j'en ons un, même pour faire la barbe à Jérôme.

Jérôme. — Qui ! toi, carcasse embeurrée ? J'te clouerai l'âme entre deux pavés.

Le Farau. — Nous serions deux.

Jérôme. — Quien, crois-moi, retire-toi ; car j'te donnerons un ravon (2) sur l'œil, q'tu n'en verras goûte d'six s'maines.

Le Farau. — Si nous étions bien épeurés, tu nous f'rais quasiment peur, enfant de chœur de Marseille !

Jérôme. — Veux-tu te r'tirer ! moule de gueux ! car j'sommes

(1) *Le Farau*, c'est-à-dire le monsieur.

(2) Un *ravon*, c'est-à-dire un coup : aujourd'hui on dirait un *pain*.

d'ces chiens d'sus le port, si j'nous r'lichons avec l'un, j'nous r'lichons avec l'autre.

Le Farau. — Nous serions deux, t'dis-je ; n't'échauffe pas, car les pleurésies sont dangereuses, st'année.

Jérôme. — Veux-tu voir ?

Le Farau. — Quoi voir ? qu't'aboiras beaucoup, et qu'tu ne mordras pas.

Jérôme. — Attends, chien ! attends que j'ayons mis notre habit bas, tu vas voir beau jeu !

Le Farau. — Finissez, vous dis-je, vous n'ètes pas méchant.

Jérôme. — Je crois que ce gratte-pavé là a envie de se faire rire.

Le Farau. — Pourquoi pas, puisque j'avons l'temps ?

Jérôme. — Laisse m'y passer, Maré-Jeanne, que j'palque (1) contre le mur ce grin (2) idiot, ce grin coupe-jarret-là.

Margot. — Et y allez-vous en, aussi, quand on vous l'diset.

Le Farau. — Eh ! vl'a ma commère la possédée, ressuscitée ! Et comment te portes-tu d'pis que tu n'las vu ?

Margot. — Reind don compte à Malbrou, cet échappé de pilori, ce morciau de viande mal accroché.

Le Farau. — Bon pour toi, pilier d'hôpital. confidente à soldats aux gardes, beauté manquée, dix fois vilaine, tapisserie de la Grève (3), morceau d'chien dégoûtant, ramassé dans un tas de boue, reste de mon souper d'hier soir !

Margot. — Regarde-don, Maré-Jeanne ! V'là-t-'i pas un homme bien chié, pour nous aplé morceau d'viande dégoûtant ! Va, s'il était là, y t'frait rintrer les paroles dans l'ventre, idole de bois flotté ! queu peste de chevalier de parade.

Le Farau. — Qui, ton guerluchon !

Margot. — Bon pour toi, pilier de Mont-faucon, avec ta mine à Calot (4), capable de faire rendre le déjeuner à notre chat, vatin t'dis-je, avec ton cadavre pestiféré ! quin ! que nous veut ce grand

(1) *Que j'palque*, c'est-à-dire : que je colle.

(2) *Grin*, pour grand.

(3) *Tapisserie de la Grève*, allusion à la coutume d'exposer les criminels en place de Grève.

(4) *Mine à Calot*, figure de gueux.



THE IRREPARABLE LOSS. — LA PERTE IRRÉPARABLE

(Estampe de G. de Saint-Aubin, publiée à Londres, chez R. Sayer.)



— Et monsieur est un amateur,
— Nous étudions la Nature.

(Composition de Le Barbier, pour *Les Chansons*, de De La Borde, 1774.)

lanlade-là (1) ? Veux-tu t'en aller, vilain magot de la Chine ! Veux-tu courir ! t'dis-je.

Le Farau. — Mam'selle la guenon, en as-tu assez dégoisé, avec ton nez propre à crocheter mon cul ?

Margot. — Sais-tu qu'c'est qu'une guenon ? enfant de dix-sept pères, diseu de bonne aventure, espion d'orphelin de murailles !

Le Farau. — Y a longtemps que je l'savons pour la première fois, car c'est toi qui a fait la fortune à Simonne (2), tu dois bien t'en souvenir, puisque tout le monde disait que tu avais le visage fait comme un sabot, et les yeux à fleur de tête comme un gros sou dans la poche d'un aveugle. Ai-je menti ? vilaine !

Margot. — Faudrait être sorti de ta bohémienne de famille, pour être un monstre de nature comme toi, l'horreur du genre humain.

Le Farau. — Tais-toi donc, poison de la Halle, crème de laideur, honnête fille manquée, grouin de cochon ! Va, va, ne fais pas tant la fiarre ; car si t'as un tablier su l'cul, c'est ton soldat remplaçant qui t'la donné.

Margot. — Eh ! quoi t'embarrasses-tu, hai ? n'y a qu'ça et les pommes cuites qui nous font vivre.

Le Farau. — Quien, regarde donc cette belle et bonne chienne ! la v'là rouge comme un rubis, belle comme un oignon ; on n'saurait la r'garder sans pleurer : alle est propre comme une pelle à boueux, comme un pot de chambre égueulé.

Margot. — Eh ben ! est-ce là tout ? double de magot désalé dans l'déboir d'une gueuse ; cœur de citrouille fricassé dans la neige, récureux de puits où l'on chie ? t'as la gueule morte, avec ta mine de papier mâché, ton peste de nez épaté qui ressemble au cul à la jument de Maître-Jean.

Le Farau. — Pourquoi veux-tu qu'j'ayons la gueule morte ? Va, va, j'avons mangé d'l'ail, j'l'avons forte ; or, je dirons que t'es une charogne échappée de la boucherie à Giroux (3).

Margot. — Va-t'en donc à la Grève, où ton père a été pendu, où tu s'ras rompu, vilain, avec tes yeux chassieux.

(1) *Grand lanlade*, grand déhanché, grand escogriffe.

(2) Charlatane qui, longtemps, rôda dans Paris, au siècle dernier, et qui avait toujours une guenon avec elle.

(3) C'était l'écorcheur des chevaux de Paris, à l'époque où Vadé écrivait.

LE FARAU. — Si j'y sommes rompu, t'y prendras les bains dans un cent d'fagots, avec toute ta clique et ton Jérôme.

MARGOT. — Jérôme, entends-tu c'visage antique, qui dist que nous serons brûlés ?

JÉRÔME. — Tu n'saurais l'y répondre que c'est jeudi son tour, que ses billets d'entirment sont sous la presse !

LE FARAU. — Tu badines ! car c'est demain que Charlot fera un haricot de son corps, comme étant sorti des culottes à Cartouche.

JÉRÔME. — Attends-m'y là : j'sommes à toi dans l'quart d'heure.

LE FARAU. — Arrêtez, donc, cette hanneton, qui a d'la paille au cul !

JÉRÔME. — N'bouge donc pas, chien ! reste là.

*Jérôme va chercher un bâton et s'en revient : le Farau, en le voyant venir, met la flamberge au vent. Margot et Maré-Jeanne saisissent le Farau par derrière ; Jérôme profite de cela, saboule mon Farau, lui casse son épée, la garde vient, on met les manchettes à Jérôme et au Farau ; Margot et Maré-Jeanne vont aussi chez le commissaire, Jérôme et le Farau vont au Châtelet.*

*La scène est ici entre Maré-Jeanne — remise en liberté, après la dispute de Jérôme et du Farau — et la Jacquelaine.*

*Elle a rencontré cette dernière, chemin faisant. La Jacquelaine, qui a bonne mémoire, en profite pour lui réclamer trois yards qu'elle lui doit.*

LA JACQUELAINE. — Eh mes trois yards, quand me les bailleras-tu ?

MARÉ-JEANNE. — Quand les poules marcheront avec des béquilles (1).

(*Elle lui montre les cornes.*)

LA JAQUELAINE. — Eh ben ! puisque c'est comme ça, je n'te quitt'rons pas que je les ayons, ou j't'arracherai ton bonnet.

MARÉ-JEANNE. — Quien, v'là toujours pour toi. (*Ce sont toujours des cornes qu'elle lui montre.*) Tu n'les auras pas car t'es une affronteuse.

LA JACQUELAINE. — Et toi, qué que t'es ? une laronneuse, une pucelle de la rue Maubuée, une coureuse de garçons !

MARÉ-JEANNE. — Dis donc, toi, vilaine empoisonneuse d'hommes, car n'en as-tu pas attrapé plusieurs, et tous enfants du quartier ?

(1) Expression proverbiale qui ne s'emploie plus guère ; de nos jours, on dit *quand les poules auront des dents.*

LA JACQUELAINE. — Va, va, j'avons toujours eu plus d'honneur que toi, j'navons pas paru à la police trois fois comme toi.



PORTES COCHÈRES

« C'est une allée où des gens vont satisfaire à des besoins pressants. Quand vous sortirez de chez vous, mes Dames, fermez les yeux, relevez votre robe et fleurez votre flacon ! »

(Composition de Duncker, pour *le Tableau de Paris*, de Mercier, chapitre CCCXVI.)

MARÉ-JEANNE. — Si j'y avons paru, c'n'est pas par nos mal-faits

LA JACQUELAINE. — Tu nous en coules (1), ma mignonne ; va, j'te connaissons d'pis longtemps.



FAMILIARITÉ DANGEREUSE

(Composition de Schall, gravée en couleurs par Marchand.)

MARÉ-JEANNE. — Quand tu nous connaîtrais, j'sommes pas une effrontée comme toi, un reste de pâte à tout l'monde. J'n'allons pas de porte en porte pleurer et dire que j'nons pas d'pain.

(1) *Tu nous en coules*, c'est-à-dire tu nous en contes.

LA JACQUELAINE. — M'y as-tu vu, mangeuse de tout bien, pilier d'cabaret, quien, tais-toi, t'es encore saoule.

MARÉ-JEANNE. — Faudrait y pas être une gueule à tout grain comme toi ?

LA JACQUELAINE. — Apprends qu'y n'y a qu'un chien qu'a une gueule, et que j'avons reçu l'baptême.

MARÉ-JEANNE. — T'en es pas meilleure pour ça.

LA JACQUELAINE. — J'valons ben notre dernière marraine.

MARÉ-JEANNE. — Qui ? toi ! ça n's'ra jamais ton tour. Qu'est-ce qui voudrait d'toi ? car tu n'vaux pas un chien mort.

LA JACQUELAINE. — Et toi, la corde pour te pendre. La pourriture ! la pourriture !

MARÉ-JEANNE. — Ne crie point la pourriture ; j'ons pas encore vendu mi hardes comme t'as fait pour nous faire blanchir.

LA JACQUELAINE. — J'aimons mieux être toute nue que d'avoir empoisonné tout Paris comme t'as fait. Quien, crois-moi, rind-m'y mes trois yards, car j'allons nous torcher.

MARÉ-JEANNE. — J'sommes pour toi.

LA JACQUELAINE. — Dépêche toi, te dis-je, de m'les rindre.

MARÉ-JEANNE. — Les dépêchés sont pendus.

LA JACQUELAINE. — Tu ne veux pas ? Foi de Jacquelaine, j'vas te prindre ton bonnet.

*Jacquelaine se met en devoir d'ôter le bonnet de Maré-Jeanne, qui lui baille une giroflée à cinq feuilles : elles se battent en relais, les bonnets sont saucés dans le ruisseau. Maré-Jeanne est cependant la plus forte ; elle dit à la Jacquelaine, qui a les yeux pochés au beurre noir :*

En as-tu assez pour tes trois yards ?

LA JACQUELAINE. — J'sommes contente, j'l'aurons toujours ben.

MARÉ-JEANNE. — Ouin ! Quand j't'aurons encore donné le bal.

LA JACQUELAINE. — Tu n'oserais.

MARÉ-JEANNE. — Pourquoi pas, j'vons partout la tête levée, rien n'craignons.

*Les voilà parties chez Caplain* (1), *ou elles demandent demi-setier de sacré chien, et la fin de ma comédie leur entre dans le ventre.*

J. VADÉ.

(1) Cabaret des Halles, à l'époque de Vadé.

## POT-POURRI GRIVOIS

Dans la maison de sa maman,
Fanchon travaille sur le devant ;
Mais elle couche sur le derrière
Quand le méquier (*sic*) ne donne guère.



J'étions connu dans la maison
Pour un fréquenteur de la fille,
J'passions cheux elle avec raison
Pour un membre de la famille.



La trouvant endormie,
Je lui baisis la main,
Mais il me prit envie
De lui prendre le sein
Et autre chose itou,
Que n'osons vous dire ;
Et autre chose itou,
Je ne dirons pas tout.



Lequel de ces matins,
Ferons-nous en ménage
Le zon, zon, zon, avec ma Fanchonnette
Le zon, zon, zon, avec ma Fanchon.



Me voyant dans la maison
Tout seul avec ma Fanchon,
Pour lui prouver ma tendresse,
Je me coulis en douceur.
Je lui fis une politesse
A l'endroit de son honneur.



J'vous avions mon pass'partout,
Et d'une main ferme et sûre
En visant bien dans le trou : turelure,
J'mis la clef dans la serrure,
Robin ture lure lure.

VADÉ.



ENTRETIEN PHILOSOPHIQUE AVEC JULIE

Vignette de Bansonette, pour *Les Amours et les Aventures de lord Fox*, 1785

« Julie reposait sur un sopha dans une attitude nonchalante ; sa toilette était négligée, et elle n'avait pour tout vêtement qu'un petit corset delacé, un jupon très court et un léger déshabillé ; son sein était à demi-nu, ses cheveux pendaient négligemment sur ses épaules ; en un mot, il régnait dans toute sa personne un désordre mille fois plus attrayant que la parure la plus soignée. Quelle impression ne devait pas faire sur le cœur de Fox une jeune beauté en cet état ? »

## LA POISSARDERIE AU XVIII^e SIÈCLE

# Le panier de maquereaux disputé

*Margot, — la Blonde, — deux jeunes gens.*

I

MARGOT. — Eh ! la blonde, eh ! c'est à toi, au moins, c'panier de maquereaux gâtés ; en v'rité d'Dieu, j'en somm' fâchée pour toi.

LA BLONDE. — Qu'appell'-tu à moi ? N't'en fâche pas tant, tu l'prendras pour ton compte, car j'voulons avoir le plus meilleur.

MARGOT. — A moi (1) ? non pas que je sache ; j'l'aurons à nous seule, ou cent diables me barlificotent les entrailles. On voit ben que tu veux t'mettre à la mode, car tu veux faire un marché à la grecque (2).

LA BLONDE. — Mais je crois qu'elle a bu un coup de trop.

MARGOT. — A moi saoûle, à moi, c'est bon pour toi, égarée : tiens donc, pour avoir bu un d'misqué (3) d'paf, ce matin, avec ma commèr' d'Dieu, alle dit que j'sommes saoûle. Vois, s'te laide, avec son visage sans viande, desséché à l'hôpital.

LA BLONDE. — T'as encore une belle nature pour parler d'z autres ! Est-ce parce que j'nons pas d'ragoût de poitrine sur l'estomac ? J'ons la place plus blanche que la tienne, et je n'y mettons pas des chiffons comme toi.

MARGOT. — Chiffon toi-même. Vas, j'somm' grosse et grasse, tout au naturel.

LA BLONDE. — Et bin ! faut-il que je m'fasse larder pour être grasse ! Est-ce parce-t'as l'visage pot'lé comme le cul d'un petit Cupidon. T'es bien heureuse d'avoir mal aux dents pour faire deux mentons ; et toute ta grosse potraille a l'air de deux vessies sur un tas de boue. Malgré notre défiguration j'ons toujours été la porteuse de viande des beaux hommes.

(1) *A moi* pour « Moi ! »
(2) Tricherie.
(3) *D'misqué,* c'est-à-dire « un demi-setier ».

Margot. — Tu tires donc sur mon mari ? S'il était là, il f'rait taire ta gueule, et tu voirais beau voir.

La Blonde. — Qu'est-ce j'voirons ? Toujours rien, on s'chie de celui. Que j'prenions not' pagnier, en attendant.



LETTRES DE LA GRENOUILLIERE.

Illustration pour *les Œuvres poissardes*, de Vadé.)

Margot. — Un chien, t'auras un diable qui te r'tourne. Prends l'mauvais, il est à toi.

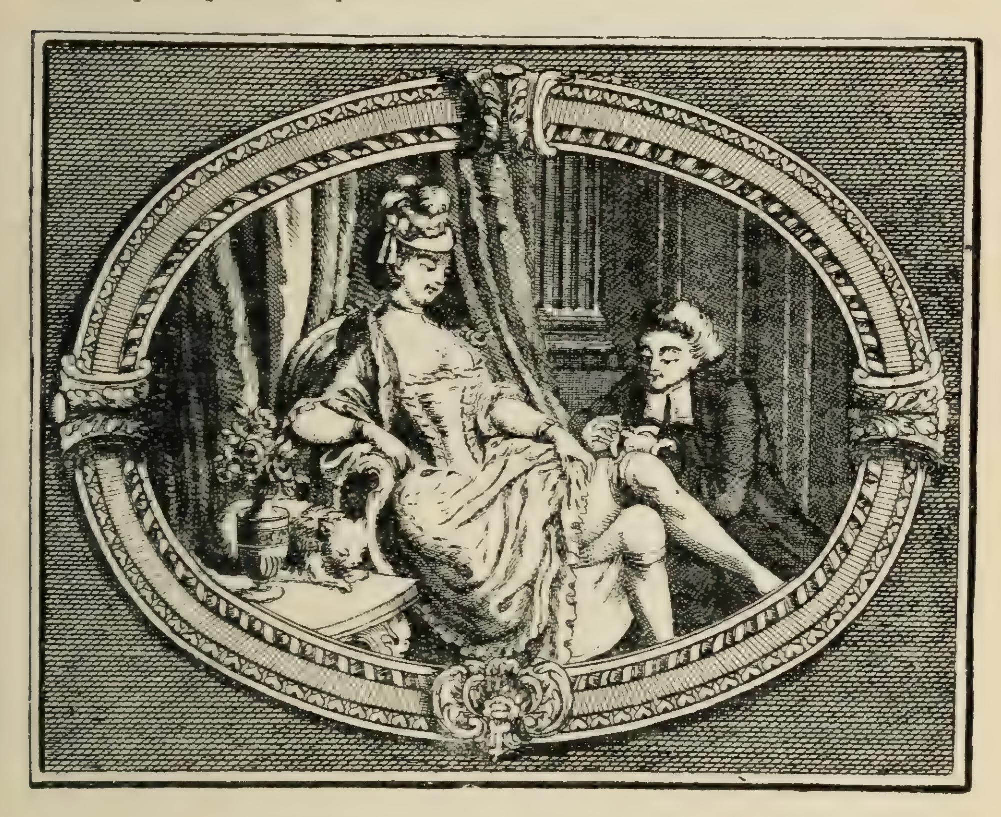
La Blonde. — Quien, chienne de R'beca, si je m'mets sur ta carcasse envelimée, j'te sacrifie ; tu sais que j'ne suis pas trop bonne.

Margot. — Finissez donc, mam'selle Moutonne, et ne t'échauffe pas comme ça, *la blonde*, ça fait gagner mal à la rate.

La Blondé. — C'est pas comme chez toi, car on y tâterait que du mou. Vas, vas, quand t'auras l'boyau vuide, j'te parlerons.

Margot. — T'as la gueule bien forte aujourd'y ; c'est parce que tes cheveux couleur de feu ont échauffé ta tête.

La Blonde. — Oui, grosse bête : tu dois bin parler d'zautres avec tes yeux pas plus grands que le trou du cul d'une mouche à miel, qui n'pleurent que d'la cire.



Monsieur l'abbé, songez-y bien ;
Vous-même attachant ce lien
A la cuisse de Climène,
Pour votre cœur vous forgez une chaîne.

(Image galante dessinée et gravée par Queverdo, 1782.)

Margot. — Ah ! Voyez-vous, s'te bell' p'tit' grand'bouche, qui voudrait manger ses oreilles, alle pourrait bin servir de réser-i-voir à médcine, les deux lèvres serviraient de bourelets. Allons, allons, n'm'envoyez plus d'écume par l'né, car tu m'empoisonnes, tu sens l'moisi comme une vieille plante.

LA BLONDE. — Apportez donc du vinaigre à c'te dame, elle va se trouver mal, cet égout de la rue du Bout-du-Monde (1). Allons, allons, va faire tes enfants à crédit, et laisse-nous tranquille.

MARGOT. — Parle donc, c'est pas comme toi, j'ons jamais été empruntée par personne.

LA BLONDE. — Non, mais t'as été sœur converse à Saint-Martin, dont tu as encore conservé l'chapelet par dévotion.

MARGOT. — A moi ? jamais le cuisinier de Bicêtre n'a mis ma viande au roux dans son poëlon à courte queue, l'joli oignon pelé : tu n'sens pas, toi-même, l'hôpital ? eh ! non, c'est que j'tousse.

LA BLONDE. — Finis donc, t'es tout' boursouflée, tu n'en peux plus, t'as la vue égarée quand t'es comme ça ; quien (2) on voit la potence dans tes yeux, il n'te manque plus qu'un signe de croix et te v'là pendue.

MARGOT. — Apprends que j'sommes honnêt' femm' ; que j'nons fait tort d'un iard à personne, tu n'en peux pas dire autant.

LA BLONDE. — A moi, capable, j'te le prouverons quand tu voudras, ça n'pèse pas une once. Comme t'es toute essoufflée à force de pialler ; mais si j'n'avons pas de gueule, en guise d'ça j'ons des poings avec quoi j'te boucherons une fenêtre du visage.

MARGOT. — Et moi, j'te casserai la vite de l'œil, et j'te battrai comme plâtre, larronnesse, qui voudrait m'esbignonner mon Maq'rau.

*Elles se battent et continuent à se dire toujours des pouilles. Arrivent en cet instant deux jeunes gens, qui s'amusent à aller la nuit, quelquefois, à la Halle, pour se disputer de paroles avec ces femmes, à qui, néanmoins, ils payent de l'eau-de-vie.*

MARGOT. — En as-tu assez ? Et tu n'auras pas encore l'pagnier.

LA BLONDE. — J'men c... ; j'ons acheté des cornettes et je r'commencerons à nous r'licher des plus belles.

LE JEUNE HOMME. — Eh ! mes amies, quel diable avez-vous pour vous battre de la sorte ?

MARGOT. — Qu'est-ce que t'en veux dire ; est-ce que t'es son croc ?

LA BLONDE. — Casse l'y la gueule à c'chien-là, quoi qui s'mêle

(1) *Rue du Bout-du-Monde.* Dans toutes les anciennes villes c'était une rue à peine tracée, véritable réceptacle à immondices ; le *bout*, l'extrémité du monde habité. On comprend donc le sens de l'insulte.

(2) *Quien* pour « tiens ».

L'autre jeune homme. — Nous venons pour vous tenir compagnie, une partie de la nuit, et vous vous fâchez aussitôt. Mais quelle est votre dispute?

Margot. — Quin, mon enfan, all' veut dire que ce pagnier d'Maq'reaux-là, qu'est bon, est à elle, est-ce que j'ons tort!

La Blonde. — En v'rité d'Dieu, il est aussi à moi, ou j'abîme! (1)

La Riole. — Vous l'avez peut-être acheté ensemble.

La Blonde. — Apparat, mais elle veut l'avoir à elle seule.

Margot. — Ah! T'en as menti, *la Blonde*, c'est toi qui veux m'donner le mauvais en guise du bon.

L'Enflé. — Eh bien! vendez les deux paniers, et partagez ensemble le profit et la perte.

Margot. — V'là qu'est parlé, ça, *la Blonde*.

La Blonde. — J'nons jamais mieux d'mandé. Allons v'là qu'est fini, je l'voulons ben: sans rancune, *Margot*.

Margot. — Eh! que nous l'disais-tu? Tout cela m'a altéré comme un chien d'chasse... J'aurions bon besoin, avant que d'nous mettre à écosser des pois, de boire chacun un petit article de foi cheux l'épicier, mais v'là ces *lurons d'là ganre* qui vont nous régaler de coco, pas vrai?

La Blonde. — N'est-ce pas vous, qu'êtes venus, l'autre jour, passer la nuit avec nous?

Margot. — Eh! apparat, quin, c'est monsieur *l'Enflé* et monsieur *La Riole*, que j'ons batisés comme ça.

La Blonde. — Ça nous met du baume dans le sang quand je vous voyons, et je m'souviens que *l'Enflé* était mon personnier; ainsi j'voulons qu'il le soit encore aujourd'hui.

Margot. — Ça m'donne d'la joie au cœur, et je r'prenons *La Riole* pour le mien: t'es bien genti, mais t'as l'air triste, cependant.

La Riole. — Tiens, ne m'agonis pas de complimens, car je suis dans mon humeur massacrante.

Margot. — J'voulons rire, nous, et vas-t'en au fichar si tu n'veux pas nous aider à écosser queuques pois.

La Riole. — Nous le voulons bien, mais comment payeras-tu?

La Blonde. — Eh! mais vraiment, monsieur Lustucru, c'est

(1) *Ou j'abîme*, c'est-à-dire « où je cogne ».

avec l'paf que tu nous pairas toi-même, tu sais trop bien la mode, je n'voulons pas changer.

L'Enflé. — J'y consens, à condition que tu nous chanteras quelque chose. Tiens, va-t'en chercher un poisson (1) d'eau-de-vie.



DEJEUNÉE DE LA RAPÉE

Illustration pour *les Œuvres Poissardes*, de Vade.

La Blonde. — Un poisson ! eh hu ! quin, v'là not' chanson

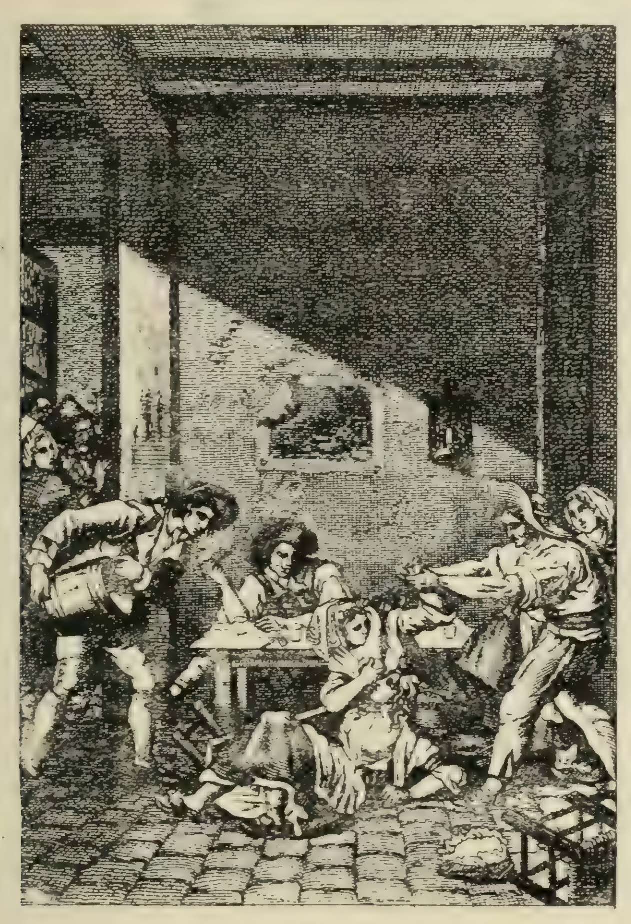
Apportez pinte,
Nos amis sont ici ;
Car tu m'ereinte
Quand tu nous parle ainsi ;
Apportez pinte,
Nous sommes quatre ici.

(1) Verre d'eau-de-vie. Dérivé de *poisson*, petit pot.

Margot. — De cett' chaleur-ci on a une soif du diable qui vous étrangle, mon personnier.

La Riole. — Qui t'emporte et t'étouffe.

Margot. — Mais qu'est-ce que tu fais si loin ? T'es là comme un



PIPE CASSÉE

(Illustration pour *les Œuvres Poissardes*, de Vadé.)

chapon du Mans ; gazouille donc un peu, et donn' nous d'zeuillades; tu n'dis rien, tu n'as pas pu d'chose qu'un enfant; approche-toi, puant, ça de mon côté.

La Riole. — Tiens, je te ferai la cour comme je pourrai ; commence par attendrir mon cœur, car il est dur comme une pierre.

MARGOT. — Chien, tu l'as donc bien dur : enflons (1), ça vaudra mieux, où est ton verre.

L'ENFLÉ. — Mais c'est assez boire ; chante donc à présent.

LA BLONDE. — Si t'étais marié, j't'en chanterions une.

L'ENFLÉ. — Suppose-le, et voyons-la.

LA BLONDE. — Quin, la v'là. « P'tit bonhomm' passe pisse. »

LA RIOLE. — Vas te promener avec tes chansons ; donne-nous en d'amoureuses.

MARGOT. — Oh dame ! j'faisons l'amour à la grosse, mordienne ; je l'ons jamais tiré à quatre épingles, et pour m'en inspirer, embrasse-moi.

LA RIOLE. — Je le veux bien, parce que je n'ai rien à gâter, pourvu que ce ne soit que sur les joues.

MARGOT. — T'es bin délicat avec ta perruque à jour : allons, nous patine pas tant, ça nous amollit, c'pendant j't'aime à cause de ta mine r'venante.

LA RIOLE. — Est-ce que tu me prends pour un spectre, avec ta mine revenante ?

MARGOT. — Je n'connaissons point s't'animal-là ; mais si j'croyons aux r'venans, c'est parce que j'vous croyons trop bien en vie pour que cela soit.

LA RIOLE. — Ne vois-tu pas bien mon enseigne déployée (*en indiquant son nez*) ? on dit que c'est un signe de longue vie.

MARGOT. — Taisez-vous donc, petit hableur, avec votre grand nez à la grecque, ton visage ressemble à une affiche de comedie qui a pour annonce les « Dehors trompeurs ».

L'ENFLÉ. — Comme tu nous dégoises tout ça ! eh bien, je t'en aime davantage, et je suis si amoureux de toi, que je ne voudrais pas te donner pour dix-sept ou dix-huit deniers.

LA BLONDE. — Chien ! qu'entendez-vous par ces paroles ? t'étouffe de complimens, tais plutôt ta gueule.

LA RIOLE. — *L'Enflé*, veux-tu changer de parsonnière ? tu me donneras quelque chose de retour, car la mienne a toutes ses dents.

MARGOT. — Est-ce que tu nous prends pour des jumens ?

(1) *Enfler* : boire, dans l'argot populaire de l'époque.

La Blonde. — Allons, hu : va-t'en d'à côté d'moi. R'garde donc, *Margot*, comme il fait le gros dos !

Margot. — Le gros dos ! faut donc que j'ai la berlue, car je l'vois aussi plat par derrière comme par devant.

L'Enflé. — Vous avez bien du caprice, mam'selle *la Blonde.*

La Blonde. — Que veux-tu, c'est mon ordinaire d'être lutanique ; quin, tu sens la chair morte, donne-moi une prise d'tabac auparavant.

L'Enflé. — J'en ai bien à ma chemise, mais il n'est pas encore sec pour le raper, attends le soleil, je la ferais sécher, et tu en auras du frais.

La Blonde. — A la voirie avec ton tabac. Allons, *la Riole*, viens à côté d'moi, mais ne me dis pas des sottises comme t'as dit à *Margot*, car, quin, vois-tu, j't'arracherais les deux yeux de la tête.

La Riole. — Si je soupçonnais que tu pensas ainsi, mon épée te servirait de broche.

La Blonde. — Queu mauvais ! comme tu fais l'tapageur ! est-ce une lame plate que vous avez, elle est bonne, n'est-ce pas ? Nous fait donc pas peur ; comme il est genti ! mais t'es à l'agonie, n't'avise pas de bâiller, car ton âme passerait sans nous dire adieu. Vas, sois sûr que tant qu'tu parleras comme ça, tu n'entreras jamais dans l'génie.

II

Margot. — N'tavise pas, *la Blonde*, de faire assaut avec lui, car on dit qu'il vous sait tirer. Ah ! quin, *la Blonde*, v'là *Jérôme* qui vient t'prier d'sa noce avec *Cateau*, l'vois-tu là-bas qui fait son p'tit tour ? Quand on parl' du loup, on en voit la queue.

La Blonde. — Tout d'bon ; est-ce que c'est pour aujourd'hui ! J'en suis bien aise. Bonjour, *Jérôme*, où irons-je faire s'te noce ?

Jérôme. — Eh bin ! mil'sieux (1) ! allons-je partir bientôt ? Ces messieurs ne sont pas de trop ; plus j'serons d'fous, plus j'rirons. Comme t'a l'air changé, *Margot*.

(1) *Mil'sieux*. Juron populaire pour « mille cieux ! »

MARGOT. — Comme j'savions qu'j'étions d'la noce, je nous somm' peigné, nous deux *la Blonde*, auparavant.

L'ENFLÉ. — Voulez-vous boire un petit verre, monsieur *Jérôme ?*

JÉRÔME. — Bin d'l'honneur pour nous, messieux, mais ça n'est pas de refus.



BOUQUETS POISSARDS

(Illustration pour *les Œuvres poissardes*, de Vadé.)

LA BLONDE. — Eh bien, *Jerôme*, es-tu r'venu de cette erreur qu'on voulait t'couler en douceur, dans l'endroit de l'honneur de *Cateau* à l'occasion de l'autre qui lui bavait dans l'œil pendant la conversation.

JÉRÔME. — Eh, c'était d'moi qu'on a toujours voulu parler, et



(Composition de Desrais, gravée par Mlle Ponce
pour les *Confessions du Comte de ****, par Duclos, Paris, 1776.)

monsieu le Curé nous a arrangé tout ça en conscience ; malgré le p'tit escrupule qui nous est venu sur le compte de l'honneur de *Cateau,* que j'ons couvert par notr' mariage, et on n'peut à présent qu'avoir la gueule morte. Quin, n'parlons plus d'ça, buvons un coup, ça vaudra mieux.

MARGOT. — Mais dis-moi, auparavant, comment as-tu connu Cateau !

JÉRÔME. — Tu sais qu'elle a quitté les allumettes pour vendre des mottes. Il y a queuqu'jours que j'la rencontris qui en avait encore un reste : ce jour-là, il était tard, j'n'avions rien fait d'la journée, elle avait du bonheur, elle me demande si j'veux lui en donner à moiquié d'gain. Moi, sans barguigner, comme j'lui connaissions de la grecq'rie, j'faisons nos conventions. Elle prend l'devant, la chance l'y tourne, comme si elle avait joué au bâtonnet avec moi, la corniche l'y tombe dans l'œil, chacun en achète ; et au bout d'un moment, elle revient vide. Là-dessus, j'buvons ensemble ; le petit *Cufidon* qui s'était, comme dit c't'autre, *niché dans notr' misquier*, nous gargouille dans l'cœur, j'nous convenons, j'nous aimons, j'nous nous donnons parole, je relichons encore un coup par là-dessus, et je nous nous marions aujourd'hui : tout ça est bien simple, y a déjà pu d'trois mois d'ça.

LA BLONDE. — Tant d'temps qu'ça ! c'est bin long.

L'ENFLÉ. — Je suis charmé de vous voir tous d'accord, je vous souhaite bin du plaisir, et nous allons vous quitter.

LA BLONDE. — Qu'est-ce donc qui vous presse si fort, et où allez-vous si matin, tous deux ?

LA RIOLE. — Rendez-lui donc compte. Veux-tu venir avec nous, nous allons faire un tour aux Tuileries.

MARGOT. — Taisez-vous donc, j'serions plus sûre de vous trouver au p'tit Cours, mais de quoi nous donneras-tu à déjeuner ?

L'ENFLÉ. — Nous te régalerons d'une prise de chocolat.

LA BLONDE. — Pourquoi donc faire ? je n'aimons pas l'chose à Colas ; ainsi nous fiche pas tant la goaille, car tu n'en a pas l'étrenne.

L'ENFLÉ. — Adieu donc, les belles.

LA RIOLE. — Bon jour, jusqu'au revoir.

LA BLONDE. — Comme il s'enfuit ! faut qu'il ait volé quequ' rotisseur, car il cache un dindon sous son habit.

MARGOT. — N'vois-tu pas bin qu'il va à quelque gueuleton où chacun porte son plat ?

MARGOT. — Parlez donc, monsieur la Vergette, n'allez pas tant housser vot'beurre (1), aujourd'hui, car vous tomberiez en poussière.

LA BLONDE. — Adieu donc, monsieur Plé. Prends garde au vent, il va envoler ta perruque. Ah ! *Margot*, vois donc sa tête, on dirait du chef de Saint-Jean dessus un plat.

MARGOT. — Eh ! vois donc sa jambe, il l'a faite comme celle d'un chien. On voit bin qu'il a tiré ses bas trop fort ce matin, car il en a caché le mollet.

LA BLONDE. — Parl' donc, hé ! l'*Enflé*, si la succession de ton père n'a pas laissé d'autre magot que toi, tu ne dois pas être bin riche.

JÉRÔME. — Voulez-vous vot'e reste ? ils sont engendrés d'une brouette, comme diable ils vont ! ma foi d'Dieu, ça fait de bons lurons, qui ont l'odeur du gousset chenument forte (2).

MARGOT. — T'as bin fait de n't'y pas jouer, car ils ont la clef de l'autre monde au cul, et tu aurais pu servir d'serrure.

JÉRÔME. — Des bon. S'ils sont tapageux, j' somm' bacanaleux, j'nous serions travaillés d'la bonne manière, mil'sieux ! dans un chausson ! Quin, vois-tu ces poings, ils ne sont pas de paille : quand j' somm' seul, j'battrais tout le monde.

LA BLONDE. — Finissez donc, mauvais, crainte qu'on n'vous fasse voir Quinze-vingt retourné (3).

MARGOT. — Allons, v'là qu'est bin. Parlons à présent de not' noce. Où irons-je la faire ? aux Porcherons, pas vrai, *Jérôme ?*

LA BLONDE. — Allons, tais-toi, *Cateau* aime mieux la Courtille.

JÉRÔME. — All'a raison. J'irons au Chou, chez l'compère Bibron.

MARGOT. — Ah ! *La Blonde*, pendant que j'y pensons, as-tu encore d'la salade dans ta hotte ?

LA BLONDE. — Oui, y en a encore un peu dans l'cul, que j'emporterons.

MARGOT. — Eh ! l'pagnier de maquereaux gâtés, je n'aurons

(1) *Housser votre beurre* : faire le malin.
(2) *Gousset* : « odeur qui vient de l'aisselle » en argot.
(3) Crainte qu'on ne vous poche les yeux !

qu'à l'emporter aussi, je les ferons passer pour bons. Quin, je me souviens d'avoir encore du beurre pour les fricasser : ah oui, le v'là, je le sens.

LA BLONDE. — Y a-t-il longtemps que tu l'as ?

MARGOT. — Il n'y a pas huit jours.

LA BLONDE. — Chien ! il est bien fort pour son âge. Jérôme, as-tu de la simfronie ? car il en faut pour une once.

JÉRÔME. — N' t'inquiète de rien, c'est mon affaire, et j't'prendrons une marmotte.

MARGOT. — Partons de ce pas, étant partis, nous v'là allés. (*En chantant*). Allons, allons, allons à la guinguette, allons.

VADÉ.

## LES DEUX HÉRITIERS

Maître Jean, ayant hérité,
Résolut d'entrer en ménage.
De Margot s'étant entêté :
« Viens, lui dit-il, voir mon partage,
J'ai plus de trois arpens de pré ;
Vois s'il en manque au mesurage ;
Ne suis-je pas fort à ton gré ? »
« Il faudra voir, répondit-elle,
Aujourd'hui je m'aviserai,
Et demain je me résoudrai. »
Jean, tout joyeux, quitte la belle.
Mais sur le soir, se promenant,
Il vit, au bord de la fontaine,
Margot près d'un jeune manant,
Regardant attentivement
Tout autre chose que la plaine.
Il sentit son cœur s'émouvoir ;
Il accourut, fit grand tapage :
« Quoi ! dit Margot, tu n'es pas sage,
T'ai-je pas dit qu'il fallait voir ;
Ce garçon veut aussi m'avoir,
Je mesurais son héritage. »

HENRI PAJON,

(*Contes et Nouvelles en vers*, ANVERS, 1753.)



Composition de Marillier, gravée par Halbou pour *les Épreuves du Sentiment* de J. Baculard d'Arnault, 1772.)

## D'une jeune garce qui fut accolée par son valet

Une damoiselle, allant à la campagne avec un valet qui la suivait à pied, rencontra en son chemin des soldats, qui dirent au valet : « Où mènes-tu cette *garce ?* — Je ne suis point ce que vous pensez, messieurs, répondit promptement la demoiselle. Cet homme, quoiqu'il soit en habit indécent pour sa condition, ne laisse pas d'être mon mari. — Est-il vrai ? dirent les soldats au valet. Lui, n'osant pas démentir sa maîtresse, dit que oui. « Si cela est, répondirent-ils, il faut que tu l'accoles tout devant nous. » La femme leur remontra que c'était une action qu'on n'avait point pour habitude de faire devant témoins, mais ce fut peine inutile. Ils la contraignirent à leur obéir, disant que, si elle ne le voulait faire, c'était signe qu'elle mentait, qu'elle était *garce*, et par conséquent ils en voulaient avoir leur part comme les autres. Voyant




(Dessin de Monsiau, gravé par Patas, pour *Les Amours du chevalier de Faublas*, de J.-B. Louvet, 1798.)



MONSIEUR L'ABBÉ

En vain, caressante Climène,
Vous tenez ce singe à la chaîne :
Dès qu'il porte un petit collet,
Il le rompra, soyez-en sûre :
Jeune abbé fut toujours coquet,
Toujours inconstant et parjure.

(Composition de Le Mesle, gravée par Fillœul, dirigée contre les petits abbés galants.)

qu'il n'y avait pas moyen de les apaiser, elle se met en posture, croyant qu'ils n'y regarderaient pas de si près, et que son valet, sans rien lui faire, pouvait faire semblant de leur obéir. Mais lui se mit en état de bien faire son devoir.

La femme, le voyant ainsi délibéré, lui dit tout bas, à l'oreille « Gervais, garde-toi bien de me toucher, fais semblant seulement de le faire » ; mais le drôle, avançant toujours, lui disait : « Non, ferai, pardienne, maîtresse : ils me tueraient. » Aussi ne fit-il point à demi : ce que voyant, les soldats les laissèrent aller.

(*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

## LA MÉPRISE

Colette à son amant donne, un jour, rendez-vous :
« Je laisserai ce soir, la porte demi-close,
« Et l'escalier voisin, dans des moments si doux,
« Sera pour nous, dit-elle, une couche de rose. »
Colin arrive et dans sa vive ardeur
Serre de près dame qu'il croit la sienne ;
Ivre d'amour, s'agite et se démène,
Pensant fêter l'idole de son cœur.
Il se trompait! La mère Simonette,
Ayant du couple entendu le traité,
Au lieu secret pour la fête arrêté,
Perfidement a remplacé Colette,
Boit le nectar par l'Amour présenté :
Puis à Colin qui méconnaît sa proie,
« Adieu, mon fils, le Ciel vous tienne en joie,
« Depuis quinze ans, je n'en avais tâté !... »

MÉRARD SAINT-JUST.
(*Le Calembourg en Action*, 1789.)

## Le petit je ne sais quoi d'une jeune pucelle

Une jeune fille, âgée de treize ans, travaillait à la tapisserie chez une demoiselle de la campagne qui avait un fils d'assez bonne humeur et qui, d'ordinaire, faisait la guerre à cette jeune fille, du reste extrêmement jolie, mais fort niaise à cause de sa jeunesse. La trouvant, un jour, endormie sur l'herbe, il la baisa doucement sans l'éveiller, et comme il lui voulut mettre la main sous la cotte, elle s'éveilla. Lui, lui fit la guerre, lui faisant accroire que, durant qu'elle dormait, il l'avait maniée partout. Elle se mit à rire, lui disant que ce n'était point vrai, mais lui dit : « Je gagerai bien que je te dirai comment ton petit je ne sais quoi est fait. — Voire, lui dit-elle, je gagerai que vous n'en savez rien. — Non ? Tiens, il est fait comme cela, lui montrant deux de ses doigts. N'as-tu pas vu le pied de cette biche qui est attaché à notre porte ; veux-tu gager qu'il est fait comme cela ? »

Cette pauvre innocente, entendant cela, s'en va pleurer vers sa maîtresse, lui disant : « Mademoiselle, monsieur votre fils m'a maniée partout. » La mère se prit à réprimander son fils, qui jura que cela était faux, qu'il ne l'avait dit que pour la disputer mais cette pauvre fille ne cessant de pleurer, sa maîtresse lui dit : « Vas, il se moque de toi, il te le fait accroire. — Non, mademoiselle, répondit-elle, il est bien vrai, car il m'a dit comment il était fait. »

(*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

## LA COLÈRE

Un beau jour, certaine comtesse,
Vivant depuis longtemps loin du toit conjugal,
Se vit en état de grossesse,
Et s'écria soudain : « Quel est donc l'animal,
L'insigne maladroit, le bélitre, le drôle,
Qui m'a joué ce vilain tour ?...
Si je l'apprends, sur ma parole,
Il n'y reviendra pas ; je le dis sans détour. »

***

# L'ABBÉ DE POUPONVILLE

(*) L'estampe et la littérature du XVIIIe siècle ont eu souvent des traits cruels pour les jeunes abbés de cour, les *petits collets*, comme on les appelait, qui tiennent une si grande place dans la société de l'époque. De toutes ces satires écrites, la plus amusante est, certainement, celle que nous reproduisons ici et qui figure dans le célèbre pamphlet : *Bibliothèque des Petits-Maitres.*

« Monsieur l'abbé de Pouponville était poupon dans tout. Il naquit pouponnement dans une coulisse, d'une pouponne de l'Opéra et du célèbre chevalier de Muscoloris, seigneur de Pomaro, Ambresée et autres lieux. C'était leur coup d'essai : ce fut un petit chef-d'œuvre. Il était pétri de grâces. Il naquit ce qu'il devait être. A peine avait-il deux mois, qu'on remarquait déjà, dans ses gestes enfantins, un bon goût exquis : il tettoit si joliment, si mignonnement, que c'était un ravissement pour sa nourrice. Toutes les femmes qui le voyaient téter lui auraient, volontiers, donné leur sein à sucer, suçoter, caresser.

« S'il pleuroit, c'étoit avec une grâce infinie ; s'il crioit, c'étoit avec une douceur, même une espèce de mélodie cadencée, dont le charme délicieux passait jusqu'au cœur. Alors un déluge de pralines et de bonbons, de toutes sortes, l'inondait de toutes parts. Il était choyé, caressé, dorlotté, baisé, léché, presque étouffé. Dès l'âge de dix ans, ses qualités précieuses commencèrent à se développer. Quelle vivacité ! Quelle bouche pour sourire et mignarder ! Quels yeux pour languir et briller ! La mère résolut, dès lors, d'en faire un présent à l'Opéra, ou *de le jeter dans l'Église*, mais une petite disgrâce qui arriva à l'une décida du sort de l'autre. Elle fut obligée de quitter l'Opéra. Heureusement, elle avait mis son petit fonds à intérêt, et elle l'avait assez agrandi pour vivre de ses revenus et fournir aux études de son fils. Il les fit avec une rapidité incroyable. Aussi, fut-il bientôt en possession de subjuguer toutes les femmes. On ne saurait croire combien un petit collet donne d'accès auprès du sexe... Lorsqu'échappé d'un tête-à-tête galant, il montait dans la chaire de vérité, il avait l'air d'un chérubin adonisé. Un texte pris des endroits les plus voluptueux du cantique

des cantiques annonçait un exorde délicieux, suivi d'un discours en deux petites parties, aussi lestes que divinement bien tournées. Il était couru de toutes les femmes du bon ton.

« C'est de lui que nos jeunes abbés ont hérité des belles manières qui les distinguent : la coutume de se faire coëffer à double et triple rang de boucles ; de se parfumer pour remplir l'auditoire de leur bonne odeur ; de prendre un morceau de sucre-candi ou de pâte de guimauve au bout de chaque période un peu longue ; d'avoir un mouchoir ambré qu'on laisse tomber, au moins deux fois par séance, pour voir l'empressement des femmes à le ramasser ; de promener amoureusement ses regards sur une assemblée brillante de beautés à demi voilées, pour se concilier leur attention.

« Cependant la prédication lui fut très fatale. Un horrible *vent-coulis*, venu d'une porte *inexactement* fermée, lui ôta tout à coup la voix et la respiration. Un pli, qu'il aperçut à son rabat, lui donna de nouvelles vapeurs. Il s'évanouit : pour le faire revenir, on eut l'incongruité de lui présenter de *l'eau de la Reine*, qui ne venait pas de chez la petite marchande, la seule qui pût en avoir de bonne. Ce troisième coup le bouleversa. Enfin, pour comble de malheur, un malotru de médecin, en habit noir et sans dentelles, vint lui tâter le pouls. Il ne put digérer ce trait de la dernière maussaderie. Le cœur lui souleva, et notre damoiseau rendit son âme mignonne en demandant si on avait apporté ses souliers brodés, sa ceinture à glands d'or et la nouvelle façon de mouches qu'il avait fait demander chez du Lack. On l'ouvrit; on ne lui trouva ni cervelle, ni cervelet. Il fut regretté des femmes. Les petits-maîtres perdirent avec une joie maligne un rival si formidable. Un adepte, de ses élèves, lui fit ériger par reconnaissance un mausolée élégant. C'était une table de toilette richement garnie et très élégamment décorée de bougeoirs, de miroirs, de boites, de bijoux, de pâtes, de parfums, de rouge, de blanc, d'éponges, d'eaux de senteur, etc. »

(*Bibliothèque des Petits-Maitres*, 1742.)

## D'un nouveau marié qui, par erreur, coucha, le soir de ses noces, avec la sœur de sa femme.

Un jeune homme recherchait une des sœurs d'un de ses camarades. Sans l'avoir vue, le frère de cette fille lui accorda sa sœur aînée; les accords furent faits avant que les parties ne se fussent vues : on les manda, avec leur mère, de la campagne où elles étaient, pour le jour des noces.

Le jeune homme l'épousa; après le festin, durant que tout le monde dansait, le nouveau marié, étant monté à la chambre, y rencontra la jeune sœur de sa femme; soit qu'elle ressemblât fort à sa sœur, ou que, pour être plus belle, elle donnât plus d'envie au marié, il la baisa et ne la trouva aucunement revêche, il la jeta sur son lit et obtint d'elle tout ce qu'il désirait.

Il fut surpris par la mère de la fille qui, le voyant dans cet état, lui dit : « Malheureux que tu es, ce n'est pas là ta femme. » Le galant, soit qu'il se fût trompé, soit qu'il l'eût fait à dessein, s'excusa, disant ne l'avoir pas fait par malice, mais que la ressemblance l'avait trompé.

La belle-mère l'injuria si fort, criant des injures à sa fille, que son fils, frère de la mariée, oyant le bruit, voulut savoir ce que c'était. Voulant déguiser les affaires, de peur de scandale, elle lui dit, en présence de toute la compagnie, montrant son gendre : « Voici ce malheureux qui, voulant percer une pièce de vin, a pris l'une pour l'autre. — Le mal n'est pas bien grand, répartit le frère de la mariée : Si la pièce qu'il a percée ne lui est propre, qu'il perce l'autre; peu importe. »

(*Aventures joyeuses*, 1775.)

---

## MARI ET AMANT

Quel malfaisant génie, adorable Surville,
A pu vous imposer un si vilain mari !
— On ne peut en amant être trop difficile,
Mais un mari se prend comme Dieu l'a bâti !

****

## L'ERREUR DE CALCUL

Avec Sophie un Gascon s'escrimant,
Dans une nuit ne porta qu'une botte;
Le jour éclos, la soubrette Javotte
D'un chocolat restaure le galant,
Et des assauts lui demande la note.
Le Cadédis, fort sur le numéro,
Ses dix doigts montre et dit : Voilà mon compte.
Vous prenez donc un trou pour zéro,
Lui riposta la nymphe d'Amatonte ?

MÉRARD SAINT-JUST.
(*Le Calembourg en action*, 1789.)

## LE SUBTERFUGE

De son printemps entre Mars et l'Amour,
Un militaire ayant fait le partage,
Voulut, enfin, sur le retour de l'âge,
Au joug d'hymen se ployer à son tour.
Jeune fillette, au maintien de novice,
Prend par contrat la moitié de son lit ;
Le vieux héros au premier mot comprit
Qu'il ne pourroit, dans l'amoureuse lice,
Suivre le char que sa dame conduit :
« Mamour, dit-il, à la première pause,
« Il faut ici terminer nos exploits :
« Du parc d'amour vous avez vu la rose ;
« Ah ! j'aurois beau vous l'offrir mille fois,
« Que ce seroit toujours la même chose. »

MÉRARD SAINT-JUST.
(*Le Calembourg en action*, 1789.)



BERGERE, J'AI PERDU MES AMOURS!

(Caricature anglaise, coloriée. Londres, chez J. Atken, 1794.)

(*) Déjà, alors, toutes les bergères n'habitaient point les champs, et certaines d'entre elles se faisaient remarquer par des goûts plus *lesbosiens* que champêtres.

Les « bergères » londoniennes étaient, du reste, les « consœurs » des « femmes du monde » de Paris, c'est-à-dire *les femmes de tout le monde*.



PEUT-ON S'OUBLIER A CE POINT !

(Gravure de Binet, pour *la Fille à bien garder*, nouvelle des *Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne.)

## COMPLIMENT A FANCHON

Moi qui suis un peu timide,
Ça vint à m'embarrasser.
Quoiqu' j'avions l'amour pour guide,
Je n'savions par où commencer ;
Pour lui tourner avec grâce
Un compliment sans façon,
J'fis comme un écolier d'classes,
Qui prend toujours son plus long.

VADÉ.

## LE TRIOMPHE DES SENS

Air : *Quelle sombre humeur, ma sœur.*

Est-il d'amour sans les sens ?
Non, non, je sens
Qu'il n'en est point, belle Angélique !
Votre goût pour moi,
Je crois,
Comme le mien,
Ne se payerait pas de rien.
En style énergique,
Mon amour physique
S'explique ;
Je fais grand cas
De l'amour pur et platonique ;
Mais je n'en use pas.
Quels yeux, ah ! que d'appas !
N'abrégeons-nous pas ?
Qui cause votre embarras ?
— Monsieur, ce sont vos rats.
— L'idée est unique ;
Allons, vous n'y pensez pas.
— Le premier pas
Toujours coûte aux cœurs délicats,



LE PREMIER PRÉSENT D'UN SÉDUCTEUR

(Gravure de Binet pour *Les Progrès du libertinage*, de Rétif de la Bretonne.)

Le sentiment,
Moins que l'amant,
Doit tendrement
Amener le moment.
— Je suis belle, veuve,
Plein de sentiment ;
Mais l'amant
Le dément,
Quand au cœur
Il ne joint pas la preuve
De son ardeur.
Voyez mes feux dans leur splendeur !
Regardez ; est-il d'orateur
Plus séducteur,
Et moins complimenteur ?
— Que vois-je ? Ah ! cachez-vous, ingrat !
Allez, le tour est scélérat !
Le bel état
Pour un grand magistrat !
Me croire sensible
A l'objet présent !
Cachez... cachez-vous, insolent !
— C'est me croire bien susceptible ;
Le trait est galant,
Et fort régalant...
Le mépris est visible !
— Cachez..., cachez-vous, insolent !
— C'est me croire bien susceptible.
— Non, mais en vain l'on se défend
De cet acteur qui, triomphant
Des sentiments,
Fais tous les dénouements.
Ah ! traître, que je chéris,
J'ai les bras tout meurtris,
Et si je fais des cris !...
Comment ! comment ! s'il faut qu'on vienne,
Faut-il qu'on vous surprenne !...
Ah ! cruel, attends
Encor quelque temps :
— Oh ! dans ces instants,

Je meurs, si j'attends !
Mais j'arrive enfin où je tends.
Mon cœur s'est livré.
Il s'est égaré,
Vous m'ensorcelez.
Mais quoi ! vous voulez doubler l'offense ?
Ah ! vous la comblez !
Il la doubla,
Il la tripla,
La quadrupla.
Après cela,
Le galant
Disait en s'en allant :
Le cœur qu'on cite à tous propos,
L'amour et ses sentiments faux,
Ce sont des mots
Inventés pour les sots.

M. Collé.

## L'OREILLE AU VENTRE

Elle est sourde, ainsi comme un sourd,
A ceux qui lui parlent d'amour.
Mais touchez-lui son petit centre,
Cela s'endure doucement ;
Et pour écouter un amant
Elle a l'oreille au bas du ventre.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## ORAISON POUR LA SANTÉ

Anne, dit-on, médit de moi
Et me souhaite en un huitain
Tous les maux qu'elle craint pour soi,
Et qu'elle aura pour le certain ;
Mais Anne me maudit en vain,
De ce ne suis épouvanté.
Malédictions de putain
Sont oraisons pour la santé.

(*Pièces fugitives*, 1764.)

## UN DOCUMENT SUR LES PERVERSIONS DE L'INSTINCT

### LE JOLI PIED

### OU L'HOMME AMOUREUX DES PETITS SOULIERS

« Je vous adore, je vous aime, comme on n'aima jamais : un mot de votre belle bouche va décider de mon sort : prononcez-le devant cette mère qui vous chérit. — Je suis sensible à votre tendresse, monsieur, dit Victoire en rougissant... Croyez, maman, que j'y suis sensible. — Ah ! Dieu !... (*Il l'enveloppa dans ses bras et l'obligea, par ce mouvement, à s'asseoir sur le sofa*)... Voyez à vos pieds l'homme que vous rendez heureux !... » Et ayant aperçu un pied charmant, que la position de Victoire découvrait, il osa y appliquer ses lèvres, en ajoutant : « Un amour sans bornes adore tout ! — Dans un mois, monsieur de Saintepallaie, dit Mme de la Grange, ou dans quinze jours, je vous donne ma parole : venez recevoir celle de M. de la Grange... » Elle voulait donner à Victoire, trop émue par la liberté que venait de prendre son amant, le temps de se remettre.

Ce mariage se fit au bout de la quinzaine. On ne peut rien imaginer de si galant ni de si riche que la chaussure de la mariée : c'était un soulier de nacre-de-perle, avec une fleur en diamans : les bordures étaient garnies de brillans, ainsi que le talon, qui, malgré cet ornement était fort délié : cette chaussure coûta deux mille écus, sans compter les diamans de la fleur, qui valaient trois ou quatre fois cette somme : c'était un présent de Saintepallaie. Le soir, lorsqu'il fut dans la chambre nuptiale, avec sa charmante épouse, il se mit à ses genoux, et ce fut sa main amoureuse qui ôta ce beau soulier du pied mignon qu'il chaussait : une mule, non moins galante, mais moins riche, lui succéda : les souliers furent déposés dans un petit temple transparent, dont la pièce du milieu formait une rotonde environnée de colonnes de cristal à chapiteaux dorés, d'ordre ionique : c'est là qu'ils sont conservés, comme les types et les gages d'un amour qui ne doit jamais s'éteindre. Il y a dix ans que ce mariage est fait, et ils ont été mis dix fois ; c'est-à-dire, chaque année, au jour anniversaire du mariage.

Soit que ce culte que Saintepallaie rend à son épouse maintienne

son amour ; soit que Victoire, aidée des conseils de son excellente belle-mère, sache employer des moyens efficaces, inconnus au reste des femmes; soit, enfin, que les hommes du goût de Saintepallaie soient en effet plus tendres, ou qu'il soit plus facile d'entretenir le charme avec eux, l'amour de ce jeune époux est toujours le même. Mme de la Grange, à qui j'en ai parlé, m'a dit que les quatre causes dont je viens de parler y contribuaient. Le mari de la belle Victoire, quoique très occupé et ne négligeant aucun de ses devoirs, se fait une affaire de la parure de sa femme ; c'est lui qui choisit, et toujours Victoire trouve qu'il choisit bien. La première année, le cordonnier a eu ordre d'apporter tous les jours une paire de souliers, dont la couleur et la broderie étaient ordonnés par Saintepallaie : c'était à lui qu'on les remettait ; son épouse les portait un jour ; il les reprenait ensuite et les serrait dans des rayons vitrés. La seconde année, il ne fit faire que des chaussures blanches : son épouse remettait, par ordre, les souliers qu'elle n'avait porté qu'une fois, et quelques-uns de ceux que son mari s'était appropriés, lorsqu'elle était fille. Cette attention tenait Saintepallaie toujours occupé de sa femme et de ses grâces : elle était son idole, sa déesse, et les soins qu'il prenait pour elle étaient le culte *extérieur*. Dix années viennent de s'écouler ainsi. Trois enfants aimables, en prenant toute la beauté de leur mère, ne lui en ont cependant presque rien ôté : le contentement d'esprit, le bonheur parfait dont elle jouit, conservent dans toute leur fraîcheur les roses de sa jeunesse.

« Eh bien ! bonnè aimée fille, lui disait, un de ces jours, Mme de la Grange, ne te l'avais-je pas prédit, que les maris adorateurs savent aimer beaucoup plus longtemps que les autres, quand on les seconde par les moyens que tu as employés ? — Oui, maman, tu avais raison : mais te doutes-tu à quel point je suis heureuse ? — Voyons, ma belle fille, dis-moi cela ? après, je te répondrai vrai, si je m'en doutais ou non. — Ma belle maman, il n'est pas, je crois, de situation comme la mienne : sûre que tout ce que j'ai plaît à mon mari, puisqu'il choisit tout ; sûre que les dons que je tiens de la nature l'enchantent; que toutes mes actions, tous mes pas déploient à ses yeux une grâce nouvelle, je n'ai pas éprouvé depuis dix années un sentiment relatif à lui qui ne fût agréable. C'est là,



AMOUR ! PERMETS CE LARCIN !

(Composition de Binet, gravée par Berthet, pour *le Joli Pied*, nouvelle de Rétif de la Bretonne, *les Contemporaines*.)



La mere entend, doute, examine,
Puis leur donne un autre concert.

(Composition de Le Bouteux, gravée par Masquelier, pour *les Chansons*, de M. de Laborde, 1773.)

belle maman, une charmante situation! Il me semble que ce qui lui plaît en moi me soit aussi cher qu'à lui; vous ne sauriez croire combien j'ai de plaisir à ma toilette; combien tous les soins que j'y prens pour m'embellir ont de charmes! Comme j'attends son premier regard, lorsqu'il m'aborde! Son œil me parcourt de la tête aux pieds; mais c'est d'un air d'extase qui m'enchante! Il loue ensuite tous les détails, il admire toutes mes grâces; rien n'est perdu, pas la moindre petite attention que j'ai prise. Quelquefois il me prie de marcher; il me regarde avec transport et court à moi; il me prend dans ses bras; il me donne mille noms charmants et autant de baisers, que je lui rends, belle maman, tous, je t'en assure... Et puis il regarde cet attrait favori... Mon Dieu! maman, qu'il est flatteur d'entendre si fort louer une chose à laquelle tant d'autres hommes ne font presque aucune attention! Comme cela marque dans mon mari une passion vive et adoratrice, ainsi que vous le dites quelquefois...

« Si je voulais, il me rendrait les services les plus bas: mais je n'ai garde! Je me souviens de ce que vous me dites un jour. Je ne me repose pas sur l'excès de son amour, et je me comporte avec le plus empressé, le plus tendre des maris, comme s'il en était le plus dédaigneux. J'ai suivi à la lettre votre conseil. Mon mari ne sait pas encore, par le témoignage de ses sens, si je suis une mortelle sujette à mille petites choses désagréables; je les lui cache avec autant d'attention que des crimes; à peine ai-je voulu qu'il fût auprès de moi dans mes couches, et encore pas toujours; je me contraignais en sa présence: un sourire accompagnait mes plus vives douleurs. Il fondait en larmes, vous le savez; il me baisait les mains; je l'éloignais, alors, pour ne plus le revoir que dans le moment de la joie. Maman, je l'éprouve, en s'attachant à trouver tout ce qui peut conserver l'amour d'un mari, on conserve le sien à soi-même; et comme l'amour est le plus grand des biens, on conserve le bonheur! Eh bien, maman, imaginais-tu ma félicité telle qu'elle est! — Oui, chère fille... Bonne enfant, je puis te le dire, aujourd'hui, nous avons eu le même sort. Adorée de ton père, j'ai mis mon bonheur à faire le sien... — Et le nôtre, belle maman, à tous... Tu es la raison même; car je sens effectivement qu'avec les maris qui ont des goûts vifs et d'un genre... comme celui de mon

bon ami, on a bien plus de ressources !... Avec quelques attentions, on conserve ce charme jusque dans la vieillesse, et il remue encore leur cœur, lorsque tous les autres se sont éclipsés. — Il est vrai, ma belle fille, que je suis encore aussi jeune par là qu'à quinze ans. — Je le vois, belle maman : vous êtes chaussée comme moi, et je n'y trouve pas la moindre différence. Ce talon élevé a une grâce particulière ; sa hauteur contribue à rendre la jambe fine et tout le pied moins matériel, moins lourd ; je ne comprends pas pourquoi les femmes viennent d'adopter les talons bas, d'après deux sottes invitations du *Journal de Paris?* Cela leur rend le pied pataud, la jambe fournie et mal faite, sans que leur marche y ait gagné de la légèreté ; au contraire, elle est devenue plus gauche. — Je suis de ton avis, ma belle fille... « Cet entretien fut interrompu par de Saintepallaie, qui rentrait. Il vint pour embrasser sa femme. « Maman, cachons-nous, dit-elle : je veux faire un essai ! » Elles s'enveloppèrent toutes deux dans un rideau de croisée, qui tombait jusqu'à terre : mais chacune montrait un pied, Victoire le droit, Mme de la Grange le gauche, de façon qu'ils paraissaient appartenir à la même personne. « Mon ami, dit Victoire, devine ta femme ? — Oui, je la devinerai au charme séduisant que j'aperçois. — Eh bien ! devine donc ? — J'y suis embarrassé !... le cœur me guidera mieux que les yeux ; c'est lui que je veux écouter... (*touchant le droit*) voici Mme de Saintepallaie ; (*touchant le gauche*) et voici Mme de la Grange. — Il m'a reconnue ! s'écria Victoire. — Oui, par le cœur ; mais les yeux s'y tromperaient, mon amie. » Elles sortirent toutes deux, et Saintepallaie leur dit : « A quelle occasion ce jeu enfantin ? Peut-on le savoir ? — Non, lui dit sa femme, il ne doit pas être divulgué. — Je le respecterai donc. — Mon ami, reprit Victoire, je puis cependant t'avouer que, dans tous les entretiens que j'ai avec ma belle maman, nous ne traitons que des moyens de te plaire davantage et de te rendre plus heureux. Par exemple, tout à l'heure, nous avions une de ces conversations favorites. Je rendais compte à maman des moyens que j'employais ; elle m'a félicitée, moins du mérite de mes soins, que du prix que ton charmant caractère sait y donner. Elle m'a ensuite avoué qu'elle avait suivi la même route, et que le caractère heureux de son mari avait produit ce que fait le tien avec moi. Là-dessus, nous nous

sommes trouvé des ressemblances. Nous avons voulu voir si l'âge apportait des différences à certains charmes que tu aimes : tu t'es fait entendre et j'ai proposé mon essai. — Je remercie maman de ses bons offices, dit Saintepallaie, en baisant la main de Mme de la Grange, et je crois pouvoir l'assurer qu'elle est encore aussi jeune que ma femme par ce charme séduisant, grâce à son bon goût et à la forme à laquelle elle se tient, malgré une mode éphémère. Pour lui marquer ma reconnaissance, je prétends rendre célèbres son mérite, ses grâces et ses vertus ; je vais envoyer son histoire et la nôtre à l'auteur des *Contemporaines;* la première sera intitulée la *Bonne Belle-Mère*, et la seconde, le *Joli Pied*. Tout le royaume saura qu'il y a au monde une *Hortense* et une *Victoire*, toutes deux adorables et toutes deux adorées de leurs maris. »

Rétif de la Bretonne. (*Les Contemporaines*.)

---

## D'UNE JEUNE ACCORDÉE QUI VOULAIT EN AVOIR POUR SON ARGENT

Une jeune fille qui mourait d'envie d'être mariée, pour goûter des plaisirs qu'elle s'imaginait devoir recevoir avec un mari, fut à la fin accordée à un jeune homme ; mais comme elle avait ouï conter à plusieurs de ses compagnes, qu'il y avait quelques-unes qui avaient été trompées en mariage et contraintes de se démarier par l'impuissance de leurs maris, que ce n'était pas or tout ce qui reluisait ; elle — qui craignait extrêmement d'être du nombre des dupes — se mit à épier particulièrement toutes les actions de son prétendu mari, lequel, un jour, elle aperçut de loin pisser contre une muraille, vis-à-vis de ses fenêtres. Elle ne put voir autre chose que l'eau qui donnait contre la muraille. Mais cela seulement fut suffisant de l'en dégoûter, disant qu'elle avait vu la mèche qui était si déliée, qu'il n'y avait guère d'apparence que le cierge fut bien gros.

(*Contes à rire*, 1777.)

# La Naïveté des Demoiselles d'autrefois

Un militaire d'un corps dont il n'est pas nécessaire de dire le nom, étant éperdument amoureux de la demoiselle de Saint-Germain, danseuse de l'Opéra, si connue par son commerce de passades, après avoir tenté différentes fois de lui faire entendre combien il s'estimerait heureux s'il avait le bonheur de pouvoir la persuader à quel degré il était épris de ses charmes, voyant que plus il filait le parfait amour et faisait le rôle de l'amant le plus passionné, moins il avançait ses affaires, et ne voulant pas cependant être la dupe de cette nymphe de théâtre, s'y prit d'une manière qui, en adoucissant la rigueur de l'objet de ses désirs, le lui rendit favorable. Voici ce qu'il fit: il alla au Palais acheter deux bourses pareilles. Il acheta, en même temps, vingt-cinq jetons de ce métal qui ressemble beaucoup à l'or et qui ont la forme de véritables louis; il les mit dans une de ces bourses et mit vingt-cinq louis d'or dans l'autre bourse. Muni de cette emplette, il se rend à l'Opéra, va trouver la Saint-Germain. Il commence par lui rappeler les feux dont il ne cesse, lui dit-il, de brûler pour elle. Voyant qu'elle faisait la sourde oreille à ce propos tendre, il lui dit nettement qu'il sacrifierait volontiers une bourse de vingt-cinq louis d'or (qu'il exhiba) pour avoir une portion de son lit pendant une nuit seulement.

A ce discours énergique, la nymphe lui donna un petit coup d'éventail sur la main et le traita humainement de polisson. Notre militaire n'eut pas besoin d'autre signal pour sentir que son marché était conclu ; mais comme elle voulait lui faire entendre que c'était une grâce qu'elle lui accordait, elle remit à lui donner parole après le spectacle, sous le prétexte qu'elle craignait, lui dit-elle, que M. le duc de X... ne vînt le soir même chez elle, ce qu'elle saurait pendant l'opéra.

Les vingt-cinq louis avaient trop d'appas pour la Saint-Germain pour qu'elle les laissât échapper. Comme on allait baisser la toile, elle vint dire au militaire qu'elle était libre. Il ne fut plus question que de prendre un fiacre pour conduire nos deux amants qui,

étant arrivés, se jurèrent un amour mutuel, surtout lorsque le militaire se fût mis à folâtrer plusieurs fois avec la bourse de vingt-cinq louis. On se mit à table et de là au lit, où notre militaire s'escrima des mieux; il y aurait remporté ville et citadelle par ses vigoureux efforts. Le lendemain matin, notre galant sortit du lit bien satisfait; et comme il se fut habillé, il tira de sa poche la bourse où étaient renfermés les jetons, qui, comme on l'a dit, était pareille à celle où étaient les louis d'or; il voulut, en faisant ses adieux, la remettre entre les mains de la demoiselle Saint-Germain, mais celle-ci l'ayant prié de la poser sur la table de nuit, il fit ce qu'elle lui dit; il ne fut pas plutôt sorti, que cette nymphe prit cette bourse, pour voir s'il y avait bien réellement vingt-cinq louis, prix convenu; mais quel fut son étonnement et sa surprise quand elle reconnut que ce n'étaient que des jetons du palais!

Cette aventure n'a pas été une heure sans être sue de tout le corps, qui en a beaucoup ri.

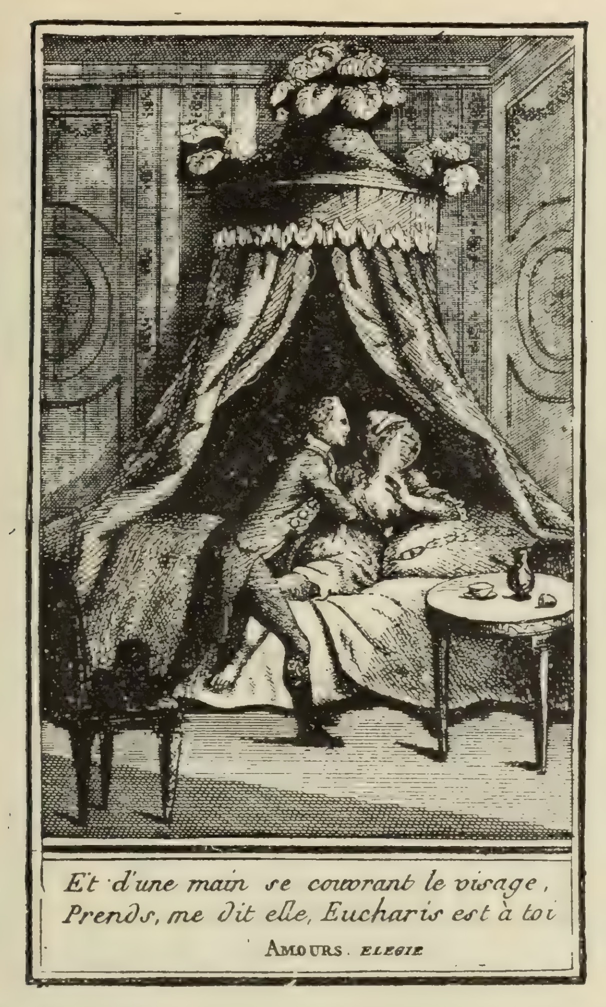
(*Recueil de facéties galantes.*)

---

## LE DÉPIT DE LA PRUDE

Une prêtresse de Cypris
Avait posé ses tentes vis-à-vis
De l'oratoire d'une prude;
Et c'était pour la dame un supplice bien rude
D'ouïr vanter, tous les matins,
L'encens brûlé sur l'autel de la belle.
Un jour surtout, les bulletins
Faisant monter la dose à trente grains,
La voisine à cette nouvelle
Pâlit, s'indigne : « Il n'est, dit-elle,
De bonheur que pour les catins. »

MÉRARD SAINT-JUST. (*Le Calembourg en action*, 1789.)




(Vignette de Binet, pour *le Bréviaire des jolies femmes*, 1793.)

## LES AMOURS (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant l'été, vous savez trop comment
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente,
On cherche alors à respirer le frais :
La pudeur même, aux mouvements discrets,

(1) S'il faut en croire Mercier de Compiègne, éditeur du recueil : *le Bréviaire des jolies femmes*, la déesse Eucharis, à laquelle sont consacrés ces « chants d'amour », ne serait autre que la princesse de Lamballe.



« Les cris de Mignonette ne le purent attendrir, et ce fut, alors, qu'elle se repentit d'avoir été désobéissante. »

(Composition de Marillier, gravée par de Ghendt, pour *Mignonette*, 1777.)



« Ciel ! quel objet me frappa ! C'était la marquise elle-même. »

(Composition de Marillier, gravée par Borgnet, pour *les Soirées du Bois de Boulogne. Œuvres badines*, du comte de Caylus.

Entre deux draps s'agite et se tourmente,
Et de leur voile affranchit ses attraits.
Sans le savoir, ainsi ma jeune amie
S'exposait nue aux yeux de son amant.
L'amant troublé, la trouvant endormie,
Je l'avouerai, profita du moment...
Quel cœur glacé peut revoir sa maîtresse,
Ou la quitter, sans baiser son beau sein ?...
Déjà l'amour avait su nous unir,
J'essaie, en vain, de me détacher d'elle,
De ses deux bras je me sens retenir ;
On crie, on pleure, on me nomme infidèle,
A ce seul mot il fallut revenir.
Ah ! qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon âme ?
Je meurs d'amour, cruelle, qu'as-tu fait ?
Pourquoi poser ta tête languissante
Contre ce cœur ému de tes accents ?
Pourquoi, cent fois, de ta main caressante,
Au doux plaisir solliciter mes sens ?
Un seul baiser de ta bouche vermeille
Suffit, hélas ! pour troubler ma raison.
Pourquoi mêler à ce fatal poison
Ce dard brûlant qui de mes sens, dispose
Les fait renaître et mourir tour à tour,
Ce dard caché dans tes lèvres de rose,
Et sur tes dents aiguisé par l'amour !
Viens Eucharis, au-nom de tous nos dieux,
A ton amant livre-toi tout entière :
Dans ton alcôve un jour délicieux
Répand sur nous et l'ombre et la lumière.
Si tu rougis de céder la première,
Dis-moi de prendre et détourne les yeux.
Elle se tut ; ô fortuné présage !
L'amour survint, la pudeur s'envola.
Elle se tut, mais son regard parla ;
Du sentiment elle perdit l'usage :
Ses yeux mourants s'attachèrent sur moi
Et d'une main se couvrant le visage :
Prends, me dit-elle, Eucharis est à toi.

(*Bréviaire des jolies femmes*, 1793.)

# Gageure de deux compagnons à qui ferait son voisin cocu le plus subtilement

Deux bons compagnons qui n'étaient point mariés, dont l'un était marchand et l'autre de justice, tombèrent en un discours, ensemble, de leurs bonnes fortunes, et confessèrent l'un l'autre que tous deux étaient amoureux chacun d'une femme de leur voisinage et que, jouissant de leurs amours, les maris de ces dames étaient de francs cocus. Ils firent ensemble une gageure à qui jouirait de la femme de son voisin le plus subtilement des deux, sans que leurs maris s'en aperçussent, quoi que ce fût en leur présence.

Le premier, qui était homme de justice, avait un confrère de la confrérie des cornards, qui avait une femme fort jolie, dont ce compagnon jouissait ; il la fut trouver, lui faisant part de la gageure qu'il avait faite avec son voisin, la priant d'aider à sa fourbe, afin qu'il gagnât la gageure, l'argent de laquelle il se promettait. Il s'avisa d'une invention assez subtile. Son voisin avait une petite salle sur la rue où répondaient des fenêtres de verre clouées, en sorte qu'elles ne s'ouvraient point ni par dehors ni par dedans, et pour entrer dans la salle, il fallait faire une grande tournée dans la maison. Ce galant épia l'occasion que son voisin était dans cette salle seul avec sa femme, assis auprès de leur feu ; passant par la rue, il les regarda par cette vitre qui y répondait, lui donna par là le bonjour, que son voisin lui rendit. L'autre lui dit : « Comment, mon voisin, n'avez-vous point de honte d'accoler votre femme devant tout le monde ? Si un autre que moi, par hasard, fût venu là, il vous eût trouvé en une étrange posture. — Mon ami, répondit le pauvre sot de mari, êtes-vous fol ou ivre ? Ma femme est en un coin du feu, et moi en l'autre : bien loin de faire ce que vous dites, nous sommes bien éloignés de nous mordre. — Pour qui me prenez-vous, dit le galant ; vous imaginez-vous que je ne voie goutte ? Encore avez-vous si peu de honte, que vous ne vous retirez pas pour ce que je vous dis ; cela est extrêmement vilain. N'avez-

vous point d'autres lieux chez vous, où vous puissiez être en liberté, sans donner du scandale à ceux qui vous voient? — Vraiment, mon pauvre compère, lui dit ce mari, je crois que vous vous moquez de moi, car il n'est rien plus faux que ce que vous dites : c'est à quoi ni elle ni moi ne pensons point. — Il faut donc, dit cet autre, si ce que vous dites est vrai, que je me trompe moi-même, et que ce verre me fasse ainsi voir de travers et prendre une chose pour une autre, et il me semble que je vois bien clair. — Vous verrez que cela est, observe le mari. — Je vous prie, mon compère, dit le voisin, obligez-moi de venir à ma place, et j'irai à la vôtre, et vous verrez que vous vous y tromperez aussi bien que moi; j'en suis certain, dit-il. « Le mari vint à la rue et le voisin entra dans la chambre, et sitôt qu'il se vit seul avec cette femme, étant d'accord avec elle, il la prend, la renverse et eut d'elle ce qu'il voulut, aux yeux de son mari, qui, au travers du verre, dit à son compère : « Hola, hau ! de par le diable, mon ami, que faites-vous là ? — Moi, voisin, dit l'autre, je jure que je suis en un coin de cheminée, et votre femme à l'autre; je vous le disais bien que c'est ce verre qui fait voir cela. — Assurément, il est vrai, car je jurerais que vous accolez ma femme. » En disant cela, il rentra dans la salle, et mon drôle se remit comme si de rien n'eût été, et le mari dit à sa femme : « Ah, ma mie, le méchant verre! il faut assurément changer ces vitres-là. En attendant, montons en haut, de peur que quelqu'un ne nous voie, car on serait tout scandalisé, s'imaginant que nous faisons ce à quoi nous ne songeons pas », ce que cette femme rusée fit, et sitôt que son mari fut sorti, elle fit mettre d'autres vitres aux fenêtres, de peur que son mari, les voulant éprouver de nouveau, ne s'aperçût de la fourbe.

Le marchand fut extrêmement surpris quand il eût ouï la fourbe de son compagnon, car il n'espérait pas en pouvoir faire une meilleure; toutefois, il ne perdit point courage. Il aimait la femme d'un meunier qui demeurait à un quart de lieue de là, où il faisait moudre son blé. Il avertit cette femme de sa gageure et de ce qu'elle avait à faire, et lui donna charge que, quand son mari apporterait la *mouee*, elle l'accompagnât, ce qu'elle ne manqua pas de faire : lui, étant averti de l'heure, s'en alla au-devant d'eux et la rencontra en chemin : il donna le bonjour au meunier, qui le lui ren-

dit. Le marchand lui dit : « Comment, mon compère, il semble que vous soyez bien chargé. — Oui assurément, lui répondit-il, cette *pouche* (1) passe grandement. — Vous voilà bien empêché de peu de chose, répondit ce marchand, je ne suis pas plus fort que vous, et si gage que je porterai bien aisément vous, votre femme et votre *pouche.* — Je voudrais bien, répondit le meunier, qu'il vous prît envie de faire quelque gageure là-dessus. — Je le veux, répondit le marchand, à la charge que vous vous mettrez comme il me plaira, afin que je vous puisse prendre plus à mon aise. — A cela ne tienne, dit le meunier, que voulez-vous gager ? » Le marchand proposa peu de chose, comme celui qui avait envie de perdre cette petite gageure, pour gagner l'autre qui importait bien davantage. Il fit mettre donc le meunier le ventre contre terre, mit la *pouche* sur lui, il renversa la femme dessus, à qui il retroussa les jupes et se mit en posture de les embrasser tous deux avec la *pouche ;* et ce faisant il baisait, accolait et embrassait cette femme, lui faisant même autre chose que le pauvre sot de mari, qui était couché dessous, tout de son long, le ventre contre terre, ne pouvait voir. Tant y a qu'il fut longtemps, feignant toujours n'avoir pas les bras assez longs pour tout embrasser que lassé d'y essayer et d'un autre travail qu'il faisait et, quand il dit à la fin au meunier, après avoir eu ce qu'il désirait de sa femme : « Ma foi, mon ami, je confesse que j'ai perdu » — en disant cela, il se leva et la femme aussi, — il ôta la *pouche*, et le mari, tout joyeux, se leva de terre où il était. « Je savais bien, dit-il, que vous perdriez. » Ainsi, sans qu'il se pût apercevoir de rien, il fit ce qu'il demandait, prétendant avoir gagné la gageure ; car il soutenait que la subtilité de l'autre ne valait pas la sienne. La dispute ne fut pas petite entre les deux, pour savoir qui avait gagné la gageure. Le premier soutenait qu'il avait gagné, et qu'il n'avait pas seulement planté les cornes à son voisin en sa présence, comme l'autre, mais à sa vue. Le second soutenait qu'il n'avait point usé de supercherie comme le premier, que la ruse était trop grossière, et qu'un autre qui n'eût pas été si stupide, s'en serait facilement aperçu ; mais que la sienne eût attrapé aisément le plus subtil ; que ce n'avait pas seulement été

(1) Terme de meunerie pour les gros sacs de farine.

en sa présence, mais que lui-même avait servi de lit pour le faire jouir de sa femme. L'affaire étant très difficile à décider, et leurs raisons fort pertinentes, j'aurais bien de la peine à vider ce différend et adjuger le prix à l'un sans faire tort à l'autre. C'est pourquoi je laisse ce jugement à la discrétion du lecteur : chacun en parlera selon son sentiment.

(*Nouveaux contes à rire*, 1782.)

## LE MAL DE DENTS ET L'AUTRE

Votre mal et le mien n'ont point de sympathie ;
Manon, vous vous plaignez d'avoir le mal de dents ?
Si vous l'aviez dehors, vous en seriez guérie,
Et moi je guérirais, si je l'avais dedans.

J.-B. Rousseau.

## L'ÉCONOMIE DU PLAISIR

Air : *Réveillez-vous, belle dormeuse.*

Amans, apprenez la science
D'économiser le plaisir :
Oui, même après la jouissance,
Sachez qu'on peut encor jouir.



Dans les beaux jardins de Cythère,
Ne cueillez pas tout en un jour ;
Si vous voulez longtemps lui plaire,
Ménagez les fruits de l'amour.



Le champ du plaisir est fertile,
Il faut savoir le moissonner :
Et pour la saison difficile,
Laisser quelque chose à glaner.

M. Maréchal.

## ÉPITRE CONSOLANTE A UN COCU

Consolez-vous, Monsieur Fumet,
Gens de robe, gens à plumet
Ont un destin pareil au vôtre,
C'est le bon Dieu qui le permet
Le grand prophète Mahomet
N'en fut pas plus exempt qu'un [autre.
Il prit pour femme Cadigha,
Celle-ci, d'humeur un peu chaude,
Dans son cher époux distingua
Des façons qui sentaient le [Claude,
Lors Dieu sait comme elle in-[trigua.
Un ribaud plut à la ribaude.
Ce ribaud qui la subjugua
Était un gros prieur de Carmes :
Mahomet le sut, la nargua,
Et prit un croissant pour ses [armes.
Bel avis aux gens délicats !
Quand il aurait fait des éclats,
Quand il aurait battu sa femme,
Au jour marqué pour son trépas
En aurait-il moins rendu l'âme?...
Au fait : quand on l'ensevelit,
On lui trouva le *caïche* raide.
(Caïche est synonyme de v...)
Soudain le bruit s'en répandit.
Sa veuve accourt, elle s'écrie :
« Ah! certes, j'aurais eu grand tort
D'avoir passé plus d'une envie
Avec un moine, vrai butor,
Si mon époux, qui disait d'or,
L'avait porté pendant sa vie
Comme il le porte après sa mort ! »

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## L'ALLURE DU MUTIN IMPROMPTU

D'un téton enfantin,
Mon cousin,
Quand je vois la figure,
Aussitôt le mutin,
Mon cousin,
N'est pas en miniature.
Mon cousin
Voilà du mutin l'allure.

(*Le Tableau de Paris*, 1789.)

## L'ARMURE DE VÉNUS

Vénus maniait près de Mars
Son casque, son glaive, ses [dards ;
Armes de défense et d'attaque ;
Mais le Dieu lui cria soudain :
Belle, j'en ai sous ma casaque
De plus propres pour votre [main.

(*Épigrammes galantes*, 1771).

# D'un prince couché avec la femme d'un certain quidam de Paris

Un certain prince, étant amoureux de la femme d'un certain quidam de Paris, épiait les occasions que le mari était au Palais pour venir voir sa femme. Étant venu un matin qu'il l'avait vu aller au



LA RENCONTRE... DÉSAGRÉABLE
(Vignette pour un roman galant de 1788.)

Palais, il vint chez elle ; et la trouvant au lit, il se dépouille et se couche entre deux draps avec elle. Comme ils eurent été quelque temps ensemble à se réjouir, le mari frappe à la porte, un valet lui ouvre sans songer à rien, et comme il montait l'escalier, une servante l'avise qui court en diligence en avertir sa maîtresse, lui di-

sant qu'il était tout prêt d'entrer. Le prince, qui n'eut pas loisir de consulter là-dessus, saute hors du lit en chemise et se lance dans un cabinet prochain, sans avoir eu le temps de prendre son habit, qu'il laissa sur la table. Le mari entre dans la chambre, sa femme lui demande qui l'obligeait à revenir si tôt, il dit qu'il avait oublié quelques papiers sur la table, qu'il venait quérir, et mettant la main sur sa table pour les chercher, il fut étonné de voir un habit




(Estampe faisant partie d'une suite sur les plaisirs champêtres, gravure d'après Boucher.)

d'écarlate chamarré de passement d'or. Il demande à sa femme que voulait dire cela ? « Mon ami, lui dit-elle, si tôt que vous avez été parti, ce matin, une femme me l'a apporté pour voir si je voulais l'acheter : mais voyant que ce n'était pas un habit à votre usage, je lui avais dit que je n'en voulais point ; toutefois, voyant qu'on en aurait fort bon marché, je lui ai dit qu'elle le laisse là, et que je vous le montrerais. On ne l'a fait que cinquante écus, et il y a quasi pour autant d'argent, quand on le voudra brûler ; et pour moi, je crois que vous le pourriez mettre à la campagne. — Vous avez

raison, dit-il, ma mie, je voudrais bien l'essayer pour voir s'il me serait propre. » Il se déshabille et vêt cet habillement qui était à peu près propre pour lui ; comme il l'avait vêtu, l'horloge vint à sonner, il demanda quelle heure c'était, on lui dit que c'était dix heures. « Comment dix heures, dit-il ? Il faut nécessairement que je sois à l'issue de l'audience, je n'aurais pas loisir de me r'habiller ; qu'on me donne promptement ma soutane, je la mettrai par-dessus cet habit-ci, on ne le verra pas » ; sa femme le voulait empêcher, mais le mari qui était pressé ne voulait point entendre ses raisons, et elle, de peur de lui donner quelque soupçon, ne voulut pas insister davantage. Il s'en va donc, emporte les habits du prince, et laisse les siens, que le prince fut contraint de vêtir pour ne pas demeurer tout nu ; lui qui avait eu ce qu'il désirait de cette femme, ne s'en souciant pas beaucoup après, va trouver le Roi, en cet équipage, à qui il conta l'histoire, dont il eut bien de quoi rire, et pour en prendre davantage leur plaisir, le roi envoya promptement au Palais, dire à ce conseiller qu'il vînt tout à l'heure parler à lui, ce qu'il fit, croyant être mandé pour affaire très importante. Comme le roi le vit devant lui, il ne se put tenir de rire, et faisant semblant d'avoir vu au travers de sa soutane briller le clinquant d'or, lui dit : « Comment, Monsieur, quel habit portez-vous là sous votre soutane ? » Il demeura tout étonné ; le roi le fit dépouiller, et paraissant avec cet habit, le prince qui était là présent, dit au roi : « Sire, voilà mon habit qui m'a été dérobé. » Le conseiller, plus surpris encore qu'auparavant, reconnut le sien que le prince avait vêtu. Après une assez longue contestation qu'ils eurent entre eux, le roi ordonna que chacun reprendrait son habit, ce qu'ils firent, avec grand'honte du conseiller, qui reçut l'affront et vint à connaître qu'il était de la confrérie des cornards, mais il n'osa dire mot à sa femme, craignant les coups de bâton dont il fut sur-le-champ menacé. (*Nouveaux contes à rire*, Amsterdam, 1782.)

---

## L'INFLUENCE LOINTAINE DES APPAS

Pour juger du pouvoir qu'ont sur moi tes appas
Ah ! que ne me vois-tu quand je ne te vois pas !

XXXX

## LE ZÈLE

Chez la Pâris (1), on trouve un capucin ;
On l'accablait de dures incartades :
« Corbleu, dit-il, est-ce qu'un médecin
N'a pas le droit d'aller voir ses malades ? »
(*Parapilla*, de Bordes, 1784.)

## POUR METTRE LES PRUDES EN JOYEUSE HUMEUR

Comme, un jour, une jeune demoiselle s'était rencontrée à un inventaire, et qu'elle faisait crier quelques hardes, un certain homme arriva qui, prenant envie à ces hardes, hausse de six blancs par-dessus ladite demoiselle. Elle, fâchée de cela, s'en retourne et, arrivée qu'elle fut à son logis, trouvant son mari, lui dit tout en colère : « Que diriez-vous d'un méchant paillard qui a monté trois fois sur moi pour six blancs. »

O merveilles de la langue française !

# Billet doux XVIIIe siècle

## BELLE MARQUISE FAISANT MANDER SON AMANT

« Je ne sçai si je fais bien de vous avertir que je suis seule ; mais je m'ennuye et je voudrais vous voir ; peut-être ne le devrais-je pas, dans l'état où les belles descriptions du marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zèle ; s'il en est si content, jugez combien le serait un homme que j'aimerais et qui jouirait de mes transports.

« Un mari ne voit que la statue : l'âme n'est faite que pour l'amour. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à vérifier ses discours ; quoi qu'il en soit, mon mari ne dîne pas avec moi, et quand vous viendrez remplir une place qu'il laisse vide, je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurais bien envoyé chercher des femmes, mais il me semble que vous m'amusez davantage, et je hais par-dessus tout m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. »

CRÉBILLON FILS,
(*Lettres de la marquise de M... au comte de R...*, 1739.)

(1) « La Pâris » était une des plus célèbres *appareilleuses* (bordelières) du XVIIIe siècle.

## LA MONTRE A RÉPÉTITION

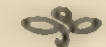
Un jour trouvant Isabelle :
Quelle heure est-il, me dit-elle ?
Je lui répondis : La belle,
Voilà ma montre ; vois-y :
Puisque droite en est l'aiguille,
C'est signe qu'elle pétille
De sonner pour toi, ma fille,
Les douze coups de midi.



A l'instant, pour la lutine,
Je fais mouvoir la sourdine ;
Mais à six coups se termine
Tout le jeu de mon marteau.
Lors de son compte jalouse,
En calcul je ne me blouse.
Pour aller, dit-elle, à douze,
C'est encore six qu'il me faut.



Promettre et tenir, lui dis-je,
Sont deux... Quoi ! cela t'afflige ?
Que ton humeur se mitige ;
Est-ce le cas de gronder ?
Ma foi ! plus d'une bergère
Prendrait comme bonne affaire
Berger qui, sur la fougère,
L'heure ainsi ferait sonner.



Quand d'un timbre la fusée
Est au bout de sa tournée,
Qu'elle est toute dévidée,
Peut-elle encore travailler ?
Demain, mon marteau, sans gêne
Remonté, pourra, ma reine,
Te donner, pour la douzaine,
Six autres coups sans broncher.



En pareille circonstance,
Mesdames, comme une offense,
Supporteriez-vous la chance
D'Isabelle avec regret ?
Qu'un Hercule vous assure,
Montre en main, même aventure,
Vous iriez souvent, j'en jure,
Demander quelle heure il est.

(*Le Tableau de Paris*, 1787).

## LA CONFIDENCE

« Babet, vous avez du chagrin.
— Oui vraiment, je suis désolée.
— Et de quoi ? — De ce que Martin,
Cet hiver-ci, m'a violée.
— Ciel !... contez-moi vite cela.
— Ah ! Monsieur, c'était un dimanche,
J'avais mis, ce dimanche-là,
Une jupe de perse blanche.
Martin me vit et m'appela.
Le traître était dans une grange;
J'y fus sans trop savoir pourquoi :
« Babet, me dit-il, sur ma foi,
Vous êtes belle comme un ange ! »
Lors, il me mena dans un coin,
Et là, près d'un grand tas de foin,
De beaux compliments il me berça.
Je riais : il me saute au cou,
Me fait tomber à la renverse.
Et puis, prenant je ne sais où
Un... un chose raide comme un clou :
« Lève, me dit-il, ou je perce. »
Je levai ma jupe de perse,
De crainte qu'il n'y fit un trou. »

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

# PAGE D'AMOUR

## D'un roman du Directoire (1)

### I

COMMENT VERSORAND, AVANT D'ARRIVER A POSSÉDER SON ANGÉLIQUE, JOUIT D'ABORD DU SPECTACLE DE LA FÉLICITÉ DES AUTRES.

Le tête à tête donne une aisance incroyable aux amants : on y passe par-dessus les bienséances ridicules qui veulent qu'ils se traitent indifféremment, sans accorder au seul objet qui les touche aucune préférence sur ceux qui ne les intéressent pas. Mais cette liberté n'est rien, en comparaison de celle d'un rendez-vous désiré depuis longtemps, et toujours éloigné par les embarras d'une gêne continuelle, et enfin imaginé et procuré par l'amour même.

Je pris ma chère Angélique entre mes bras ; je lui donnai mille baisers avant de lui dire un seul mot. Elle n'avait pas le temps d'être effrayée de la vivacité de mes transports : elle commença par les souffrir et finit par les partager.

Elle me conduisit dans sa chambre, et nous abandonnâmes la garde-robe. L'endroit était peu sûr, parce que la femme de chambre, qui était alors à dîner, en avait une clef. Elle pouvait y venir : si elle avait trouvé le verrou fermé, cette précaution l'aurait étonnée ; et comme de la surprise on passe promptement à la recherche de l'objet qui la cause, elle aurait pu prendre des soins qui nous auraient fort embarrassés.

A peine avions-nous eu le temps de nous instruire l'un l'autre de tout ce qui avait rapport à notre rendez-vous, que nous entendîmes Mme Doran marcher et parler dans l'antichambre de sa fille. Je sentis à merveille qu'il fallait lui ouvrir la porte, et je n'en fus que plus effrayé pour Angélique dont, ma présence allait compromettre l'honneur d'une manière peu équivoque.

Les situations embarrassantes ont cela de désagréable, qu'elles

(1) *Versorand ou le libertin devenu philosophe*. Tours, an III.

nous jettent dans une si grande perplexité d'esprit, que nous ne pouvons chercher les moyens de nous tirer de peine et que nous nous livrons aux réflexions les plus accablantes, comme si elles étaient de vrais remèdes à nos maux. Il n'en est pas de même des femmes, surtout quand il s'agit d'amour. Un instant leur suffit pour voir le danger et pour prendre les précautions qui l'éloignent. Angélique me fit coucher sous son lit. Cela fait, elle referma l'alcôve, qui, heureusement, était garnie d'une petite balustrade qui empêchait de voir ce qui pouvait être sous le lit. Ensuite, elle ouvrit la porte à sa mère, qui lui dit de s'habiller promptement ; qu'il y avait chez sa tante grande compagnie et un concert où on avait besoin d'elle pour chanter.

Les rhumes, les migraines, maladies plus commodes à alléguer dans le besoin que fâcheuses à sentir, furent les prétextes qu'Angélique employa pour se dispenser de sortir. Mais ce fut inutilement. Il fallut s'habiller à la hâte Mme Doran assista à toute la toilette de sa fille, et elles partirent ensemble.

Jusqu'à ce moment, la présence de ma chère Angélique m'avait dédommagé de toute l'incommodité de ma situation, ou plutôt me l'avait fait perdre de vue. J'avais même totalement oublié le danger auquel j'étais exposé, transporté du plaisir d'assister à un déshabillé d'autant plus libre qu'il n'était censé fait qu'en la présence d'une mère. Une fente qui se trouvait au-devant de l'alcôve qui me servait de prison, me fournit le moyen de voir mille beautés qui m'étaient inconnues jusqu'alors. Mais Angélique partit : mes plaisirs cessèrent et ma crainte recommença. Elle voulut emporter la clef de sa chambre : la femme de chambre la demanda pour ranger la toilette; et, M^me Doran ayant décidé en sa faveur, elle resta seule avec moi.

Elle s'occupa effectivement, pendant un quart d'heure, à ranger et la toilette et la chambre. Chaque pas qu'elle faisait, j'imaginais qu'elle allait m'apercevoir; mais j'en fus presque certain, quand je la vis sortir et que j'entendis qu'elle fermait la porte à double tour. Je crus qu'elle m'avait découvert ; qu'elle allait avertir du monde ; et que tout le domestique de M. Doran viendrait dans l'instant me toucher sur le corps et me traiter au moins comme un voleur qu'on prend en flagrant délit. Je me trompais : la demoiselle



LA PREMIÈRE TOILETTE

« La toilette secrète à laquelle personne n'assiste, encore moins les amants. C'est dans celle-là qu'on met en usage les cosmétiques qui embellissent la peau. »

(Gravure de Duncker, pour *le Tableau de Paris*, de Mercier, 1789.)

(*) Le clystère, véritable pompe à feu, qui joue un si grand rôle dans l'imagerie du xviiie siècle quand il dirige ses ... traits vers les mappemondes que l'on sait, osait à peine se montrer dans les soins de la *première toilette*. C'est pourquoi cette vignette de Duncker est presque une des seules qui nous renseigne.



LA SECONDE TOILETTE

« Un jeu qui favorise le développement de mille attraits non encore aperçus. »

(Gravure de Duncker, pour *le Tableau de Paris*, de Mercier, 1789.)

(*) C'est à cette « seconde toilette, » à laquelle assistaient, au contraire, tous les amis, tous ceux empressés à faire leur cour, et, au premier rang, les galants abbés, que se débitaient les nouvelles, que se colportaient et se récitaient les vers et épigrammes du jour.

rentra un instant après et laissa la porte ouverte. Elle vint s'asseoir dans une bergère qui était à côté de la cheminée, précisément vis-à-vis de l'endroit par où je voyais ce qui se passait dans la chambre. Elle chanta assez proprement quelques jolies chansons, que j'aurais entendues avec plaisir dans un autre temps. Ensuite, elle fit une demi-toilette, raccommoda ses jarretières et me montra une jambe de chambrière qui aurait pu convenir à beaucoup de dames, et dont les dépendances paraissaient fort agréables. De là, elle passa au corset, dont les entours étaient tant soit peu dérangés. J'eus aussi occasion de voir une gorge très ample, et en même temps belle et bien faite. Après l'avoir couverte de manière à ne pas en dérober la vue, elle se laissa aller nonchalamment au fond de la bergère, et se mit à rêver, ou à feindre de dormir. Entra un jeune homme, grand, bien fait, qui était le laquais du jeune Doran. Elle se réveilla comme en sursaut et joua la surprise en femme du monde. Elle le querella sur ce qu'il venait la déranger : il s'excusa fort tendrement, et partit de là pour lui parler d'amour, d'une manière plus passionnée, à la vérité, que spirituelle, mais cependant très expressive.

Les gens du monde baisent la main d'une dame, en lui parlant d'amour, jusqu'à ce qu'elle soit assez animée pour permettre qu'on lui baise la bouche. Ceux du bas étage sont plus expéditifs, et par là moins dupes. Le galant prenait un baiser sur la bouche de sa maîtresse, à chaque mot qu'il prononçait ; et cette manière de parler me parut être du goût de la belle, quoiqu'elle dît beaucoup qu'elle ne lui convenait point. Elle le dit tant de fois, que je crus qu'elle avait été assez maladroite pour le persuader à son amant, quand je le vis sortir de sa place. Mais il était plus intelligent que je ne croyais. Il alla fermer la porte. La demoiselle se leva pour l'en empêcher, et prétendit qu'elle fût ouverte ; mais il se moqua de ses prétentions. Ils disputèrent tendrement pendant quelques minutes ; ils se battirent même galamment, sans que personne eût l'avantage ; enfin, la belle sembla remporter la victoire. Son amant ouvrit la porte, de l'air du monde le plus soumis : il avait ses vues. Il ôta la clef, la jeta sur la toilette et referma la porte sur-le-champ. Ce fut en ce moment que la demoiselle parut véritablement irritée. Elle dit mille injures, et les dit comme une fille suivante

# La Bégueule

« Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
« On recevra sa petite personne
« Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
« Toute Française, à ce que j'imagine,
« Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
« Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nous deux. »



LA BÉGUEULE

(Gravure de Moreau, pour *les Contes*, de Voltaire.)

Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.

peut les dire. Dans les moments de vivacité, la réflexion n'agit plus, la politesse affectée disparaît : c'est le cœur qui parle, c'est le caractère qui se développe. Apparemment, le galant n'était pas novice ; car il ne s'inquiéta point de la colère de sa maîtresse. Il ne lui répliqua pas un mot. Qu'aurait-il pu lui dire ? Il n'était pas temps de s'amuser à quereller ; et, d'ailleurs, il n'avait pas sujet d'être de mauvaise humeur. Il prit la belle entre ses bras. Il lui déroba beaucoup de baisers. Il semblait qu'il y gagnât seul ; mais la belle était trop animée pour ne pas partager le plaisir. Malgré la résistance involontaire qu'elle faisait, il la rapporta dans la bergère, et s'arrangea de façon qu'il l'obligea d'y rester. Un instant après, la mauvaise humeur disparut et fit place aux sentiments de l'amour le plus vif et le plus satisfait. Les plaisirs de ces amours se succédaient avec une rapidité si voluptueuse, qu'à peine ils paraissaient y suffire. Ils sacrifiaient tout aux désirs, l'un et l'autre : bienséance, gêne, tout fut immolé, tout contribua à leur bonheur.

Quel spectacle que la félicité des autres, pour un homme que le désir de la sienne réduisait dans une situation aussi triste que celle où j'étais ! Que je fis de réflexions folles, mais cependant bien pardonnables à mon état. Il me semblait que ces deux domestiques m'insultaient ; que leur bonheur portait atteinte à celui que j'osais encore espérer. Que dis-je ? Je fus tenté de croire qu'Angélique me jouait, que sa fille de chambre était dans le secret. Enfin, je me dis à moi-même cent sottises, bien moins amusantes que celles que je voyais faire.

Un carosse se fit entendre dans la cour. Je crus que c'était M^lle Doran avec sa mère. Les deux amants le crurent aussi et sortirent. Nous nous étions trompés tous trois. C'était M. Doran qui revenait de l'Opéra et qui, apprenant que M^me Doran était au concert chez sa sœur, ressortait sur-le-champ pour l'aller rejoindre. Le concert fut suivi d'un souper, et le souper d'un bal qui dura jusqu'à six heures du matin. Jamais nuit ne fut plus affreuse que celle que je passai sous ce lit dans une inquiétude continuelle : tantôt tourmenté par la crainte d'être découvert et par l'idée d'être joué ; tantôt consolé par l'amour et par l'espérance d'être amplement dédommagé par Angélique des peines que je souffrais, pour

elle. Enfin, elle rentra, toujours avec sa mère, qui, par malheur, n'avait pas envie de dormir. Elle vit sa fille se déshabiller et se mettre au lit ; ensuite, elle se plaça pour se reposer dans sa bergère, où d'autres s'étaient fatigués, la veille, avec tant de plaisir. Elle dit à Angélique mille jolies choses sur la manière dont elle avait brillé tant au concert qu'au bal.

Le plaisir d'entendre louer ma chère Angélique adoucit la gène horrible où j'étais. Je ne songeai plus qu'au bonheur d'être si près de la personne du monde qui m'intéressait le plus. A huit heures, M$^{me}$ Doran, voyant que sa fille ne lui répondait plus, crut qu'elle dormait, et se retira.

## II

### COMMENT VERSORAND PUT, ENFIN, POSSÉDER SON ANGÉLIQUE

La femme de chambre, après qu'elle fut partie, eut ordre d'aller se coucher. M$^{lle}$ Doran se leva et ferma sa porte en dedans : précaution très utile, et qui ne parut pas extraordinaire, parce qu'elle était dans l'usage de la prendre tous les jours. Cette charmante fille, dont j'étais éperdument aimé, avait souffert autant que moi, depuis seize heures que j'étais enfermé dans sa chambre, couché à plat sur le parquet, sans pouvoir presque me retourner, et dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, à moins que je ne fusse seul : avantage dont j'avais joui depuis le moment où M. Doran était revenu de l'Opéra. L'obligation où elle était d'affecter un air libre et dégagé, dans le temps qu'elle était dans les inquiétudes les plus vives, la réduisait dans un état affreux. Mais qu'est-ce que tout cela quand on aime ? Elle vint à moi en tremblant ; et, après m'avoir aidé à sortir de ma prison, elle me demanda pardon avec autant de soumission et de douleur, que si je n'avais souffert que par pure complaisance pour elle, et qu'elle eût été la maîtresse de faire finir plutôt mon esclavage. Elle fit grand feu : j'en avais besoin ; il me délassa. Elle-même l'arrangeait : pouvait-il ne pas être utile à son amant ? Il me prit tout à coup un tremblement universel : ma chère Angélique en souffrit plus que moi. La vue de la douleur qu'elle ressentait, m'affligeait sincèrement ; mais c'était une preuve de son amour ; par conséquent, je trouvais une sorte

de plaisir dans l'affliction même. Je m'évanouis ; et, quand je revins à moi, je me trouvai le visage couvert d'eau. C'étaient des larmes de ma chère Angélique. Elle-même m'avait débarrassé de tout ce qui pouvait me serrer dans mon habillement. La frayeur que lui causait le triste état où j'étais, fit passer chez elle le trem-



LA FRAYEUR

Petite vignette de Monnet pour les *Œuvres* de Parny, 1784.

blement qui venait de me quitter. Elle me montra sur la cheminée un verre de liqueur, qu'elle n'avait pas la force de me donner. Je le pris : il ranima mes sens, et je me trouvai beaucoup mieux. Quelle joie pour Angélique ! Mais, hélas ! je n'avais recouvré la vue et le sentiment que pour être plongé dans un abîme de douleur ! Cette même Angélique, qui m'avait secouru avec tant de fermeté, me fit le récit de tout ce qu'elle avait souffert, éloignée de

moi depuis la veille. Elle me dit tendrement que ses inquiétudes n'étaient rien, que tout le mal avait été pour moi; qu'il ne pouvait être comparé qu'à la douleur qu'elle venait de ressentir, en me voyant mourant entre ses bras ; que la seule idée de ce terrible instant la faisait frémir. En même temps, elle tomba sans connaissance de dessus un fauteuil au bord duquel elle était assise. Que devins-je? Hélas ! Je ne savais que faire. Quand j'aurais imaginé un moyen de lui donner du soulagement, j'avais à peine la force de l'employer. Cependant, une sorte de douleur qui tient du désespoir, me fortifia ; je ranimai ma chère maîtresse, en arrosant son visage de mes larmes. Ainsi, nous nous rendîmes la vie l'un à l'autre, par la douleur que nous causait la crainte de nous perdre. J'avais ouvert la robe d'Angélique, pour couper son lacet si j'en avais trouvé ; je ne pensais pas qu'elle n'avait que cette robe sur le corps, s'étant relevée de son lit, après le départ de sa mère et de la fille de chambre. Ce ne fut que quand elle fut soulagée, et que je vis disparaître la pâleur mortelle qui avait couvert son visage, que je m'aperçus que sa belle gorge était toute découverte. L'amour content est folâtre ; l'amour affligé ne se repaît que de douleur. Je profitai de ce désordre. Je couvris de baisers cette beauté que je possédais alors entièrement, et que je n'avais jamais qu'entrevue. Angélique n'eut pas la force de me résister. Elle m'aimait : était-il possible qu'elle ne partageât pas mon bonheur ?

Cependant, comme le plaisir fatigue, surtout ceux dont les forces sont aussi équivoques que l'étaient les miennes, je ne pus suffire longtemps à *mes transports*. Je les arrêtai ; et je jouis, en me reposant, du plaisir de lire dans les yeux d'Angélique son amour et mon bonheur. Elle profita de cet intervalle pour attacher une épingle à sa robe ; et, par ce moyen, elle m'ôta même la vue de ce dont je croyais m'être emparé pour toujours. Elle me fit songer à prendre quelque nourriture. Je sentais que j'en avais réellement besoin : mais, comme je ne croyais pas qu elle pût m'en donner, je pris le parti de lui dire que mon estomac ne me demandait rien, dans la crainte que j'eus de l'affliger par l'impossibilité de me satisfaire. Elle employa les plus tendres sollicitations ; et, quand elle crut m'avoir déterminé, elle ouvrit une armoire à côté de sa cheminée, d'où elle tira un pot de gelée, qu'elle me fit manger elle-même avec



SAVOYARDE VIELLEUSE

« Une vielleuse des boulevards porte sur une gorge souillée un large cordon bleu. Un enrôleur prend quelques libertés avec elle.

« Où sont les mœurs des Alpes ? Et toi, crapuleux enrôleur, tu ne trouveras rien ; trop de gens y ont passé avant toi. »

(Gravure de Duncker, pour *le Tableau de Paris*, de Mercier, 1789.)



LE CAMOUFLET

Tendre fillette en âge d'être aimée,
Est toujours prête à jouer quelque tour,
Sans en prévoir la suite accoutumée.
Comme le feu ne va point sans fumée,
Ces jeux badins ne vont point sans amour.

(A Paris, chez les frères Poilly. — Estampe populaire anonyme.)

(*) Cette estampe connue et gravée, alors, un peu dans tous les formats, pourrait servir de document. En effet, ceux qui croient que les agaceries à l'aide des plumes de paon sont d'invention récente et toute moderne verront que le XVIIIe siècle s'amusait déjà à user de *chatouilleries*, mode venue d'Italie.

une cuillère à café. Quelques échaudés furent tout le pain qu'elle put me donner ; je m'en contentai. Elle y joignit un second verre d'excellent ratafia; et ce petit repas, plus charmant que solide, me fortifia, de manière que je me trouvai bientôt aussi frais que je l'avais été avant de me cacher sous le lit. Angélique, me voyant hors de danger, reprit sa gaieté nouvelle : et nous nous livrâmes au plaisir d'oublier nos chagrins : l'amour même adoucit le souvenir des peines qu'il nous avait causées. Je jouissais effectivement de ma chère Angélique, puisque je prenais avec elle beaucoup de libertés, qu'elle souffrait, de manière à me faire croire qu'elle me permettrait de même tout ce que je voudrais tenter.

L'amour n'est jamais réellement satisfait. Une faveur en fait désirer une autre ; et la dernière même excite encore des désirs. Un amant, au comble du plaisir, brûle de les renouveler; son bonheur disparaît sitôt qu'il est interrompu.

Je donnais à Angélique des baisers sans nombre, que la complaisance l'engageait à recevoir, et que l'amour lui faisait rendre.

Le baiser, cette faveur qui est devenue si légère, semble être le moindre des plaisirs, parce qu'il est communément le premier. C'est, au contraire, le plus grand de tous. Un instant suffit pour le goûter, et on ne peut le renouveler autant de fois qu'on le désire. S'il est le gage de l'amitié, il est le triomphe de l'amour. Il embrâse deux amants de ce feu voluptueux, qui s'augmente par degrés en même temps que leurs plaisirs. L'enchantement le plus parfait semble engourdir toutes les parties de leurs corps. Leurs âmes semblent fixées sur les lèvres, où elles nagent dans un torrent de délices qu'elles se communiquent l'une à l'autre ; et, dans les transports qui les agitent et les confondent, elles ne font plus qu'une seule âme qui anime deux corps, unis par l'intimité la plus ravissante. Nous étions, Angélique et moi, plongés dans cette douce ivresse ; et nous nous y abandonnions avec tant de passion, que je fus quelque temps sans songer à m'assurer une possession plus complète. Mais le charme cessa ; je fis des efforts, et je fus repoussé vigoureusement. Plusieurs attaques me fatiguèrent sans que j'eusse remporté aucun avantage. Enfin Angélique, dont la résistance avait aussi épuisé les forces, me tendit la main, en me disant : « Arrêtez, je ne vous demande qu'un instant. Je vous

aime, Versorand, et je sens que ma passion ne finira qu'avec ma vie. Méritez un attachement aussi sincère. Je ne vous dis pas de me respecter ; mais épargnez-moi les désagréments qui ne suivent que trop souvent la victoire que vous voulez remporter sur moi. Je ne vous résisterai plus ; mais soyez mon défenseur contre vous-même. Songez que vous pouvez toujours m'aimer, et que vous ne m'épouserez pas, puisque nos conditions sont un obstacle invincible à notre mariage. Croyez que je ferai tout pour le surmonter, si vous m'épargnez aujourd'hui ; et que, si vous abusez de ma faiblesse, vous ne me reverrez jamais. Aimons-nous, goûtons tous les plaisirs qui n'exposent pas au repentir. »

En même temps, elle se jeta dans mes bras ; la raison se tut, et l'amour seul se fit entendre. Mille baisers me rassurèrent sur la menace qu'Angélique venait de me faire. Que dis-je ? elle se livra à moi avec tant d'amour, que je crus que la pudeur aux abois venait de tenir ce langage, démenti par les transports les plus tendres. L'espérance de me voir soumis à la loi qu'elle m'imposait combla ses désirs ; et je jouis du spectacle enchanteur de voir, pâmée entre mes bras, par le plaisir, celle qui y avait été, quelque temps auparavant, pâmée par la douleur. Je ne pus résister à l'occasion. Je portai ma chère Angélique sur son lit, et je la punis voluptueusement de ce qu'elle m'avait fait rester dessous si longtemps.

Le chagrin que m'avait causé son premier évanouissement lui avait rendu la vie ; le plaisir que j'eus à voir le second la lui rendit encore. Ce ne fut que pour la reperdre ; et, dans cet état de ravissement où l'on ne sent plus pour trop sentir, nous passâmes plusieurs fois de la vie à la mort, et de la mort à la vie.

Midi sonna. Angélique m'avertit qu'il était temps de sortir de chez elle. Je fis mille instances pour y passer la journée sous le lit, dans l'espérance que la nuit suivante me dédommagerait de la gêne que j'y pourrais souffrir. Ce fut inutilement. Elle me conjura de ne plus l'exposer à me voir dans l'état où j'avais été réduit. Enfin, nous brûlâmes la robe avec laquelle j'étais venu, et elle m'en donna une autre, afin qu'on ne me reconnût pas en sortant ; et nous nous séparâmes.

Je lui écrivis le lendemain ; elle ne fit point de réponse à ma

lettre, non plus qu'à beaucoup d'autres que je lui adressai dans la suite. Environ un mois après, je reçus d'elle ce billet :

*Je vous aime toujours autant que je vous aimais. Je n'ai, malheureusement pour moi, aucune raison de vous haïr.*

*Cependant, je pars demain pour un couvent, d'où je ne sortirai jamais. Je vous avais promis de me conserver pour vous ; je romps mon engagement.*

*Souvenez-vous que vous avez abusé du seul moment où j'ai voulu vous éprouver. Adieu* pour toujours.

(*Versorand, ou le Libertin devenu philosophe*, 1797.)

---

## LA FORCE DE LA VÉRITÉ

La sœur Doucette et la sœur Saint-François,
En veillant la mère Aspasie,
Qui touchoit à la fin d'une longue agonie,
Disputoient sur l'outil qui fait papes et rois.
L'une disoit : « Les gros sont ceux que je préfère,
Je les trouve délicieux. »
L'autre disoit : « Les longs nous chatouillent bien mieux,
Ils vont jusques au fond du jardin de Cythère. »
L'agonisante, à ce propos,
Rassemblant un reste de vie,
Ouvre la bouche, et puis s'écrie :
« Les meilleurs sont, grands dieux ! ceux qui sont longs et gros. »

****

---

## LA SŒUR ZÉLÉE

En lieu bien clos trouvant une nonette,
Crac, sur le cul, père Mathieu la jette ;
Puis, aussitôt, se met en oraison.
« Mon père, hélas ! que je chéris ce zèle,
S'il vous reprend, pour l'exercer, dit-elle,
Comptez toujours sur la sœur Alizon ! »

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## UN MARI QUI NE SAIT PAS MULTIPLIER

Comment se fait-il, disait-on à Constance,
Brunette dont chacun admire l'élégance,
Qu'ayant un mari jeune, ingambe et bien bâti,
De votre couche encor il ne soit rien sorti ?
« Mon mari, répond-elle, en qualités abonde :
Il a, dans bien des arts, le pas sur tout le monde ;
Mais en arithmétique il est très peu versé,
Faut-il multiplier, le voilà renversé. »

## LA GIROUETTE

D'où vient donc que la femme après l'homme fut faite,
Demandait une belle au médecin Caron ?
— Ce n'est qu'après avoir bien assis la maison,
Que sur le toit, madame, on met la girouette.

## L'AMOUR AU GUET

Cessez : quelle ardeur vous transporte ?
Céladon, y pensez-vous bien ?
Si quelqu'un survenait ! — Iris, ne craignez rien :
L'Amour veille pour nous ; il fermera la porte.

## IL EST PASSÉ

Dans un parc comparable à ceux d'Alcinoüs,
J'allais me promenant avec Adélaïde.
Devant nous se présente *in naturalibus*
Le héros si connu sous le grand nom d'Alcide.
La belle, sur ses yeux, de mettre ses cinq doigts.
« Il est passé, lui dis-je. — Oh ! non, car je le vois. »

(*Amusements sérieux et badins.*)

# De quelques Curiosités documentaires

## UNE CAUSE SALÉE AU XVIIIe SIÈCLE

Un homme et une femme se rendirent ensemble au Consistoire pour obtenir le divorce. On voulut savoir pourquoi. L'homme prit la parole : « S'il était... dit-il en faisant un rond avec le pouce et le premier doigt; ou qu'il fût... en faisant un rond avec les deux pouces et le premier doigt des mains ; mais il est... continua-t-il, en montrant le rond du chapeau ; qui diable y fournirait ? »

Ce fut, ensuite, le tour de la femme à plaider sa cause. « S'il était... dit-elle, en montrant le haut du bras ; ou qu'il fût... en montrant le poignet ; mais il est, continua-t-elle, en montrant le petit doigt ; qui diable s'en contenterait ? » On vit qu'il n'y avait pas moyen de mettre les deux époux d'accord.

(*Mémoires de la Princesse Palatine.*)

## LA REQUÊTE EXAUCÉE

Histoire plaisante d'une supplique présentée à l'audience d'un intendant par une jeune et jolie fille, qui eut recours à l'argument *ad hominem* de Phryné, et qui est rapportée comme suit par Bachaumont, dans ses *Mémoires*, à la date du 29 janvier 1763 : « Qu'y a-t-il pour votre service, belle enfant, dit Monseigneur en lorgnant la solliciteuse ? — C'est un placet. — Un placet ? ah ? il n'y a rien que de juste, sans doute : un ange comme vous doit avoir raison. Si vous étiez aussi favorable à ma demande ? » — En même temps, ses mains libertines avaient laissé échapper le placet pour des attouchements plus délicieux : « Eh ! mais, Monseigneur, vous n'y songez pas... ; lisez. » Notre Agnès ramasse le placet et, en se baissant, découvre à l'intendant de nouveaux charmes. Sa Grandeur n'y tient point, et de gré ou de force il fait exaucer sa requête. Revenu à lui, la cause de la demoiselle est gagnée avant qu'il l'ait lue. Le bel ange s'envole rapidement, et Monseigneur parcourt le placet... Quelle surprise ! c'était une plainte contre un chirurgien, ignorant ou fripon... Depuis ce temps, Monseigneur a pris la coutume de lire les placets avant de présenter le sien.

## PRIAPE AU XVIII$^{e}$ SIÈCLE

Quelques qualificatifs donnés, alors, dans le langage populaire, au membre jadis déifié sous le nom de Priape :

La *Lance virile*. Les *Pistoles d'amour*. Le *Gaudisseur de la maison*. Le *Médiateur de la paix*. Le *Cultivateur du champ de nature*. L'*Introducteur des... ambassadeurs*.

## DU COÏT DURANT LA GROSSESSE

Une femme grosse doit-elle se refuser à son mari ?

Réponse de Dionis, le célèbre praticien du XVIII$^{e}$ siècle:

« Pour moi, qui ai une femme qui a esté grosse vingt fois, je suis convaincu que les caresses du mari ne gastent rien. »

## LES AMÉNITÉS DU LANGAGE DES HALLES AU XVIII$^{e}$ SIÈCLE

A l'adresse des femmes :

Cul pourri — Matelas d'invalides — Meuble de ménagerie — Pucelle de la rue Maubuée (*rue peuplée de filles publiques*) — Cœur de citrouille fricassé dans la neige — Mine de pelure d'oignon — Cul de jument — Morceau de viande mal accroché — Gueuse à crapaud — Coffre à graillon — Poivrière de Saint-Côme — Dépandeuse d'andouilles — Magneuse de tuyaux de pipes — Voirie ambulante — Donneuse de nouvelles à la main — Chiffon ramassé dans les latrines.

A l'adresse des hommes :

Échappé de Bicêtre — Morceau de viande mal accroché — Cadavre pestiféré — Bouquet sans queue — Visage sans viande — Restant de galère — Vieux manche à gigot — Enseigne de cimetière — Visage de plâtre — Sac à vin — Vieux crocodile — Figure de mannequin, etc., etc.

(*D'après Vadé.*)



L'EPOUSE INDISCRÈTE

Peint à gouache par P.-A. Baudouin, peintre du roi, gravé par Nicolas de Launay, 1771.



SALAMACIS ET HERMAPHRODITE
(Composition dessinée et gravée d'après Vidal.)

## L'AMOUR APOTHICAIRE

Pour fléchir une nonne austère,
Le malin petit Amour,
Ayant dessein, un jour,
D'user d'un nouveau détour,
Prit l'habit d'un apothiquaire ;
En seringue, après cela,
Son carquois qu'il toucha
Se changea.



La nonne, en couvrant son derrière,
Dit : « Donnez-moi sagement
Ce bénin lavement
Par le trou de ce drap blanc. »
Dès qu'il entra,
La nonette s'écria :
« Oh !
Prenez garde, il est trop chaud. »



« Mon Dieu ! je ne sais où vous êtes ;
Mais quelle agréable ardeur !
Je sens que la chaleur
Me pénètre jusqu'au cœur !
Mon enfant ! Quel bien vous me faites !
Je me trouve beaucoup mieux,
L'effet est merveilleux.
J'en veux deux ! »

....

## LE PETIT AMOUR

Le Dieu d'Amour se pourrait peindre
Tout aussi grand qu'un autre Dieu,
N'était qu'il lui suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièce du milieu.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## PETITS FRIPONS, GRANDS PENDARDS

Au milieu d'un cercle choisi,
Le sublime auteur de *Zaïre*,
Placé près de la vieille Émire,
Par hasard, sur son sein flétri
Laissait tomber ses yeux : « Quoi ! dit la minaudière,
Ces *petits fripons-là* captivent vos regards !
— Petits fripons, s'écrie alors Voltaire,
Oh ! ce sont bien de *grands pendards !* »

MAYEUR DE SAINT-PAUL.

## PÉCHÉ CONTRE NATURE

Au sortir de se confesser,
Catin se laissa bricoller
Par le bon père Jérémie
Et, le contant à son amie :
« Fi ! dit-elle. — Eh, reprit Catin,
Il faut bien aider son prochain.
— Oui, répond l'autre créature,
Mais lorsque c'est un Capucin,
C'est un péché contre Nature. »

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)

## QUESTION CURIEUSE

« Qui fait l'enfant dans l'amoureux combat ?
Disait Agnès à sa dame prudente,
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat,
Ou bien celui qui dessus instrumente ? »
La dame alors lui dit : « Pauvre innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous. »
« Dieu soit béni, s'écria la suivante,
J'en ai fait un à monsieur votre époux. »

J.-B. ROUSSEAU.

## LE DÉLUGE

« Cap dé Dious, disait un Gascon
A sa moitié, qui faisait la niaise,
Pour la première fois, Fanchon,
Il me semble qu'ici je suis bien à mon aise.
— Las ! dit-elle, mon cher, je suis neuve à tel jeu.
Appelez un Frater, et je le ferai juge
Que mes eaux, seulement, ont passé par ce lieu.
— Vos eaux ! saindis, repart le Gascon qui prend feu :
Dites donc les eaux du Déluge.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## SUR UNE DEMOISELLE DE L'OPÉRA

Mon Dieu, que Florence est jolie !
Je voudrais bien,
Pour contenter ma fantaisie,
Soir et matin,
Mettre mon petit grimandin
Dans son château du Gaillardin.

(1777.)

## LE DÉLICIEUX PERCÉ

Vois dans ce sombre bocage
Ce délicieux percé,
Cet étroit et doux passage,
De roses entrelacé ;
Quoi donc ! notre divin Maître
Nous l'aurait-il défendu ?
Comment cela peut-il être !
Eh ! c'est lui qui l'a fendu.

(*Parapilla* de Bordes, 1784.)



(Gravure de Moreau, pour *les Contes* de Voltaire, 1778.)

## GERTRUDE OU L'ÉDUCATION D'UNE FILLE

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper ses loisirs
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.

Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue.
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables,
La lune fait aimer ses rayons favorables ;
Les filles, en ce temps, goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès :
Sans savoir l'admirer, regardait la nature,
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans desseins, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encor et cherchant à penser,
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère.
La curiosité l'aiguillonne à l'instant :
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère.
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant,
D'abord, elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
« Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure. »
Elle approche, elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle, à ces mots, pleinement se rassure.
« Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci,
Ma mère est fort contente et je dois l'être aussi. »
Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente et soupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler, enfin, sa curiosité.

« Quel est donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ? »
Gertrude fut confuse ; elle s'aperçut bien
Qu'elle s'était découverte et n'en témoigna rien;
Elle se composa, puis répondit : « Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choisi Saint André.
Je lui suis très dévote : il m'en sait fort bon gré;
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières;
C'est un des plus grands saints qui soit au paradis. »
A quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit, à son tour,
Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait, quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit et se mit en colère.
La fille répondit : « Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi Saint Denis, comme vous Saint André. »

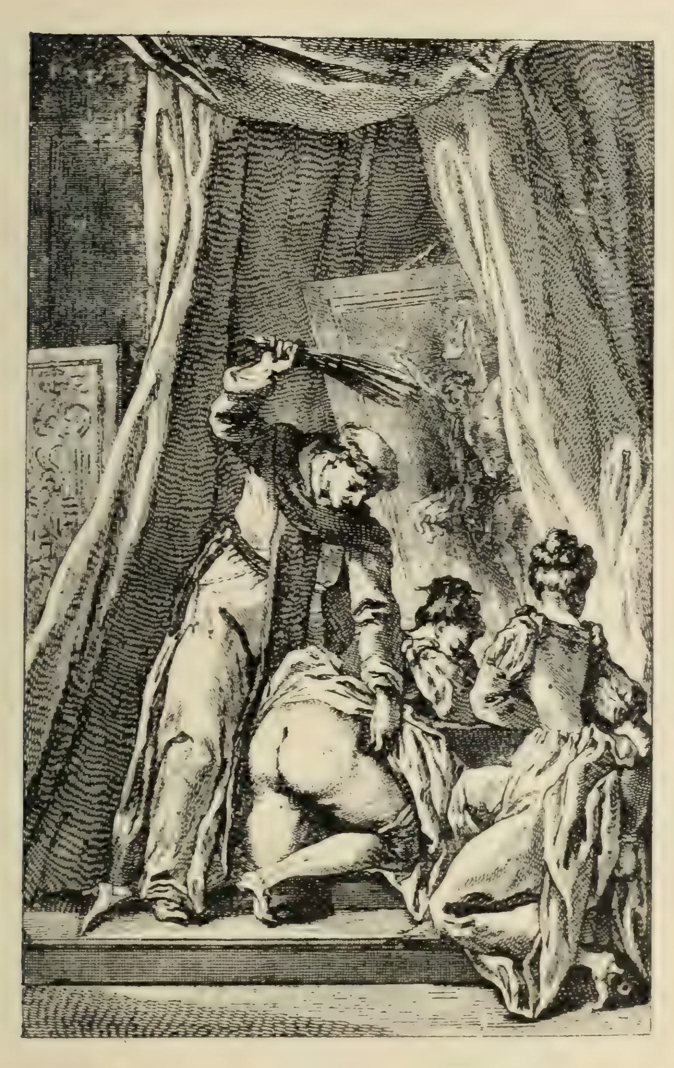
VOLTAIRE.



(Gravure de Bonnet pour dessus de boîte.)



(Estampe de Monnet, pour *les Contes* de Voltaire, 1778.)



LE RÉVÉREND PÈRE DE CARACUCARADOR DONNANT LE FOUET
A SES DEUX ÉLÈVES

(Estampe de Monnet, gravée par Deny, pour *Jenny*, de Voltaire. 1778.)

(*) Document pour servir à l'histoire de la flagellation.

# L'Amour et le Mari

L'amour mêlé de physique et de moral, tel qu'on le ressent dans l'état de civilisation, est non seulement un plaisir, mais un baume salutaire qui contribue à la santé : combien n'a-t-on pas vu de ces hommes, tristes, mélancoliques, maigres avant le mariage, devenir, après leur union avec une épouse aimée, gais, bien portants ? C'est que l'amour de tendresse, si délicieux par lui-même, épanouit le cœur, atténue le sang et les humeurs, les fait circuler aisément dans les plus petits vaisseaux capillaires, et, par là, produit, dans l'économie animale, un bon ordre qui contribue à la santé, qui prévient l'obstruction et même la phtisie. Il suit de ce dernier point, que faire l'amour tendrement, mais vertueusement, serait très favorable aux personnes disposées à devenir poitrinaires.



Une femme qui ne nourrit pas peut recevoir son mari lorsqu'elle est pleinement rétablie ; c'est-à-dire lorsque le désordre occasionné par l'accouchement est pleinement réparé : car il n'en est pas des femmes honnêtes, tendres, aimantes, comme des *filles* et des libertines : celles-ci n'ont que les ressources physiques ; au lieu que les épouses désirables ont leur amour, qui tient lieu de toutes les autres, puisqu'il rend les embrassements délicieux.



Combien de femmes affectent de changer rapidement, de s'abandonner elles-mêmes, quand il ne s'agit que de leur mari, sous prétexte, disent-elles, qu'elles n'ont plus personne à qui plaire ! Infortunée, tu as ton mari ; tu as à plaire à l'homme qu'il t'importe le plus de charmer !



L'homme qui a des mœurs, qui est uniquement attaché à sa femme, après des absences de nécessité, revient plein d'une ardeur

qui ressemble bien plus à la passion des anciens héros d'Homère qu'à la tendresse d'Amadis et des chevaliers romanesques. Que doit faire la femme pratique? Refuser? Ce serait la plus grande des imprudences. Elle doit céder avec toute la complaisance d'une femme qui n'existe que pour son mari : ce n'est plus la réserve de la nouvelle mariée.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

## IMPROMPTU-PARODIE [1]

Qu'une V... est amère,
Et q c'est méchante affaire !
Je l'ai bien pour mes six francs,
En plein, plan,
Relan, tan, plan, tirelire,
Lan, plan.
Il y a des bien honnêt's gens
Qu'en ont une plus chère.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## AMUSANT QUIPROQUO

Martin, exigeant et sévère,
Écrivait à son fils : Par le même ordinaire,
Vous recevrez un gros écu,
Que mon épouse, votre mère,
Vous fait passer à mon insu.
Avec sa jument bai, ma servante Marotte
Ira vous chercher dans un mois.
Montez dessus ; lestement elle trotte.
Ne la forcez pas toutefois.

DE LA TOUCHE.

(1) Cet impromptu mérite de figurer dans le dossier que mon érudit confrère, M. Brieux, a dû certainement constituer sur l'*Avarie*.

## CHANSON A LA GRECQUE

Qu'on s'évertue, qu'on boive, et que l'on chante
Au fond du verre enterrons la raison,
Et que chacun de nous, l'âme contente,
Boive à Bacchus, ainsi qu'au plus beau...

Combien de fois Colin à sa bergère
Voulut montrer, à l'ombre du buisson,
Le doux plaisir que l'on goûte à Cythère
En caressant son joli petit...

Qu'on est heureux de vivre sans fortune !
Moi je hais cette laide camuson,
J'aime Lise sans que rien m'importune,
Et tout mon bien est son cher petit...

.... (1787.)

## Concurrence

Comment va le métier ? dit à certaine actrice
Une duchesse encline aux plaisirs de l'amour.
— Mais assez mal, depuis qu'aux femmes de la cour,
De s'en mêler, madame, est venu le caprice.

(*Amusements sérieux et badins.*)

## A UNE DAME QUI MONTRAIT SON SEIN

Madame, cachez votre sein,
Avec ce beau tétin de rose ;
Car si quelqu'un y met la main,
Il y voudra mettre autre chose.

(*Le Joujou des Demoiselles*, 1753.)



(Gravure de Moreau, pour *Ce qui plaît aux Dames*, conte de Voltaire, 1778.)

## Ce qui plaît aux Dames

Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui bordait Charenton,
Il aperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde tresse ;
La taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance, il lui trouve une mine

Qui tenterait les saints du Paradis.
Un beau bouquet de roses et de lys
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans être idolâtre :
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait, avec tous ses attraits,
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise :
« J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise ;
C'est tout mon bien, prenez encore mon cœur.
— Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. » Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte et fuit dans la broussaille.
De Saint-Denys, un moine survenant
Monte dessus et trotte à son couvent.

VOLTAIRE.

---

## Le Financier

CHEZ M^lle DES FAVEURS OU SUZETTE LA TROTTEUSE

Air : *Oui noir n'est pas si diable.*

L'autre soir, dans la rue,
Marchant à petits pas,
Suzette, gorge nue,
Disait : J'ai des appas ;
Je suis seule chez moi,
Monte, mon petit roi.

Mon petit chou, mon ange,
Nous ferons un échange
Par un certain mélange
Qui saura te ravir.
Zéphir ! Zéphir !
Viens goûter, viens goûter
Le plaisir.



Avant la douce ivresse,
Mon petit cher ami,
Fais-moi ta politesse,
Car c'est l'usage ici.
D'argent n'aurais-tu pas ?
Je vois ton embarras :
Sans ce métal qui brille,
Ne crois pas qu'une fille
Enfile son aiguille
Pour reprendre ton bas.
Colas ! Colas !
Laisse donc, laisse donc
Mon compas.



Ce discours effarouche
Le jeune Parisien ;
Suzette, fine mouche,
Le voit et n'en dit rien :
Il présente un écu,
Puis, d'un ton absolu,
Veut le faire à la belle,
Qui, loin d'être rebelle,
Lui donne une nouvelle
Dont il tient le secret.
C'est fait ! C'est fait.
Vous avez, vous avez
Le paquet.

(*Le Tableau de Paris*, *Étrennes aux Beautés parisiennes*, 1781.)



LA DÉCLARATION D'AMOUR

En voyant ce minois charmant,
Ce double mont, ces deux boutons de roses,
Ce galant jardinier promet avec serment
De chérir à jamais tant de si belles choses.
A jamais ! il se trompe, hélas !
Lison, dût il t'aimer tant que tu seras belle,
Au moment qu'il verra s'éclipser tes appas,
Tu l'éprouveras infidèle.

(Sujet galant composé et gravé par Martinet.)



QUE JE VOUS PLAINS! VOUS ALLEZ ÊTRE SAGE

(Composition de Moreau le jeune, gravée par Simonnet, pour le conte de Voltaire, *le Cadenas*, 1778.)

(Voir le texte explicatif à la page suivante.)

## LE CADENAS

De Voltaire, qui ne connait le joli conte *le Cadenas*, écrit en 1716 — l'auteur avait alors vingt ans — et par lui adressé à une dame pour laquelle son mari avait pris l'*inutile précaution*, le « triste don » que, si l'on en croit la légende, Proserpine autrefois reçut des mains de Pluton.

On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
« Que je vous plains ! vous allez être sage. »

Ainsi s'exprime Voltaire en ce conte, où le jeune et vigoureux amant de la dame *cadenassée* nous fait en vers émus ses condoléances :

Je triomphais ; l'amour était le maître,
Et je touchais à ces moments trop courts
De mon bonheur, et du vôtre peut-être :
Mais un tyran vint troubler nos beaux jours.
C'est votre époux, geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas , et trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.

## LES BELLES SONT DES FLEURS QUE TOUT HOMME A DROIT D'ADMIRER

(*Texte-légende pour l'image ci-contre.*)

« Un jour que M. de La Farge faisait son tour de l'île Saint Louis, il rencontra, sur le quai de Bourbon, un monsieur et une dame à pied qui sortaient d'un hôtel voisin. La beauté de la femme frappa M. de La Farge ; il se retourna pour regarder ce chef-d'œuvre de la nature, et ne put retenir les marques de son admiration.

L'homme qui accompagnait la belle personne le fixa dédaigneusement. — Ce triomphe est flatteur, madame, dit-il ; vos charmes remuent les âmes les plus grossières ! — Une apostrophe aussi humiliante piqua le philosophe. Il est dans la nature qu'un homme ne puisse souffrir le mépris d'un autre homme en présence d'une autre femme. — Les belles, répondit-il finement, sont des fleurs que tout homme a droit d'admirer, Madame, dit-il à la jeune beauté, et je n'ai pas cru vous manquer en vous rendant cet hommage ; mais quelle que soit la grossièreté de mon ame, elle n'ira pas jusqu'à relever le propos indiscret d'un homme qui parait tenir à vous. »




LES BELLES SONT DES FLEURS QUE TOUT HOMME
A LE DROIT D'ADMIRER

(Gravure dans le genre de Gravelot, pour *le Nouvel Abeilard ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, par Rétif de la Bretonne, 1778.)

# LES AMIES DE ZÉPHIRE

J'ai dit que j'étais fidèle à Zéphire avec ses compagnes. Cette vérité induirait ici en erreur. Il faut tout dire, si je ne veux pas tromper. Voici encore une de mes turpitudes, d'autant plus surprenante qu'elle eut lieu dans un temps de vertu et qu'elle ne paraît amenée par rien : c'est un orage effrayant au milieu d'un temps calme ; c'est un rêve affreux dans une nuit douce et paisible. Je respectais ma promise et je m'abstenais des autres femmes ; je vivais plus sagement que je n'avais encore fait et je commençais à concevoir qu'on pouvait en prendre l'habitude. Mais ce qui va montrer le danger des livres, tels que le *Portier des Chartreux*, *Thérèse philosophe*, la *Religieuse en chemise*, et le reste, c'est l'érotisme subit et terrible qu'ils excitèrent en moi, après une longue abstinence !... Un grand libertin, ce Molet dont j'ai déjà tant parlé, ancien camarade de Mandrin, et mon co-pensionnaire chez Bonne Sellier, était venu me voir, un dimanche matin, que j'étais encore au lit, et m'avait apporté le premier de ces livres, que je n'avais qu'entrevu chez la Macé. Vif, ardent, curieux, je le pris avec transport et me mis à le lire dans mon lit ; j'oubliai tout, jusqu'à Zéphire. Après une vingtaine de pages, j'étais en feu.

*Manon Lavergne*, petite couturière de la rue *Notre-Dame*, dont j'avais fait la connaissance dans le temps de Rose Vignon, en lui parlant à sa fenêtre, voisine de celle de notre imprimerie... Manon Lavergne, parente de Bonne Sellier, vint de la part de cette ancienne hôtesse m'apporter mon linge et celui de Loiseau, que Bonne continuait à faire blanchir. Je savais quelle conduite tenait Manon depuis mon aventure avec elle chez sa mère... Je me jetai sur elle. La jeune fille ne fit pas une grande résistance.

Je repris ma lecture après son départ... Une demi-heure après, parut Cécile Decoussy, compagne de ma sœur Margot, qui venait de sa part savoir pourquoi elle ne me voyait plus ?... Sans égards pour la position de cette jeune blonde (elle allait se marier), ni à la manière atroce dont je manquais à ma sœur, dans son amie, je mis tant de fureur dans mon attaque, qu'effrayée autant que sur-

prise, elle me crut fou, enragé... Elle céda après s'être mise à mes genoux pour me fléchir. Je repris ma funeste lecture...

Environ trois quarts d'heure après, arriva Thérèse Courbuisson, riant, folichonnant : « Où donc est-il ce paresseux ?... Encore au lit !... » Et elle vint pour me chatouiller : je la guettais. Je la saisis presque en l'air, comme une plume qui voltige, et d'une seule main je la rapportai sous moi. — « Oh oui ! après ce que vous venez de faire à Manon ! un bel homme !... » Elle était prise avant que d'achever ; et comme elle était très sensible au physique, elle ne fit plus que me seconder... Enfin, elle s'arracha de mes bras parce qu'elle entendit monter mon hôte. Elle sortit laissant la porte ouverte... J'achevai ma lecture...

Le lit m'avait échauffé ; d'ailleurs, l'espèce de violence que j'avais faite redoublait mon effervescence : je me levai, dans la résolution d'aller chercher Zéphire, de l'amener dans ma chambre et de me livrer avec elle à ma rage érotique. En ce moment on gratte à ma porte, que je n'avais pas repoussée. Je tressaillis, pensant que c'était Zéphire. « Qui est-ce ? m'écriai-je. Entrez. — Séraphine. » dit une voix que je crois reconnaître... Je frémis ! pensant que c'était Séraphine Destroches, qui venait me reprocher ma conduite avec sa compagne Decoussy. — « Qui est-ce ? répétai-je. — Séraphine Jolon. » Je n'avais connu de ce nom que la gouvernante d'un peintre, notre voisin dans la rue des *Poulies*, et je lui avais dit des douceurs ; mais Largeville survint, puis Jeannette Demailly, et je quittai la maison. Rassuré, j'ouvris la porte... c'était elle... — « Je viens, me dit cette jolie fille, de la part de M^lle Fagard, à présent M^me Jolon, ma belle-sœur, qui vous prie de me présenter et de me recommander à M^lle Delaporte, qui vous considère beaucoup et qui peut me rendre un grand service ! — A l'instant même, lui dis-je ; asseyez-vous, ma jolie voisine... » Elle était charmante ! En se retournant elle me montra une taille parfaite !... Je la saisis, la renversai. Elle voulut se défendre. Ce fut de l'huile dans le feu.

Je ne pris pas même le temps de fermer ma porte. Je finis, je recommençais... « Je... ne... vous... ai... pas dit, syncopa Séraphine, que... ma sœur Jolon... m'attendait. » Cette idée allait me faire tripler... j'étais comme un forcené... quand on poussa la

porte... C'était Fagard, ho ! ho ! belle... — « A moi !... A moi !... » lui cria Séraphine achevée... Je la laisse découverte ; je m'élance, pousse la porte du pied, fais tomber la provocante brune sur ma couchette, et, plutôt étonnée que vaincue, je la... soumets aussi vigoureusement à un sixième triomphe qu'au premier, soutenu que j'étais par la fougue de mon imagination... Agathe Fagard n'était pas encore revenue de sa surprise, lorsque, mes feux apaisées par un triple effort presque simultané, je rougis de ma frénésie et fis mes excuses aux deux belles-sœurs... — « Il faut l'avoir vu pour le croire ! » dit Séraphine. J'employai toute ma logique à les calmer, et je n'y réussis qu'avec peine. Je les conduisis chez Zoé, à laquelle je parlai avec tant de chaleur, qu'elle consentit à employer tout son ascendant sur le peintre pour le déterminer à ce que désirait Séraphine.

Voilà l'effet des lectures érotiques. Mais je connais un livre encore plus dangereux que ceux que j'ai nommés : c'est *Justine*, il porte à la cruauté. Danton le lisait pour s'exciter.

Je fus honteux et confus auprès de Zéphire. On me demanda plusieurs fois ce que j'avais... Je rencontrai le lendemain Thérèse avec la petite Berthe ; la première me dit : « Vous êtes joli ! — Ha, si vous saviez tout ! lui répondis-je, que penseriez vous de moi ? — Ho ! nous savons bien qu'en penser ! dit Pélerine, et on n'ignore pas où vous allez, les dimanches et fêtes... Elles sont jolies, et sur un ton... — Va, va, dit Thérèse, les airs qu'il leur joue valent mieux que leur ton !... » Et les deux petites voisines passèrent en riant... Mais l'odieuse incartade qu'on vient de lire me brouillera par la suite avec Séraphine et Madelon Destroches, avec Fagard, avec Mlle Jolon, devenue femme du peintre, et avec toute la famille Lavergne, Bonne Sellier exceptée. Cette quintuple aventure et ses suites me donnèrent de l'horreur pour les ouvrages licencieux, sans correctif, je les repoussai loin de moi, et je repris mes principes.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

(*Monsieur Nicolas*, ve époque.)

### ÉPIGRAMME

L'épousé, la première nuit,
Rassurait sa femme farouche :
Mordez-moi, dit-il, s'il vous cuit,
Voilà mon doigt en votre bouche ;
Elle y consent, il s'escarmouche.
Et quand il l'eut bien déhousée (1) :
Or ça, dit-il, tendre Rouzée,
Vous ai-je fait du mal ainsi ?
A donc, répondit l'épousée,
Je ne vous ai pas mors (2) aussi.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

## L'un pour l'autre

Prêt de s'unir à sa discrète amie,
Le bon Damis chez elle, un beau matin,
Sur un sopha la trouvant endormie,
Osa risquer un geste libertin ;
Mais, par malheur, s'éveille la donzelle,
Et, ses beaux yeux encore appesantis :
Mon cher Louis, ah ! tu vaux trop, dit-elle ;
(Louis était un valet du logis)
Toute la nuit, tu m'as prouvé ton zèle.
Le jour, au moins, repose-toi, Louis.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

### LE PRÉTENDU MALIN

Jean recherchait pour l'hyménée
Paquette l'émerillonnée ;
Chacun disait à Jean : Paquette a mauvais bruit,
Son honneur est un grand peut-être ;
Oh ! dit Jean, la première nuit
Je saurai bien le reconnaître.

(*Étrennes gaillardes*, 1782.)

(1) Débotter : vieux mot pour exprimer l'action du mourir en amou .
(2) *Mors*, vieux français, pour « mordre ».



(Vignette de Binet, gravée par J. Le Roy, pour *les Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne.)



LA JARRETIÈRE

Ces attraits si brillans qu'Iris offre à nos yeux,
De ceux qui sont cachés nous rendent curieux.

(Estampe populaire anonyme, à sujet galant.)

# MADEMOISELLE BATISTE (1)

J'étais alors dans mon plus grand enthousiasme pour le spectacle ; les acteurs et les actrices étaient, à mes yeux, des dieux et des déesses. N'ayant plus rien qui me retînt, je voulais jouer, devenir acteur, débuter sur un des grands théâtres : en conséquence, tous mes moments de loisir étaient donnés à l'étude de certains rôles, les *Valets* dans le comique; et dans la tragédie, les *Rois*, ou les premiers *rôles*. Mais, tout à coup, il me vint en idée que l'opéra comique me conviendrait mieux ; je trouvais ce genre facile, et le vaudeville m'enchantait.....

J'étais dans cet enthousiasme pour le théâtre quand je fis, par le moyen de Boudard, une partie avec trois actrices de *Jean Mounet*, directeur de L'OPÉRA-COMIQUE.

La première était M[lle] Mentelle ; Boudard était son cavalier ; les deux autres, dont la troisième n'était venue que par hasard, étaient M[lles] Batiste, qui faisait les *secondes amoureuses*, et Prudhome, première danseuse : celle-ci n'avait guère que quinze à seize ans, mais quelle rusée commère !... J'avais eu des désirs si vifs pour M[lle] Batiste, en la voyant jouer, que je tressaillis de joie, lorsque je la reconnus.

Mais j'avais encore trouvé plus jolie M[lle] Prudhome, et je sentis, à sa vue, un épanouissement délicieux ! Nous montâmes en voiture. M[lle] Prudhome fut sur mes genoux, et M[lle] Batiste à côté de moi : M[lle] Mentelle et Boudard occupaient le fond. Je fus ivre de joie, lorsqu'en descendant de voiture, je vis mes deux belles me prendre chacune un bras et mettre une familiarité charmante entre deux de mes divinités et moi.

Nous étions au Bois de Boulogne. Boudard marchait gravement avec M[lle] Mentelle, son amante ; ils allèrent commander le dîner,

(1) Rétif n'était pas gascon ; cependant, il est permis de croire, quand on lit attentivement tous les détails de sa vie passionnelle, si complaisamment énumérés dans *Monsieur Nicolas*, — un chef-d'œuvre, même après *les Confessions* de Jean Jacques, — qu'il aimait quelque peu à se faire valoir, et même à se vanter. Il est même permis de se demander, en lisant ces pages, s'il n'était pas atteint d'érotomanie aiguë lorsqu'il écrivit *Monsieur Nicolas*.



DE VÉRITABLES DÉESSES S'OFFRAIENT A MES YEUX

(Gravure de Binet, pour *la Femme médecin*, nouvelle de Rétif de la Bretonne, *Les Contemporaines.*)

pour trois heures. Nous courions devant, mes deux nymphes et moi. Nous folâtrions comme des enfants, tandis que mon camarade, en perruque ce jour-là, et Mlle Mentelle, en grand bonnet, avaient l'air de notre père et de notre mère. Aussi, dans un moment où ils nous appelaient pour prévenir mes compagnes qu'une compagnie de libertins, à deux pas de nous, les prenait pour des *filles*. Mlle Batiste affecta l'air composé : « Nous ne courons plus, maman. — Non ! ma petite maman ! ajouta la jolie Mlle Prudhome, en lui baisant la main. » Boudard dit sévèrement : « Et vous ferez bien... « J'entendis les libertins qui disaient entre eux : » La jolie famille ! — Oui ! la maman est encore charmante ? — Cela donne envie de se marier ! — Être encore jeune et avoir de grands et aimables enfants comme ça... »

Cependant nous courions, mes deux compagnes et moi, faisant et débitant des folies, lorsque nous fûmes hors de vue. Parmi celles qu'elles me dirent, il en est une qui excita mon attention. Mlle Batiste venait de chanter un couplet de la chanson si connue :

Écoutez l'aventure
D'un pauvre villageois :
Moi, qui de ma nature
Suis honnête et courtois,
L'autre jour je promis
A la belle Claudaine
De la servir gratis,
Le long de la semaine.
Le lundi, pour lui plaire,
Je pris la bêche en main,
La matinée entière,
Je bêchis son jardin... .

Je dis que j'aurais bien du plaisir à les bêcher toutes deux. Mlle Batiste me demanda *combien j'étais en état de les servir de fois dans l'après-dinée* ? Je leur montrai, à chacune, une de mes mains ouvertes. Elles éclatèrent de rire... Mlle Batiste :

Cadédis ! je passe un dix !
Ah ! Ah ! Ah ! répond Cathot,
Si j'avais tout ce qu'il s'en faut...

« A la preuve ? m'écriai je. — Il a raison ! dit la jeune Mlle Prudhome ; *la preuve* fait taire les incrédules. » Nous étions dans les bois : nous nous avançâmes dans un endroit écarté, sur

une mousse propre et légère. « Tirez à la courte-paille, mesdemoiselles, et prenons un acompte, avant le dîner?... » Elles se mirent à rire comme des folles, en rougissant un peu. Ce qui marquait un reste de pudeur, quoiqu'elles fussent actrices...

Cependant Mlle Batiste cherchait deux brins d'herbe, elle les rompit inégalement, et me les donna. Je les disposai ; puis je les leur présentai à tirer... Ce fut Mlle Prudhome qui eut, première, la chance... Elle fit quelques petites mines très agréables, qui m'obligèrent à la renverser sur la mousse. Mlle Batiste, suivant la convention, devait faire le guet. Elle se leva, et ses regards se promenèrent partout, tandis que je donnais à sa compagne la première *preuve*. La jeune danseuse en fut très contente !... Je n'étais que son dixième... Elle fut pour moi une jouissance délicieuse !... Nous nous levâmes, et nous rejoignîmes celle qui gardait les mantelets. « A votre tour, ma belle? lui dis-je. — Oh ! fi donc ! ça sentirait le libertinage ! C'est pis que des *filles* du *Grand-Opéra* ! » Je l'emmenai sur le champ de bataille ; elle eut l'adresse de faire assez de difficultés pour ranimer toute ma fougue ; et j'obtins un triomphe que je trouvai très facile !... C'est que Mlle Batiste avait près de vingt ans, et qu'il y en avait six, au moins, qu'elle jouait l'opéra comique. Cette seconde *preuve* donnée, nous allâmes rejoindre Boudard et son amie, qui nous cherchaient et qui nous avaient déjà plusieurs fois appelés. « Vous êtes folles, en vérité ! dit Mlle Mentelle à ses compagnes ; cela n'est pas prudent. — Oh ! nous faisions le guet tour à tour ! — Quoi ! toutes deux ? — Pardi ! une aurait fait là belle figure ! Ç'aurait été comme lorsque je débutai au Grand Opéra, dans un rôle de confidente : pendant que ma maîtresse faisait les beaux bras et parlait des cadences, je ne savais que devenir : je pissai... je pissai sur mes jarretières !... » Pour l'aimable Prudhome, elle rougissait et n'ouvrait pas la bouche, quoiqu'elle fût danseuse; et, contre l'ordinaire, il me sembla que ces sortes de femmes doivent être effrontées ; c'est leur manière d'exister...

Nous nous mîmes à courir, mes deux nymphes et moi : je me fis poursuivre au loin, et trouvant encore un site agréable, je dis à mes belles, en leur montrant la mousse : « Quel lit ! quel site charmant ! il invite à manier le pinceau ! — L'idée est excel-

lente ! s'écria Mlle Batiste... Passes-tu ?... ou je passerai ?... » Mlle Prudhome ne jugea pas à propos de perdre son tour... Mlle Batiste eut le sien, un quart d'heure après... Puis, sans leur permettre de s'écarter, je leur donnai une cinquième et sixième *preuves*... Nous rejoignîmes, alors, les deux amants « Il est impayable ! disait Mlle Batiste... Il y viendra, Prudhome, il y viendra. — Monsieur Nicolas ? me dit Mlle Mentelle, en souriant à demi, défiez-vous de ces deux folles-là, je vous en avertis ! si vous voulez vous en revenir autrement que sur un brancard ! — Je les défie ! répondis-je orgueilleusement... »

Nous allames chercher notre dîner. Mes prouesses furent vantées, à table ; on ne parla d'autre chose. Le dîner était excellent ; j'avais appétit, on affecta de me donner double dose du potage au riz et des coulis : je m'en accommodai. Nous tînmes table environ trois heures. Je me levai, enfin, au moment où Mlle Batiste commençait une cantilène alors manuscrite, et depuis fort connue, qu'elle attribuait à Mlle Arnoult, tout nouvellement à l'Opéra...

Je pressai Mlle Prudhome du genou. Elle ne se leva pas assez vite ; Mlle Batiste s'était aperçue de mon mouvement : elle prévint sa rivale, qui s'écria : « Fi ! la tricheuse ! » Batiste ne recula pas pour un reproche, et elle eut la *preuve*. Prudhome, fâchée du passe-droit, vint, en ce moment, se plaindre de son amie. « Je me suis réservé ! lui dis-je tout bas, préludez seulement un peu. » Elle le fit... Ah ! en *Fille* du Grand-Opéra !... Et je la forçai de convenir qu'elle n'avait rien perdu pour attendre... Nous rentrâmes tous trois. On servait le dessert. Nous bûmes des liqueurs ; moi, très peu. Mlle Batiste reprit sa chanson. La jolie Prudhome, pour ne pas être prévenue, me donna elle-même le signal. Je disparus avec elle... Et elle ne rentra qu'après avoir reçu sa dernière *preuve*. Tout cela se faisait en silence ; on feignait de ne s'apercevoir de rien, à table. Mlle Batiste, qui s'était encore interrompue pendant notre absence, recommença :

Quand on va boire à l'Écu, etc...

Lorsqu'elle eût achevé, pendant les applaudissements pour l'actrice et pour la chanteuse, Mlle Batiste s'échappa. Elle n'eut pas le temps d'arriver. Je l'attrapai dans une première salle, où je la

renversai. Là, malgré sa résistance, parce que les fenêtres étaient ouvertes, je lui donnai le complément de ce qu'elle avait refusé de croire.

Ce fut alors qu'en vrai Bacchante, elle revint célébrer mes talents par un *Evohé* !... Elle exigea qu'on me couronnât de myrthe (heureusement, il s'en trouva quelques uns en pots, chez un jardinier voisin) ; M^lle Prudhome, un genou fléchi, présenta la couronne à M^lle Mentelle, qui me la mit sur la tête au nom de Vénus... Nous sortîmes ainsi de chez le traiteur ; et j'allai couronné, soutenu, comme un autre Anacréon, par les Nymphes, jusqu'à notre voiture... Plus de cinq cent personnes furent témoins de cette dernière partie de la scène : mais on en ignorait le motif; on crut que c'était une simple imitation des fêtes des anciens; et, peut être, n'était-ce que cela...

Dans la voiture, M^lle Batiste me dit : « Tu vois que ton ami est le greluchon de Mentelle ; il faut que tu sois le mien : je t'offre mon amitié, ma bourse et ma personne ! » Je la remerciai amphibologiquement... Il faut l'avouer ici, à ma honte, ce qui me sauva de ce rôle honteux, c'est la préférence que je donnais à M^lle Prudhome : si l'offre avait été faite par elle, adieu le reste de ma délicatesse !... J'acceptais et me voyais enrôlé dans la tourbe immonde de ces hommes vils, payés par des femmes !... Batiste me devina, sans doute. Quelques jours s'étant écoulés sans me voir, elle dit à Mentelle que j'étais un sot, qui voulait choisir la plus jeune, comme les grands seigneurs, au lieu de prendre la plus solide, comme les greluchons.

Telle fut cette partie. Elle acheva de me plonger dans le libertinage ; elle affaiblit dans mon cœur l'honnête regret de la vertueuse Colette, pour n'y laisser subsister que celui de la jolie femme...

Cette ivresse dura longtemps ! trop longtemps ! Mais je n'ai rapporté cette scandaleuse aventure que pour en rougir à soixante ans.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

(*Monsieur Nicolas*, v^e époque.)



LE FAISEUR D'OREILLES ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES

Guillaume étant absent, André fit une oreille
A l'enfant qu'il avait laissé sur le métier.
Guillaume, de retour, lui rendit la pareille,
Et, de sa jeune épouse, en habile ouvrier,
Il répara le moule et le mit en usage.
Or ce qui me surprend, avec quelque raison,
C'est que, pour accomplir si différent service,
Ils s'y sont pris, tous deux, de la même façon.

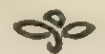
(Conte de Boccace, imité par La Fontaine. — Estampe populaire, d'après une composition de Boucher.)

## Chanson du Trictrac

Galants, je veux vous apprendre,
Sans livre et sans almanach,
Un jeu facile à comprendre,
Un nouveau jeu de trictrac :
Il faut, en suivant la chance,
Mettre les dames en bas ;
C'est par là que l'on commence,
Sans quoi l'on ne case pas.



Quand on a su les abattre,
On les pousse peu à peu :
Pour avoir de quoi combattre,
Il faut étendre son jeu.
Si votre partie adverse
Craint et ne s'avance point,
Que votre savoir s'exerce
A battre vite son coin.



C'est par le coin que l'on s'ouvre
L'entrée aux coups importants ;
On passe une dame, on couvre,
On s'avance, on met dedans.
Mais ne faites point d'école,
N'oubliez point à marquer ;
Jamais on ne se console
D'être assez sot pour manquer.



Pour faire de grands vacarmes,
N'avoir jamais le dessous,
Il faut amener des Carmes,
Car ils font les plus grands coups.
L'autre jour, grand Dieu ! quel charme,
Et quel plaisir d'y songer !
Je vis prendre par un Carme
Cinq ou six trous sans bouger.

Une fille jeune et vive
Ne peut modérer son jeu,
Ni quand un beau coup arrive,
Garder un certain milieu :
Elle pousse un peu trop vite,
Et son jeu se serrant trop,
Ou..... tout de suite,
Et l'on va le grand galop.



Si, par heureuse fortune,
En l'absence d'un époux,
Vous jouez contre une brune,
Soyez bien sûr de vos coups.
Surtout point d'étourderie,
Et prenez bien votre jour ;
Car on manque la partie
Souvent par Jean de retour. XXX.



L'AMOUR S'EN VA EN FUMÉE

Pendant que vous êtes aimée,
Hâtez-vous de répondre aux vœux de votre amant
Puis la beauté passe, et comme une fumée,
La saison des amours ne dure qu'un moment.

(Médaillon pour dessus de boite.)



LA COLLATION GALANTE, par Bernard Picart.
(Médaillon pour dessus de boîte.)

# L'Esprit du XVIIIe siècle

## I. — DE QUELQUES BONS MOTS

Une duchesse, dans un procès, alla solliciter un conseiller, qu'on lui dit être son rapporteur. Tout en parlant, elle caressait le chat du conseiller. Celui-ci lui ayant fait connaître qu'il n'était pas rapporteur dans la cause : « Comment, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas rapporteur, et j'ai caressé votre chat ! »

« Que n'imitiez-vous ma discrétion ? » lui répondit l'homme de loi.

***

M. D..., connu par son usage du monde, disait que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans.

***

Un mari surprenant sa femme avec le prince de..... se retira discrètement, disant : « Au moins, elle ne s'encanaille pas. »

Le duc de..., trompé, alla s'en plaindre à sa belle mère, qui lui répondit avec le plus grand sang-froid : « Eh ! Monsieur, vous faites bien du bruit pour peu de chose ; votre père était de bien meilleure compagnie. »

(*Baronne d'Oberkirch.*)

***

M... disait à un jeune homme qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. »

***

Depuis longtemps des comédiens promettaient une pièce nouvelle où la vertu était personnifiée. Le public, impatient de la voir, la demandait tous les jours. « Pourquoi donc ne la représentez-vous pas ? dit une dame de qualité à la femme du directeur. — Nous ne pouvons la donner avant quinze jours, lui répondit celle-ci, parce que la fille qui doit jouer le rôle de la Vertu vient d'accoucher. »

***

Une femme étant à confesse se lève et s'en va lire sa pénitence ordinaire. Son mari la remplace et entend le confesseur qui ronflait : « Mon père, vous dormez ? lui dit-il. — Non madame, répond le religieux se réveillant en sursaut, je ne dors pas : le dernier péché dont vous vous êtes accusée, c'est d'avoir couché trois fois avec le premier clerc de votre mari. »

***

La marquise de..., qui avait un mari disgracié de la nature et un fils beau comme un ange, disait : « En vérité, plus je regarde mon fils, plus je me persuade qu'il me sera arrivé de m'endormir dans mon antichambre. »

***

Plusieurs dames se promenaient dans un joli jardin : elles aperçurent la statue d'un homme nu ; elle était parfaitement bien faite, et le sculpteur lui avait couvert, avec quelques feuilles de vigne, ce

que la pudeur doit cacher. Ces dames, comme on le pense bien, furent longtemps à admirer ce chef-d'œuvre ; et observant que la plus jeune d'entre elles ne disait rien, elles lui demandèrent ce qu'elle en pensait : « Cet homme est très bien, dit-elle ; mais il sera encore plus beau à la chute des feuilles. »

***

Un mari qui ne s'acquittait pas souvent de son devoir, essuya des reproches de la part de sa moitié; il lui répondit qu'il ne voulait pas la mettre à tous les *jours*. — « Cela m'est égal, répliqua-t-elle, mettez-moi à toutes les *nuits*. »

***

Un bon mari disait à sa femme : « Je crois qu'il n'y a qu'un homme dans toute la ville qui ne soit pas cocu. — Qui donc ? demanda sa femme. — Mais, tu le connais. — J'ai beau chercher, répondit-elle, je ne le connais pas. »

***

Deux dames jouaient au piquet. Un Gascon vint chez elles et leur demanda combien elles jouaient : « Nous ne jouons pas pour l'intérêt, mais pour l'honneur », lui dirent-elles. — Si cela est, il n'y aura donc rien pour les cartes ? »

***

Un menuisier qui se mourait, disait à sa femme en pleurs :
« Vois-tu, Françoise, si je meurs, épouse notre garçon Jacques; c'est un bon enfant, et dans notre métier il faut un homme.
— Hélas ! dit-elle, j'y pensais. »

***

Une femme, de celles qui passent leur temps aux dépens de leur honneur, désirant aller à la mascarade et se voulant déguiser en sorte qu'elle ne fût connue de personne: « Madame, » lui dit celui qui la devait emmener au bal et qui savait bien ce qu'elle était, « déguisez-vous en femme de bien ; que je meure si jamais personne vous reconnaissait ainsi ! »

Une demoiselle, âgée de quatorze ans, et qui était au couvent, en sortit pour être mariée à un jeune homme distingué, plus âgé qu'elle de deux ans (ces mariages avaient lieu autrefois).

Quand on eut fait part à la jeune personne de la décision de ses parents, elle alla bien vite raconter cette nouvelle à ses petites compagnes. Immédiatement après la cérémonie, elle ne trouva pas étonnant qu'on la fit rentrer au couvent, ainsi que ses parents en étaient convenus, jusqu'à ce qu'elle fût nubile ; mais en faisant ses adieux à son mari, qui l'avait accompagnée : « Monsieur, lui dit-elle, vous n'oublierez pas de me faire sortir pour mes couches ! »

***

Le bonhomme Cassandre avait épousé une jeune fille qu'il croyait une Agnès.

La première nuit de ses noces, il lui dit : « Ma mie, l'as-tu bien conservé ?...

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit l'épouse ; car, pour ne pas le perdre, je l'ai donné à garder à Paul, à Jacques, à Nicolas...

— Assez, assez, reprit Cassandre, ces trois-là me suffisent... La pécore nommerait tous les garçons du village.

***

Un gentilhomme ayant été amoureux d'une dame plusieurs années, sans avoir la hardiesse de lui découvrir son amour, se hasarda enfin à lui parler, à lui dire comment il était éperdument amoureux d'elle, et que de honte et de respect il ne lui avait osé parler.

— Hé ! mon pauvre homme, répondit la dame, si vous m'en eussiez parlé plus tôt, qu'eussiez-vous hasardé ? Qu'à perdre le temps que vous avez perdu.

Pauvre consolation pour l'amoureux.

***

Un homme marié avec une femme boiteuse s'en consolait en disant qu'il ne s'en faisait point de peine, parce qu'il ne l'avait pas prise pour aller à la chasse.



LE JALOUX IMPORTUN

Un jaloux importun t'écoute et te regarde :
Tirsis, que je te plains ! Quel contretems fâcheux !
Parle discrètement et, surtout, prends bien garde
Qu'il ne croie qu'Iris alloit te rendre heureux.

(Image galante pour dessus de boîte. — A Paris, chez Dupin.)



VOUS, EUNUQUE !... AH ! BON DIEU !

(Gravure de Binet pour *l'Eunuque*, nouvelle de Rétif de la Bretonne, *les Contemporaines*.)



LE JARDINIER GALANT

(Composition gravée d'après Helman.)

Un villageois, entrant avec grand nombre de femmes dans la ville d'un certain comte italien, et ce seigneur lui disant : « Tu conduis beaucoup de chevalières à notre foire ? » il lui répondit : « Monsieur, il me semble que je n'en amène pas assez, en un milieu où il y a tant de boucs. »

***

Un curé avait une discussion avec une de ses paroissiennes, à laquelle il dit en colère : « Allez, vous n'êtes qu'une p... — Messieurs, exclama celle-ci, s'adressant aux personnes présentes, je vous prends à témoin, monsieur le curé révèle ma confession »

***

Une dame, jeune et jolie, alla dans une église de religieux, à dessein de s'y confesser : elle y trouva un religieux de cette maison, qui était, alors, seul dans une chapelle de cette église ; elle se mit à genoux auprès de lui, et lui dit tous ses péchés mignons ; et, comme il ne lui répondit rien, elle lui demanda ensuite l'absolution. « Je ne puis pas vous la donner, lui dit le religieux, car je ne suis pas prêtre. — Vous n'êtes pas prêtre ? lui dit la dame, fort surprise et fort en colère. — Non, madame, lui répondit froidement le religieux. — Je vais, lui répliqua-t-elle, me plaindre à votre supérieur de ce que vous avez entendu ma confession. — Et moi, lui répartit le religieux, je vais dire de vos nouvelles à votre mari. » Sur quoi, ils se séparèrent, la dame ayant jugé sagement qu'il n'était pas de son intérêt de divulguer cette aventure, et pour cause.

***

Une jeune éveillée, qui avait plus envie d'être mariée que d'entrer dans un couvent, entendant dire à son père qu'il se présentait un assez bon parti pour elle, mais qu'il avait peu d'entregent et de boute dehors, cette jeune fille répondit brusquement à son père : « Non, mon père, je vous assure que je ne veux point de mari qui n'ait de l'entrejambe et le bout dehors; autrement, je ne serais jamais mariée. » Ce qui fit rire le père à bon escient.

M. V... avait une femme extrêmement galante, et dont les désordres étaient tellement publics qu'il voulut la faire enfermer ; mais elle prévint son dessein et s'enfuit avec un jeune officier. Le mari promit une forte récompense à celui qui pourrait lui en donner des nouvelles. On fit sur la fuite de la belle les vers suivants :

Connaissez-vous M. V... ?
Sa femme, chevalière errante,
Dans Paris, hier, s'égara,
Il promet mille écus de rente
A celui qui... la gardera.

## II. — BONS MOTS DE QUELQUES PERSONNAGES HISTORIQUES

Feu Mme la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari dans les commencements de son mariage, et il y avait peu de réduits, dans le Palais-Royal, qui n'en eussent été témoins. Un jour, les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière qui était malade. Pendant la conversation celle-ci s'endormit ; et le duc et la duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il vous était réservé, Madame, de faire rougir du mariage. »

***

M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un joli jardin, que Mme de la Vallière alla voir. Le propriétaire, vieux et goutteux, lui confia qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. « Hélas ! mon Dieu ! que ne parliez-vous ? Vous m'auriez eue comme les autres. »

***

Richelieu se remaria octogénaire. Une princesse lui demandait en riant, le lendemain, comment il avait pu se tirer d'un pas si difficile. Il répondit : « Le plus difficile n'est pas d'en sortir. »

***

Tronchin, le célèbre médecin, trouvant sa femme — et elle était fort laide — avec son secrétaire, se contenta de dire à ce dernier : « Comment ! au lit, Monsieur, vous qui n'y étiez pas obligé ! »

Le sieur Poisson, père de M^me de Pompadour, s'étant vu, un jour, refuser par un valet, qui ne le connaissait pas, l'entrée des appartements de sa fille, il lui cria :

« Maraud, apprends que je suis le père de la putain du Roi ! »

***

Quand on prit la Lorraine, les Croates brûlèrent Saint-Nicolas. Plusieurs des filles dudit couvent se retirèrent, d'abord, à Châlons ; la plupart avaient été violées par ces brûleurs de maisons, et comme il n'y avait pas moyen de nier, elles appelaient cela souffrir le martyre. Faisant le récit de leur infortune à l'évêque, il y en avait telle qui disait l'avoir souffert deux fois, qui trois, qui quatre. « Ah ! ce n'est rien auprès de moi, dit une autre, je l'ai souffert jusqu'à huit fois. — Huit fois le martyre ! s'écria l'évêque. Ah ! ma sœur, que vous avez du mérite ! »

***

L'abbé Terray, lors de son renvoi du ministère, se retira à sa terre de Lamothe ; M^me Lagarde, sa maîtresse, vint l'y joindre, pour le consoler de ses disgrâces ; un plaisant dit à ce sujet : « L'abbé Terray est descendu de l'emploi de ministre à l'état de soldat ; désormais, il n'aura plus d'autre occupation que celle de monter « *la garde.* »

***

Le duc d'Ossonne avait une femme très belle et fort vive ; elle était jalouse d'une comédienne, à laquelle le duc venait d'acheter une superbe étoffe pour une robe. Ayant su chez quel marchand le duc l'avait choisie, et qu'il n'avait pas dit pour qui, elle alla chez ce marchand, prit l'étoffe et s'en fit faire une robe. Dès qu'elle l'eut, elle passa chez son mari et lui dit : « Ne trouvez vous pas cette étoffe admirable ? — Oui, dit le mari très piqué, l'étoffe est belle mais mal employée. » La duchesse répondit : « Tout le monde en dit autant de moi. »

***

Un matin, le prince de Ligne rencontre l'amant de sa femme et

court à lui, riant comme un fou : « Mon cher, lui dit-il, cette nuit je t'ai fait cocu. »

***

Le duc de Gèvres, très petit et très laid, se promenant dans le parc de Versailles, aperçut des valets de riche taille et dit à ses amis : « Regardez comme nous faisons ces drôles-là et comme ils nous font. »

***

Étant l'amant de Mlle de la Force, Baron entra, un jour, chez elle, sans se faire annoncer. La dame était en compagnie, et lui demande ce qu'il vient chercher. « Tout simplement mon bonnet de nuit, que j'ai oublié ce matin. »

***

La Guimard on vient d'élire
Trésorière à l'Opéra,
C'est fort bien fait, car elle a
La plus grande tirelire.

***

En 1764, l'amant de Mlle Miré, de l'Opéra, mourut de maladie, grâce à elle, dit-on, et on grava sur sa tombe, en notes de musique :

MI-RÉ-LA-MI-LA

***

Mme du Brossay, soupant avec le régent et étant en joie, tint, dit-on, le propos suivant :

« M. le duc a donné la v... à Mme de Prie, et Mme de Prie l'a donnée à M. de Livry ; M. de Livry l'a donnée à sa femme; sa femme l'a donnée à la Peyronie, et la Peyronie les guérira tous. »

M. de Fargis, qui était du souper et qui n'aime point Mme du Brossay, a publié ce discours, en donnant la liste des cinquante-deux personnes qui eurent Mme du Brossay. Le régent, l'ayant lue, n'en fit que rire, mais voyant venir Nocé, il lui dit :

« Voilà notre philosophe qui va faire quelque critique.

— Cela peut être ; voyons.

Et il dit :

— Il en faut mettre un cinquante troisième, qui est moi. »

***

Le maréchal de Luxembourg disait au prince de Ligne : « Je ne connais en France que trois vertus : elles s'appellent Vertubleu, Vertuchou et Vertugadin. »

***

Dans son voyage à Londres, en 1790, Mme du Barry rendit visite au célèbre Burke. — « Si j'étais Français, disait celui-ci, je voudrais être encore sous l'ancien régime... — Et moi sous l'ancien roi », lui répondit Mme du Barry.

***

Un savetier persécutait M. de Brancas, évêque de Lisieux, pour être démarié, parce qu'il avait été trompé, et que sa femme était accouchée dans le premier mois de leur mariage. L'évêque, pour se débarrasser, lui dit : « Mon ami, par les constitutions de votre profession, ne vous est-il pas défendu de travailler en neuf ? — Oui, monseigneur, répondit le bonhomme. — Eh bien ! reprit l'évêque, qu'avez-vous à vous plaindre ? ». Le savetier, convaincu, s'en alla content.

***

Mlle d'Uzec, jolie actrice de l'Opéra qui fut une des habituées des orgies du duc d'Orléans, était d'une complaisance extrême.

Le duc l'ayant fait déshabiller, pour voir si le reste répondait à la figure de son nouveau caprice, ne trouva rien à en rabattre et fut transporté de plaisir.

Alors la belle d'Uzec, lui présentant le plus joli temple de Vénus grecque, gracieusement lui proposa de venir y faire un sacrifice, en lui disant :

« A vous, mon prince, les honneurs de la serrure et faites une royale entrée. »

***

En 1770, on voyait fréquemment à l'Opéra un duc de Choiseul-

Praslin, célèbre par l'invention des dragées nommées *pralines*. Ce duc a longtemps vécu avec Mlle d'Angeville, pour laquelle il était d'une avarice presque sordide. Un jour, demandant à Sophie Arnould des nouvelles d'une vierge de l'Opéra dont il ne pouvait se



L'HEUREUX MOMENT
(Estampe en couleurs d'après Borel.)

rappeler le nom, il s'écria : « Aide-moi donc, son nom finit en *ain*. — Ah ! monsieur le duc, répliqua Sophie, vous ne trouverez pas : nous finissons toutes comme cela.

***

Mme Desportes couchant avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as

couché avec tous mes sujets. — Ah ! sire ! — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant ! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit ! — Mainville. — Il a une si belle jambe ! — A la bonne heure, mais le duc d'Aumont qui n'a rien de tout cela ? — Ah ! sire, il est attaché à votre Majesté ! »

***

Un amoureux de M^lle Durancy présenta à cette actrice, le jour de sa fête, un bouquet qu'il voulut lui placer sur le sein. Comme la demoiselle s'y opposait, l'amoureux lui enleva son fichu. M^lle Durancy fit mine de se fâcher.

« Calme-toi, lui dit Sophie Arnould qui entrait à ce moment ; ne sais-tu pas que les jours de fête on découvre les *saints*. »

***

A propos de l'exil de l'abbé Pucelle, en 1732.

Le peuple va murmurer
Et les filles vont crier :
Rendez-nous Pucelle
Oh gai !
Rendez-nous Pucelle.



LE TRIOMPHE DE L'AMOUR
Vignette de Marillier.

# TABLES DES TEXTES

## VERS

PROSES



(Garde française lutinant une servante.)

# TABLE DES GRAVURES

Pages.



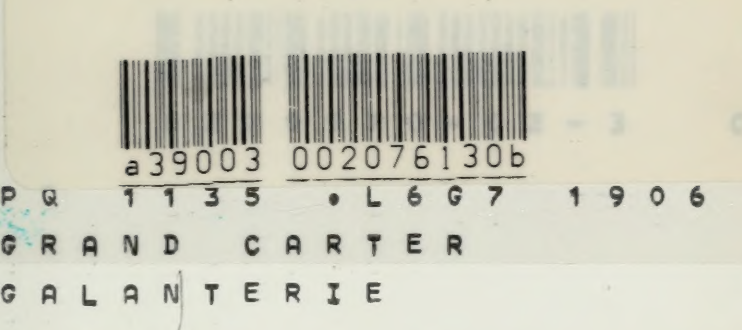


LES BOTTES

Vignette de Duplessis-Bertaux

(*Contes et Nouvelles en vers*, 1778.)

12-8-05. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.


a39003 002076130b